This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 936,590

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D869 pn

LA POSSESSION DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

DES LÉGENDES, DES BATAILLES..... *épuisé.*
L'HOMME EN TÊTE (*Figuière*)..... 1 vol.
SELON MA LOI (*Figuière*)..... 1 vol.
COMPAGNONS (*Nouvelle Revue Française*)... 1 vol.

THÉATRE

LA LUMIÈRE (*Odéon*), *Figuière*..... 1 vol.
DANS L'OMBRE DES STATUES (*Odéon*), *Nouvelle Revue Française*..... 1 vol.
LE COMBAT (*Théâtre des Arts*), *Mercure de France*..... 1 vol.

CRITIQUE

PROPOS CRITIQUES (*Figuière*)..... 1 vol.
PAUL CLAUDEL (*Mercure de France*) ..... *épuisé.*
LES POÈTES ET LA POÉSIE (*Mercure de France*) 1 vol.

PROSE

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 (*Mercure de France*)..... 1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917 (Prix Goncourt 1918) (*Mercure de France*)..... 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

La Possession du Monde

DIX-HUITIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ ET NUMÉROTÉ A LA PRESSE :

Soixante-trois exemplaires sur japon à la forme;
Trente exemplaires sur chine;
Deux cent soixante treize exemplaires sur hollande.
Il a été tiré en outre vingt-cinq exemplaires sur vélin du Marais marqués A à Z (souscrits).

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

D

Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Mercure de France 1919

A MON FILS BERNARD

346293

J'ENTREPRENDS *un ouvrage dont le titre paraît chargé d'ambition.*

Je veux dire tout de suite que je n'ai aucune qualité pour traiter des choses de la politique, de l'histoire ou de l'économie. J'abandonne aux érudits qui ont approfondi ces matières redoutables le soin de réduire le grand malheur contemporain à des conclusions savantes et péremptoires.

Je renonce donc, en même temps, à la majeure partie des avantages et des obligations de mon titre.

Mais je souhaite, de tout mon cœur, poursuivre avec quelques hommes de bonne volonté un entretien affectueux dont l'objet demeure bien la possession du monde.

La possession du monde ne se débat pas autour des canons. Elle est l'œuvre admira-

ble de la paix. Elle n'est pas intéressée dans la lutte qui divise actuellement la société.

Les hommes ne s'en trouvent pas moins engagés dans une aventure qui les abreuve de souffrance et de désespoir.

Le sort m'a, pendant la guerre, assigné une place et une tâche telles que la douleur est mon unique spectacle, mon étude et mon adversaire de tous les instants. Que l'on m'excuse d'y songer avec une persévérance qui ressemble à de l'obsession.

Toute l'intelligence du monde est absorbée par les entreprises et les nécessités de la guerre; il y a peu de chances de l'émouvoir dès maintenant en faveur du bonheur de la race, en faveur de ce bonheur compromis pour l'avenir et déchiré dans le présent. C'est au cœur qu'il faut s'adresser. C'est à tous les cœurs généreux que l'on doit faire appel.

Si donc une ambition me presse, c'est uniquement celle de convier le monde à rechercher tout ce qui peut alléger la détresse actuelle et future des hommes, à rechercher les mobiles d'intérêt qui subsistent, pour l'âme, dans une existence harcelée de difficultés, de

périls et de déceptions, à honorer plus que jamais les ressources fidèles et incorruptibles de la vie intérieure.

La vie intérieure !

Elle n'a jamais cessé de luire, comme une flamme précaire et frémissante qui dévoue toute son ardeur à lutter contre le souffle des grands événements, à résister dans cette tempête sans égale.

Elle n'a jamais cessé de luire, mais sa clarté fidèle et timide palpitait dans une sorte de crypte où nous redoutions de nous aventurer.

L'événement s'est saisi de nous comme d'une proie. Pendant les premiers mois de la guerre, pendant les premières années peut-être, toutes nos énergies physiques et morales se sont abîmées dans ce gouffre. En vérité, comment se refuser à l'appétit du monstre? Nous n'avons pas même tenté de lui arracher nos loisirs, nos rêves. Nous avons fait abandon de

tout cela, comme de nos projets, de nos biens, de notre existence totale.

Rappelez-vous ! Il fut un temps où la solitude nous trouvait plus émus, plus désarmés que le péril. Nous nous reprochions amèrement de distraire une seule de nos pensées de la détresse universelle. Nous nous donnions jour et nuit à ce monde plein d'angoisse; et quand nos travaux étaient suspendus, quand le fauve desserrait son étreinte, comme par jeu, et nous rendait pour quelques minutes à nous-mêmes, nous n'osions pas toujours regarder en face la vacillante flamme intérieure. Ce qu'elle éclairait, en nous, semblait parfois trop étranger à notre anxiété, ou trop pénétré de limpide sérénité. Nous retournions alors à notre misère pour l'éprouver jusqu'à l'ivresse, jusqu'au désespoir.

Lorsque je songe à l'année 1915, il me semble encore entendre tant de nobles camarades me dire avec une sorte d'accablement : « Je ne peux penser qu'à cela ! Je ne peux ni lire, ni travailler, ni chercher à me distraire utilement. Quand mon service est achevé, je

rumine l'époque, je la rumine sans cesse, au point d'en ressentir la nausée, le vertige. Je viens d'avoir deux heures de liberté. Naguère, je les aurais offertes à Pascal ou à Tolstoï. Aujourd'hui, je les ai usées à lire des ouvrages documentaires sur la fabrication des torpilles ou sur les méthodes coloniales européennes : des questions qui resteront en dehors de ma compétence et même de mon intérêt. Mais comment penser à autre chose ? »

Il ne s'agit peut-être pas de penser à autre chose. Il ne s'agit pas de se refuser à l'époque, mais bien de la considérer en face, avec calme et recueillement.

La grande surprise du début conjurée, ceux qui ont eu la sagesse et le courage de retourner assidûment en eux-mêmes ont trouvé leur vie intérieure ennoblie, augmentée, enrichie. Car elle ne cesse pas de travailler dans la profondeur. Elle est, à la fois, nous et une chose autre que nous, meilleure que nous. Comme certains de nos organes doués d'une merveilleuse indépendance et qui poursuivent un labeur vigilant à travers nos agitations et notre sommeil, la vie

intérieure fructifie, alors même que nous sommes, pour elle, pleins d'ingratitude et d'indifférence. Elle est la féale épouse qui ménage un foyer radieux, prépare des consolations et file au rouet, derrière la porte, en attendant notre retour.

Et voici que nous revenons !

Pourtant l'orage gronde encore. L'événement s'élargit, s'exaspère et s'éternise. Jamais il ne parut plus complexe, plus grave, plus exigeant. Le péril demeure. Toutes les opinions relèvent la tête et nous sollicitent avec véhémence.

Mais nous avons retrouvé la clef et le chemin de l'asile secret. Rien ne saurait nous en détourner maintenant. Rien ne saurait nous empêcher, à certaines heures, de plonger dans la solitude pour y retrouver l'équilibre, l'harmonie et ces richesses morales dont nous savons, après tant de ruines, après tant d'écroulements, qu'elles sont les seules efficaces, les seules durables.

Depuis déjà de longs mois, je comprends, à contempler les hommes avec qui je vis, qu'ils attendent des paroles de recueillement,

des paroles de repos et d'amour. Ils sont comme une terre desséchée, au terme d'un été torride : ils veulent se désaltérer et reverdir.

C'est en vain que la destruction, le désordre et la mort ont tenté d'interrompre le colloque sublime et familier que tout être poursuit avec la meilleure partie de lui-même. Ce colloque va reprendre, il reprend, au sein même de la bataille, parmi les odeurs et les gémissements de l'hôpital.

Cependant la besogne quotidienne est faite, bien faite; le devoir justement considéré et accompli; mais l'âme ne veut pas renoncer plus longtemps à méditer sur tout ce que le présent contient de profond, d'impérissable et d'inactuel.

Dites-moi que nous travaillerons de concert à remettre notre fortune intérieure en exploitation. Dites-moi que nous travaillerons à sauver des naufrages ce qui, de nous, malgré toutes les erreurs, les incertitudes, les crimes et les déceptions, demeure vraiment noble et digne de l'éternité.

★

J'aborde cet essai à la faveur des loisirs que la guerre veut bien me réserver. Il n'est pas purement le fruit de méditations solitaires. Je ne vis pas seul : mes camarades préférés m'entourent ; ils partagent avec moi l'espace confus de notre logis ; nous partageons ensemble toutes les pensées qui comblent cet espace.

L'amitié a fait ce miracle de transformer en communion ce qui fût, sans elle, demeuré de la promiscuité.

J'ai l'impression d'exprimer les vœux et les pensées de plusieurs hommes. Tout à l'heure, ceux d'ici vont s'endormir ; je poursuivrai mon ouvrage, mais avec la secrète certitude de n'être pas seul à la tâche : j'emporte un assentiment tacite et chaleureux. Je me sens assuré d'une sorte de mandat.

Je n'ai ni bibliothèque, ni documents. Mais avons-nous besoin de livres pour deviser, tous ensemble, des choses qui forment la substance même de notre existence ? Ne suffit-il pas de

consulter nos âmes? Nous faut-il d'autres garanties que notre pieux désir, pour élever une main ouverte et faire, à tous ceux qui l'attendent dans l'isolement, le signe de la concorde et de l'espoir?

CHAPITRE PREMIER

L'AVENIR DU BONHEUR

I

Il m'a fallu dépasser le milieu de l'âge pour acquérir la certitude que le bonheur était le but de ma vie, comme il est le but de toute l'humanité, comme il est le but de tout le monde vivant.

A première vue, la question paraît jugée. Pourtant j'ai maintes fois interrogé sur cet objet mes amis, mes parents, mes compagnons de rencontre, et j'ai reçu les réponses les plus contradictoires.

Beaucoup semblaient pris au dépourvu, et, accablés de leurs fardeaux divers, ne se donnaient pas le soin de chercher une fin; ils poursuivaient le bonheur sans le nommer; d'autres, excités par le jeu des controverses,

reconnaissaient pour but toutes sortes d'états ou de manières d'être qui ne sont que des acheminements vers le bonheur, des moyens bons ou mauvais de le rechercher, comme le mouvement, ou l'ataraxie, ou la prière; d'autres confondaient le terme avec le but, et nommaient la mort; d'autres encore, affolés par leur misère, estimaient amèrement que le malheur est la destinée même de l'homme, et ceux-là confondaient l'obstacle avec la fin. Enfin certains donnaient au bonheur des noms dictés par leurs aspirations, leur culture, leurs habitudes vocabulaires et l'appelaient Dieu, ou vie éternelle, ou salut de l'âme.

Me voici quand même sûr que le bonheur est le but de la vie. Cette certitude m'est venue surtout de l'intérieur, et non pas des événements, et non pas du spectacle des autres hommes. Comme toutes les certitudes intérieures, elle est obstinée, indéfectible, agressive même. Toutes les objections semblent faites pour la fortifier. Elle règne. Je ne parviens pas à imaginer la certitude nouvelle qui pourrait infirmer ou remplacer celle-ci.

A la réflexion, la route et le but s'identi-

fient. Le bonheur n'est pas que la fin, la raison de la vie, il en est le ressort, l'expression, l'essence. Il est la vie même.

II

On pourrait en douter. L'humanité entière fait entendre en ce moment un cri désespéré, déchirant. Comme une bête de somme mutilée, elle meugle et ne comprend rien à sa blessure.

Toutes les convictions, toutes les certitudes s'entr'égorgent. Comment les reconnaître, avec ce regard égaré qu'elles ont, avec ce sang qui les souille et les défigure? Dans l'ouragan, les opinions déracinées perdent le sol et la sève; elles roulent, comme des chardons d'automne, des chardons désséchés et qui déchirent encore. Les hommes ne savent plus qu'une chose, c'est leur souffrance insurmontable, sans borne et comme sans raison. Ils gémissent et veulent être pansés. Un siècle de pieuse tendresse suffira-t-il à laver, à tarir, à fermer la vaste plaie?

Sans retard, ô plaie ruisselante, il faut t'étancher et baigner tes chairs vives. Dès maintenant que tu saignes encore, il faut t'oindre et te protéger, et si dix fois tu es rouverte, dix fois t'oindre à nouveau et te couvrir encore.

N'en doutez point, pourtant, l'humanité, même en cette heure terrible, ne cherche que son bonheur. Elle se précipite, d'instinct, comme un troupeau qui flaire le sel et la fontaine. Mais ils s'étouffent plutôt que de ne pas jouir tous ensemble et tout de suite.

Le bonheur! Dieu! qui leur en a donné cette idée pénible et dérisoire? Que faisaient les prêtres, les savants, et les gens qui écrivent des livres? Qu'a-t-on donc enseigné aux hommes-enfants pour qu'ils aient pu croire que la guerre ferait le bonheur de quelqu'un? Qu'ils se nomment, ceux qui ont affirmé aux pauvres d'esprit que leur bonheur tiendrait à la possession d'une province, d'une mine de fer, ou d'un bras de mer écumant entre deux continents lointains!

Ils sont donc partis à la conquête du bonheur, puisque tel est le destin, et on leur a

mis dans les mains tout ce qu'il fallait pour tuer à jamais le bonheur.

Quand même, voulez-vous, ne perdons pas toute espérance : tant qu'une touffe de giroflée voudra trembler, au prochain mois d'avril, sur les ruines du monde, répétons, dans le fond de notre cœur : « O Bonheur, tu es bien mon but et ma raison d'être, je le reconnais à mes larmes. »

III

Je suis allé, jadis, dans un laboratoire, au cœur d'un paysage de verre et de porcelaine hanté d'odeurs inhumaines. Un ami vivait là. J'ai vu un grand baril de cristal, plein d'eau distillée ; le soleil y palpitait avec aisance et majesté. J'ai songé : voilà le désert. Cette eau ne contient rien, elle est impropre à la vie, elle est vide comme un monde mort.

Or, nous avons gratté le fond du baril et nous avons regardé au microscope. De vertes petites algues rondes végétaient dans ce désert. Un courant d'air en avait apporté le

germe, et elles avaient crû et multiplié. Là où il n'y avait rien à prendre, elles avaient trouvé quelque chose. Le goût du verre avare, quelques poussières égarées, cette eau sans âme, ce soleil, elles ne demandaient rien de plus pour subsister, pour élaborer leur humble joie.

Cette vertu de la vie, cette persévérance, j'y ai songé comme à un hymne au bonheur, un hymne silencieux qui prévaut sur les grondements de la conquête.

Rien ne décourage la vie, sinon peut-être l'excès d'elle-même.

Si l'Europe, trop riche et trop belle, est désormais le vase de toutes les tristesses, c'est que le bonheur y avait pris un masque immonde : le masque de la jouissance. Mais la jouissance n'est pas la joie.

Patience! Le monde entier n'est pas empoisonné.

Je sais qu'il y a des moisissures qui parviennent à vivre sur les acides. Les antiseptiques, qui ont pour propriété de détruire les choses vivantes, sont parfois envahis par de ces champignons opiniâtres qui campent là,

s'acclimatent et remplissent modestement leur destin.

Il faut avoir confiance en le bonheur. Il faut avoir confiance plus que jamais, car jamais le bonheur n'a fait plus grandement défaut à la masse des hommes. L'erreur du monde est si cruelle, si ample, si évidente aussi, que nous n'attendrons pas sa consommation pour la dénoncer et la réprouver.

Semblables à ces algues, à ces mousses, à ces lichens laborieux qui accrochent aux ruines mêmes leur infini besoin de bonheur, nous chercherons notre joie dans la détresse présente et nous la ferons s'épanouir, comme une plante battue des vents, dans le désert d'un monde flétri.

IV

Croyez bien qu'il s'agit du bonheur, et non du plaisir, ou du bien-être, ou de la jouissance, ou de la volupté.

Tous les peuples cultivés ont créé des mots différents pour désigner ces choses différen-

tes. Tous ont commis leurs moralistes au soin de préserver les âmes simples d'une confusion que nos instincts favorisent.

Volupté! Volupté, toi qui es l'éternelle insatisfaction, est-il donc vrai, insaisissable, que tu nous tromperas toujours et que toujours nous chercherons le bonheur à travers toi?

Quelle n'est pas ta séduction, ô toi qui souris avec les lèvres de l'amour, ô mystérieux fantôme de la joie? Dans quel abîme chantes-tu, dans quel abîme aimes-tu donc nous voir rouler avec cette ivresse furieuse?

Comme tu nous attires et nous enchaînes! Comme tu sais revêtir parfois les apparences d'une mission sacrée, d'un devoir religieux!

Non, tu n'es pas le bonheur, ô divine! Vivre sans toi est une disgrâce amère, mais tu n'es pas le bonheur, ô reine! Laisse-le-moi balbutier, même à travers tes soupirs, même à travers tes sanglots qui ressemblent toujours à ceux de la tristesse.

Pourquoi le bonheur nous commande-t-il de te sacrifier souvent, de nous méfier de toi toujours?

Il n'est pas de bonheur sans harmonie, tu ne l'ignores point, toi qui es le désordre délicieux, le râle, le rire et la ruée.

C'est le bonheur qui est notre patrie. Et toi, tu n'es que l'ardent paysage convoité, l'île tropicale où nos rêves vont s'exiler sans retour.

C'est le bonheur qui est notre vrai royaume. O volupté! laisse chanter cet hymne à tes esclaves!

V

Pendant l'été de 1916, je découvris, dans les campagnes de la Marne, une fleur qui a trois odeurs. C'est une fleur fort commune en France; elle orne une plante basse et épineuse que les paysans appellent arrête-bœuf. Vers le milieu du jour, à l'heure où le soleil exaspère toutes ses créatures, cette fleur exhale trois odeurs différentes : la première est suave, fraîche et semblable au parfum du pois de senteur; la seconde est âpre et fait songer au phosphore irrité, à la flamme; la

troisième est l'odeur secrète de l'amour. Cette fleur miraculeuse sent réellement toutes ces odeurs à la fois, mais nous les percevons plus volontiers à tour de rôle, parce que nous ne sommes pas encore dignes de toute notre richesse.

Cette petite découverte est descendue, sur mon cœur fatigué, comme une bénédiction. A cette époque, nous sortions des tristesses de Verdun pour nous aller plonger dans celles de la Somme. Le repos intermédiaire nous accablait et nous énervait tour à tour. Dans les promenades à travers champs que nous faisions entre camarades, il m'arrivait chaque jour de cueillir un pied d'arrête-bœuf et de l'offrir, comme un présent, à ceux qui m'accompagnaient, pour leur faire partager ma trouvaille.

Quelques-uns, soucieux du monde et de leur fortune, prenaient plaisir à cette modeste merveille. Ils respiraient, avec ces parfums, l'inépuisable variété d'un univers qui se prodigue. Ils distinguaient et reconnaissaient en souriant les trois haleines du même être. Ils honoraient ces trois ambassadeurs qu'un peu-

ple de vertus ignorées nous délègue. Ils interprétaient comme une révélation les petits signes de cette opulence latente que récuse et dédaigne la foule des hommes égarés.

Mais d'autres demeuraient sourds à cette prière délicate, et je pensais d'eux avec chagrin qu'ils ne songeaient point au salut de leur âme.

VI

J'entends bien que vous direz : « Il n'y a pas de rapport entre cette fleur et le salut de l'âme. » Or ce rapport existe, il est aigu, il est décisif. La vérité luit dans tous les détails du monde. Il faut la fixer ardemment, comme une lumière entre les branches, et marcher. De proche en proche on connaît l'éblouissement.

Je suis sûr, nous sommes sûrs que le bonheur est la raison même de notre vie. Ajoutons tout de suite que le bonheur est fondé sur la possession, c'est-à-dire sur la connaissance parfaite et profonde de quelque chose.

C'est ainsi que des hommes qui ont une

conception élevée du bonheur aspirent à la connaissance totale et définitive d'une perfection, d'un absolu qu'ils nomment Dieu. Le goût d'une vie éternelle est un noble et effréné besoin de possession.

Non moins noble est la passion qu'ont certains de se connaître, de se posséder eux-mêmes, d'avoir, de leur être moral et matériel, une idée précise et impitoyable qui leur en assure en quelque sorte la maîtrise.

C'est encore une belle destinée que de poursuivre la connaissance du monde extérieur avec les armes et les raisonnements d'une science non asservie à ses conquêtes.

Voilà pour certains que l'on peut appeler des justes.

Les autres veulent posséder une maison, un champ, une paire de boucles d'oreilles, une automobile. Pour eux, la possession n'est pas une connaissance, c'est d'abord une jouissance exclusive et quasi solitaire. Ils se trompent sur le bonheur et la possession. Ils se trompent jusqu'à la guerre, le massacre et la destruction.

Si vous le voulez, nous posséderons l'uni-

vers entier et c'est dans cette possession que nous trouverons le salut de notre âme. Nous posséderons, par exemple, cet inconnu qui marche sur la route, la couleur du bois de pins qui hérisse l'horizon au sud, la pensée de Beethoven, nos rêves de la nuit, le concept d'espace, nos souvenirs, notre avenir, l'odeur et le poids des objets, notre douleur à cette minute et mille et mille autres choses en outre.

Que mon âme soit immortelle, hélas! Puis-je ruminer encore cette vieille et candide espérance? Ceux qui, comme moi, n'osent plus raisonnablement songer à cette félicité impossible sont des millions. Qu'ils se reconnaissent ici.

Mais que mon âme soit! Toute pensée en témoigne, et cette vie même, et cette inexplicable vie que voilà.

Quand les chrétiens parlent du salut de l'âme, ils entendent toutes sortes d'assurances et de précautions en vue de cette vie future qui demeure le plus sûr appât de la religion, en même temps que son arme toute puissante.

Nous pouvons donner à ce terme une signification plus humble et plus immédiate.

Ne point ignorer son âme d'abord !

Songer à l'âme, y songer une fois au moins dans le désordre de chaque tourbillonnante journée, c'est bien le commencement du salut.

Songer à l'âme avec persévérance et respect, l'enrichir sans cesse, cela sera notre sainteté.

VII

Nous avons tous connu ces gens qui, dès l'aurore, à peine rafraîchis, à peine éveillés, se jetaient dans la bousculade des affaires. Ils allaient toute la journée d'homme en homme, avec une sorte de rage aveugle et bourdonnante. Sans cesse, ils avançaient les mains pour prendre, pour s'approprier. Une seconde de solitude s'offrait-elle, ils tiraient des carnets de poche et faisaient des chiffres. Entre temps, ils mangeaient, buvaient, usaient d'une femme ou recherchaient un

sommeil plus aride que la mort. A voir ces malheureux, qui souvent étaient puissants personnages, on s'imaginait leur âme comme une parente pauvre et infirme, reléguée dans une partie d'eux-mêmes dont ils ne s'occupaient jamais.

Je revenais naguère de la campagne, en chemin de fer, avec un jeune chirurgien à qui commençait de sourire ce destin cruel qu'on appelle le succès. Je le vois encore, haletant et presque hébété, sur la banquette qui me faisait face. Il me parlait de ses travaux, de son emploi du temps, avec une fièvre que les bruits du train martelaient, hachaient et rythmaient, en quelque sorte. Le soir tombait. Je pris plaisir à contempler, dans la vallée que longeait la voie, de jeunes peupliers dont le couchant transfigurait les frondaisons et les fûts grêles. Mon ami regardait aussi, et il murmura soudain : « C'est vrai ! Je ne m'intéresse jamais à ces choses. Je ne fais plus attention à rien. » A travers la fatigue et les angoisses de sa besogne, à travers le tintement des recettes additionnées, il percevait soudain son erreur et sa pauvreté.

L'âme répudiée remuait au fond de lui, comme l'enfant dans les entrailles maternelles.

A tout instant, elle s'éveille ainsi et réclame timidement ses droits. Souvent, un mot inattendu nous frappe, qui vient d'elle, et la trahit. J'ai pour camarade de travail un jeune homme attentif et studieux, qui prend la vie « sérieusement », c'est-à-dire de manière à se créer une belle situation et à mourir sans peut-être avoir connu, sans avoir sauvé cette âme dont il a charge. Au début du mois de juin de cette année 1918, je me trouvais en plein travail par une de ces après-midi accablantes qui font, de la Champagne pouilleuse, une fournaise blanche, un désert étincelant. Les blessés étaient nombreux et la plupart privés de soins depuis plusieurs jours ; la baraque qui servait de salle d'opérations était surchauffée ; notre besogne était pleine de tristesse; le démon de la guerre nous tenait prisonniers sous son genou. Nous nous sentions accablés, irrités, débordés par les réalités immédiates. Entre deux blessés, comme je savonnais mes gants, je vis mon jeune camarade qui regardait au loin, par une lucarne,

et son regard était soudain baigné de calme, de paix : « Que contemplez-vous ? » lui dis-je. « Oh ! rien, fit-il, mais je me repose avec cette petite touffe de verdure qu'il y a là-bas : elle me rafraîchit bien. »

VIII

Il semble puéril et paradoxal d'opposer, à toutes les réalités concrètes et formidables qui sont considérées comme la richesse héréditaire des hommes, un monde presque purement idéal de joies qui n'ont pas de prix, demeurent en dehors de tout négoce, sont instables, souvent fugitives, et toujours relatives, en apparence, à celui qui les éprouve. Elles sont pourtant le seul absolu et la seule vérité. Où elles manquent, il y a encore place pour l'amusement, il n'y a pas place pour la vraie joie. Seules elles sont capables d'assurer le salut de l'âme. Nous travaillerons avec passion à les rechercher, à les amasser comme le véritable trésor de l'humanité.

L'avenir qu'on nous laisse entrevoir semble

la négation même du bonheur et la perte de l'âme. Il faut, en ce cas, l'examiner avec bonne foi et le refuser ensuite de toutes nos forces.

Et c'est justement ce moment où la lutte pour la domination se poursuit, entre les peuples, au péril de l'âme, c'est ce moment que je choisis pour dire : « Songeons d'abord au salut de notre âme. Et ce salut n'est pas une chose de l'avenir, mais une chose de l'heure présente. Reconnaissons l'existence de cette âme, c'est ainsi que nous la sauverons. Donnons-lui droit de cité dans un monde où tout conspire à la museler et à l'anéantir. S'il est vrai que cela nous éloigne de cette lutte pour la vie dont le bruit nous brise les oreilles, eh bien ! je pense qu'il vaut mieux mourir que durer dans un univers d'où l'âme est bannie. » Mais nous aurons à reparler souvent de cela.

N'oublions pas que le bonheur est notre unique but. Le bonheur est une chose de l'âme, avant tout, et nous ne le mériterons qu'au prix des honneurs que nous rendrons à la partie noble de notre être.

IX

Il y a des gens qui m'ont dit : « Mon bonheur est ce tourbillon même, ce labeur bestial, cette agitation forcenée que vous repoussez. Hors de cette tourmente des affaires et de la société, je m'ennuie. Il me faut cela pour m'étourdir. » Sans doute ! Sans doute ! Mais qu'avez-vous fait de votre vie pour qu'il vous devienne nécessaire de vous étourdir ? Qu'avez-vous fait de votre passé, qu'espérez-vous de votre avenir, pour que cet alcool, pour que cet opium vous soient nécessaires ?

Et puis, il ne s'agit pas, si vous êtes taillés en gymnastes de laisser vos muscles à l'abandon. Il ne s'agit pas, si vous possédez une grande soif de controverse, une aptitude naturelle à la lutte, de laisser cette soif insatisfaite, cette aptitude en friche. Il s'agit de faire un usage harmonieux de toutes ces belles vertus, de vous enrichir des biens authentiques que l'univers dispense à qui veut les prendre, et non pas d'épuiser votre force radieuse à des besognes de portefaix, de galérien ou de bourreau.

Un homme me dit aussi : « Mon bonheur! Mon bonheur ! mais il est de ne jamais penser à mon âme. » Quelle tristesse ! et comme il faut gravement avoir offensé les autres et s'être offensé soi-même pour en arriver là.

Car celui qui aime le tourment, et l'inquiétude passionnante et l'incertitude et le remords, où saurait-il découvrir ces biens terribles, si ce n'est au fond du moi haïssable?

X

Si quelqu'un vous dit sur le monde une chose étrange, une parole que vous n'avez point encore entendue, ne riez pas, mais écoutez attentivement ; faites répéter, faites expliquer : il y a sans doute quelque chose à prendre là.

Le culte de l'âme est une perpétuelle découverte d'elle-même et de l'univers qu'elle reflète. Le bonheur le plus épuré n'est pas un état stable et définitif, c'est un équilibre incessamment compromis et qu'il faut rétablir avec adresse ; il récompense une activité

constante ; il croît à proportion des corrections quotidiennes qu'on y apporte.

Il ne faut pas s'obstiner dans ses interprétations du monde, mais renouveler sans cesse les fleurs de l'autel.

Dans un tout autre ordre d'idées, je songe à ces industriels vieillis qui s'acharnent à n'essayer point les nouvelles machines et qui périssent de leur entêtement. Ce n'est là qu'une comparaison ; justifier la folie mécanique est tout à l'opposé de mon désir. Mais je voudrais seulement prouver que la routine afflige aussi les choses de l'esprit et du cœur, et qu'elle y est redoutable.

Kipling, je crois, raconte l'histoire d'une peuplade hindoue décimée par la famine. Les pauvres gens se laissèrent périr de faim sans toucher au froment qui leur fut procuré, car ils n'étaient accoutumés qu'à manger du mil.

Si la lampe sacrée du bonheur vient à manquer quelque jour de l'huile rituelle, nous ne la laisserons point s'éteindre et nous saurons bien trouver, pour l'alimenter, quelque chose qui sera lumière et chaleur.

XI

La volonté du bonheur atteint sa perfection dans l'homme mûr. Elle traverse, avec l'adolescence, une crise redoutable.

Nietzsche dit : « Il y a moins de tristesse dans l'homme mûr que dans le jeune homme. » C'est vrai.

Les tout jeunes gens cultivent la tristesse comme une noblesse. Ils ne se pardonnent pas volontiers de n'être pas toujours tristes. Ils ont découvert l'île mystérieuse de la mélancolie et n'en veulent plus s'échapper. Ils aiment tout de cette noire magicienne, et ses attitudes, et ses larmes et sa nostalgique et romantique beauté. Ils ont un fier dédain des jouissances grossières et se réfugient dans la tristesse parce qu'ils ne connaissent pas encore la splendeur et la majesté de la joie.

Mais ils n'en cherchent pas moins le bonheur, à leur façon qui est pleine de dédain, de pudeur et de complication naïve.

Avec l'âge, le bonheur apparaît bien la seule

et se reine étude de l'homme. Comme il repose sur la possession morale du monde, il croît avec le temps et l'expérience, il peut demeurer insensible au vieillissement des organes.

Celui qui sait être heureux et se faire pardonner son bonheur, oh ! comme il est enviable et le seul modèle entre les sages !

C'est maintenant, dès maintenant qu'il faut dire ces choses, à l'heure où notre vieux continent saigne de toutes parts, à l'heure où notre avenir semble écrasé par la menace de toutes les servitudes et d'un labeur désespéré, sans mesure et sans rédemption.

CHAPITRE II

RICHESSE ET PAUVRETÉ

I

La doctrine chrétienne, qui a toutes les beautés, eut aussi toutes les audaces. Elle a cherché à faire prévaloir dans la foule cette notion sublime et téméraire que le salut serait réservé aux pauvres. Quelle grande chose! et si l'ébionisme, cette religion de la pauvreté, a dégénéré au travers des siècles, de quelle consolation n'a-t-il point abreuvé les âmes bienheureuses qu'une foi intacte guidait dans la misère et l'humiliation !

Jamais, toutefois, une religion n'a pu se fonder sur un renoncement sans compensation. Est-il pauvre, celui-là qui consent à manquer de vêtements, de toit ou de nourriture, jusqu'au jour où lui seront prodiguées toutes

les richesses du royaume de Dieu? N'a-t-il point souci d'un bien suprême, d'une possession magnifique, l'homme à qui son maître, en personne, a commandé : « Faites-vous au ciel des trésors qui ne se dissipent pas » ?

Il n'existe pas, l'être désespéré qui ne convoite pas une richesse, même imaginaire, même irréelle, même égarée dans un avenir vertigineux.

Dans quel abîme de pauvreté gémirons-nous, si notre royaume n'est pas de ce monde et s'il n'est plus nulle part hors de ce monde?

Voici qu'une génération d'hommes est venue qui n'a plus confiance en les félicités surnaturelles de la vie future et qui semble n'avoir plus rien à espérer d'un monde consumé de haine et livré, quoi qu'il arrive, pour de longues années, à l'incohérence, au dénuement, aux passions égoïstes.

En vérité, les programmes des factions sociales ne nous sont d'aucune consolation; rien n'y parle de l'amour et des vrais biens; tous ces monuments d'éloquence ramènent à la haine et au déchirement.

Les plus généreux nous font entrevoir de

nouvelles luttes, de nouvelles effusions de sang, alors que notre âge est ivre de crime et de fatigue. De quelque côté qu'il se tourne, l'individu est écrasé, honni, sacrifié à des dieux insatiables et ennemis.

Il y a quelques années, Maeterlinck écrivait : « Jusqu'à présent, les hommes sortaient d'une religion pour entrer dans une autre ; au lieu que nous abandonnons la nôtre pour n'aller nulle part. Voilà le phénomène nouveau, aux conséquences inconnues, dans lequel nous vivons. »

Après avoir cité ces phrases, je me hâte d'ajouter que la guerre n'est pas une conséquence expresse de cet état moral du monde. Il ne s'agit pas que de religion. Les prêtres ne manqueront guère d'abuser de ces oppositions aisées pour obtenir des arguments en faveur de leur cause. Ils savent pourtant bien, hélas ! que si la morale du Christ flétrit les guerres, les religions ont contribué à les multiplier et à les aggraver. Ils savent bien que, dans le conflit qui divise actuellement la terre, les religions ont manifesté leur asservissement aux Etats. Personne n'a voulu ra-

masser la besace et le bâton de Tolstoï mourant.

L'humanité semble plus pauvre et déshéritée que jamais. Son royaume est en elle-même et tout autour d'elle-même; mais elle le vendrait pour un morceau de pain. Et comment le lui reprocher : elle a grand faim et son cœur n'est pas ouvert à la beauté.

II

Nous chercherons ensemble les matériaux de notre bonheur. Ensemble nous amasserons les menues merveilles qui doivent constituer notre patrimoine, notre richesse.

Et nous aurons grand mal, et nous serons souvent amèrement déçus. C'est que la guerre a réussi à faire perdre aux choses les plus simples et les plus sacrées leur visage d'éternité. Ce n'est pas la moindre conséquence du désastre. Il nous faut faire un effort cruel pour reconnaître ce visage et le débarrasser de ses flétrissures. Le silence, la solitude, le ciel, les parures de la terre, tous les biens du

pauvre ont été souillés comme à jamais. Les œuvres de l'art ont été mutilées. Elles se réfugient sous terre ou semblent se voiler la face.

Nous devrons chercher et rassembler des débris ainsi que nous ramassons et aimons chaque jour, en cachette, les miettes de nos libertés.

Nous penserons sans cesse à ce « pauvre paysage » dont a parlé Charles Vildrac dans un de ses plus beaux poèmes. C'était un paysage ingrat, sali, dénaturé par le triste labeur des hommes et comme usé,

Mais on y trouvait quand même, en cherchant,
Une bonne place d'herbe grasse,
On trouvait quand même, en écoutant,
Un bruit de feuillage
Et d'oiseaux se pourchassant.

Mais si l'on avait assez d'amour
On pouvait quand même demander au vent
Et des parfums et des musiques...

Nous aurons assez d'amour ! Ce sera le principe et la source de notre richesse.

Ainsi nous n'aurons pas toute une vie de pauvreté. Quand l'amour, c'est-à-dire la grâce,

nous abandonnera, nous connaîtrons peut-être des heures de pauvreté. Cela nous fera mieux comprendre nos heures d'opulence, et les mieux chérir.

III

S'il vous plaît, divisons notre besogne, énumérons les coffres où nous entasserons nos trésors.

Arrêtons-nous d'abord sur un mot. Nous avons dit : posséder, c'est connaître. La définition peut vous paraître arbitraire. En ce cas, j'ouvre le petit dictionnaire de poche qui est toute ma bibliothèque de soldat et je lis : « Posséder : avoir à soi, en son pouvoir. — Connaître à fond. » Acceptons tout cela, nous verrons, de page en page, s'il nous est possible de satisfaire à ces définitions naïves et sans détour.

Ce qui attire le plus sûrement nos regards, lorsque nous ouvrons les yeux, ce sont les hommes, nos semblables. Leur figure est bien le spectacle le plus passionnant qui nous soit

proposé. Leurs agissements constituent bien, du fait d'un penchant naturel et d'une indestructible solidarité, le principal objet de notre curiosité. Bon ! Nous posséderons d'abord tout cela. Nous posséderons cet autrui inépuisable.

Il n'y aura pas, pour nous, de honte à contempler ensuite, avec un noble désir, ce qui frappera nos sens, c'est-à-dire les bêtes, les plantes, l'univers matériel des pierres et des eaux, le ciel, et jusqu'au peuple des astres. Cela aussi devra bien être possédé !

Déjà notre richesse apparaît immense. Notre ambition l'est plus encore: il nous faut posséder nos rêves. Mais des hommes illustres n'en ont-ils pas fait de plus beaux que les nôtres ? Si, et ces hommes se nomment Shakespeare, Dante, Rembrandt, Gœthe, Hugo, Rodin ; ils sont cent et plus encore ; leurs œuvres forment la couronne royale de l'humanité. Nous posséderons cette couronne. C'est pour nous qu'elle fut forgée, pour nous qu'elle fut rehaussée d'immortels joyaux.

Il serait vain de n'étendre notre possession que dans l'espace. Elle envahira le temps :

nous posséderons le passé, c'est-à-dire nos souvenirs, le futur, c'est-à-dire nos espoirs.

Nous posséderons encore, et plus étroitement que tout, nos souffrances, nos griefs, notre désespérance, si cette suprême et horrible richesse nous est réservée.

Enfin, certains jours, nous posséderons seulement un concept, mais ce sera peut-être celui de l'absolu ou de l'infini. S'il nous est donné de posséder Dieu, sans doute plus rien d'autre ne nous sera nécessaire.

Chaque fois que nous posséderons purement le monde, il se trouvera que nous atteindrons à un bonheur presque inespéré, parce qu'il nous est toujours offert et que nous n'y songeons pas : nous nous posséderons nous-même.

Nous partagerons toutes nos richesses à nos compagnons : ce sera notre apostolat. Et nous ferons en sorte de résister aux séductions ou aux commandements d'une société qui se perd, d'une société encore plus malheureuse et abusée que corrompue. Et s'il nous est donné, par la suite, d'entrevoir, fût-ce seulement l'espace d'une minute, un peu

plus de bonheur autour de nous, un peu plus de bonheur qu'il n'y en a maintenant, nous serons finalement assez heureux pour accepter de mourir avec joie.

IV

La plus grande joie, elle est de donner le bonheur, et ceux qui l'ignorent ont tout à connaître de la vie. Les annales de l'humanité abondent en traits illustres propres à prouver que la générosité comble d'abord ceux qui la pratiquent.

Pour ne rien citer de célèbre, je vous raconterai une toute petite histoire. C'est ma vérité de la journée, mon pain quotidien.

Il y a, en ce moment, pas très loin de moi, un jeune soldat anglais du pays d'York atteint, au bas-ventre, d'une blessure qui a bouleversé les fonctions les plus naturelles de son corps et qui l'a réduit à un état de grande misère.

Il ne ressemble presque plus à un homme, mais plutôt à un animal malheureux qui se souille, délire, pleure et ne reconnaît pas tou-

jours la main qui le soigne. Il ne parle pas ma langue, et je parle mal la sienne. Il ne sait plus que me regarder avec des yeux désolés: ces yeux-là demandent un miracle que je suis impuissant à produire.

Pourtant, ce matin, quand je suis allé le voir, ce garçon m'a fait un sourire extraordinaire, oh ! le premier ! un sourire plein de finesse et d'espoir, un sourire de ressuscité.

Et j'ai su tout de suite la cause de cette grande joie, car le moribond a tiré de son oreiller une cigarette qu'il avait cachée là, qu'il avait secrètement gardée pour moi et qu'il m'a donnée.

V

Mais retournons à nos propos d'avenir. Vous direz peut-être : ces propos sont bien ambitieux ! Or quel homme pourrait songer à nous reprocher notre richesse, alors que nous brûlons de la lui déléguer toute entière ?

Certains enseignent la modestie et qu'il est doux de posséder un petit jardin. Le plus

magnifique jardin n'est rien au prix de ce monde dont rien ne nous est refusé. En acceptant le petit jardin, nous aurions l'air de ces souverains dépossédés à qui l'on a retiré un empire et que l'on dote ironiquement d'un îlot.

S'il nous est agréable d'entretenir nos muscles en bêchant la terre, il y a mille endroits où cet exercice salutaire et fructueux nous sera facile. Mais nous ne posséderons point réellement une motte de terre parce qu'un acte administratif déclarera qu'elle est exclusivement à nous. Le monde ! Il faut à notre amour le monde entier : les pierres, les nuées, les grands arbres de la route, le vol angulaire des oiseaux qui fuient dans le soir, les verdures agitées tout en haut de ce mur qui tente vainement d'enclore la propriété d'autrui, l'éclat rayonnant de ces fleurs que l'on aperçoit à travers la grille du parc, et cette grille et ce mur mêmes.

Selon l'envergure, l'essor de nos désirs, nous posséderons ce que touchent avec ardeur et respect nos mains, ou ce qu'à la cime des monts va ravir notre regard, ou ce que notre

pensée ramène de ses voyages à travers les archipels fabuleux.

Posséder le monde est affaire d'intensité dans la connaissance. On ne possède pas en surface, mais en profondeur ; or l'esprit seul pénètre en profondeur, et pour l'esprit il n'est point de barrière.

Beaucoup d'hommes à qui la loi reconnaît la possession officielle et grossière d'une statue, d'une gemme, d'un beau cheval ou d'une province s'épuisent à remplir un rôle pour lequel nul être humain n'a reçu mandat. A tout instant, ils constatent avec amertume que des gens, qui n'ont aucun droit légal à ces biens matériels, en tirent un bonheur supérieur à leur jouissance de maître tout-puissant. C'est ainsi qu'ils éprouvent, souvent, qu'un ami comprend, mieux qu'eux, leurs beaux tableaux, qu'un valet, mieux qu'eux, juge leur écurie, qu'un passant tire de « leur paysage » une joie plus pure que la leur, et des idées plus neuves. Ils se vengent en confondant obstinément l'usage avec la possession.

Jésus disait que le riche renonce au royau-

me de Dieu. Il renonce à d'autres choses aussi. Car, s'il s'enferme entre ses murailles orgueilleuses, il abandonne l'univers merveilleux pour une parcelle ; et s'il est justement curieux de l'univers et s'il en apprécie le sens, comment peut-il consentir sans crime à en dérober une parcelle à la contemplation des autres ?

La société a créé, pour exprimer la possession grossière et exclusive, divers termes ou locutions qui trahissent les efforts impuissants des hommes pour s'approprier, malgré tout, malgré les lois de l'amour, des richesses qui demeurent l'apanage de tous. On dit, par exemple : « disposer d'un bien », ce qui signifie l'avoir à sa discrétion, en faire ce que l'on veut. La vanité sacrilège de cette conception du monde donne au possesseur, comme droit suprême, celui de détruire son propre trésor. Il ne saurait, en effet, aller au delà. Mais qu'est-ce, dites-moi, que cette possession désespérée qui envisage, comme suprême manifestation, l'anéantissement de son objet ?

Le monde a longtemps connu et connaît encore l'esclavage. Des maîtres ou des chefs

se sont arrogé le droit extravagant de disposer d'autres êtres humains. Tous ont réclamé, comme marque d'autorité, le pouvoir de retirer la vie à leurs esclaves. Mais qu'est, en vérité, la puissance de ces despotes, à côté du lien profond, sensible et volontaire qui unissait Platon à Socrate ou Jean à Jésus?

Epictète a souffert de la main d'Epaphrodite. Epaphrodite n'a toutefois pu empêcher son esclave d'être Epictète et de régner, par la pensée, à travers les siècles. La possession d'Epaphrodite apparaît comme dérisoire et chargée d'opprobre. Qui peut l'envier raisonnablement alors que tant de siècles la jugent?

VI

Toutes les philosophies ont fait entendre magnifiquement ces vérités immortelles. Que peut-on ajouter aux paroles de Marc-Aurèle, d'Epictète, du Christ, en ce qui touche la vanité de ces richesses que la société admet comme seules valables?

Mais les poètes nous ont dit: « N'aband on-

nez pas le monde, car il regorge de joies pures et vraiment divines qui seront perdues si vous ne les moissonnez pas ! »

La voie qu'il nous serait doux de suivre croise parfois celle des chrétiens, parfois celle des stoïques. Nous nous arrêterons parfois au jardin des oliviers, parfois au seuil de cette petite maison sans porte et sans meubles où vivait le maître d'Arrien.

Notre chemin nous conduira plus souvent encore à travers les solitudes agrestes, ou au chevet d'un homme terrassé, ou dans la souriante demeure d'un humble ami, ou encore dans l'ombre mélodieuse que peuplent à jamais les âmes de Beethoven ou de Jean-Sébastien Bach.

Nous ne nous obstinerons pas, envers et contre la masse des hommes trompés, à posséder le connu, alors que l'inconnu reste sans maître. Nous nous détacherons de la possession brutale pour mieux rêver à la possession intime.

Non, nous ne pouvons plus renoncer à notre royaume, alors qu'il nous réclame et chante, pour nous, hosanna !

Et que ceux d'entre nous qui ont une place marquée dans le royaume des cieux ne craignent point de venir prendre leur part de celui-ci : car le monde est proposé à tous les hommes pour être possédé en totalité par chacun d'eux avec l'aide de tous.

CHAPITRE III

LA POSSESSION D'AUTRUI

I

Dans l'exil de la guerre, j'ai quinze camarades, et nous vivons côte à côte comme des matelots sur le pont d'un navire. Tout nous rassemble : les travaux, le sommeil, les jeux, les repas et le péril. Les querelles mêmes nous réunissent, car, pour se bien quereller, il faut se connaître ; entre inconnus, les disputes manquent de goût.

Ces hommes, mes compagnons, je ne les ai pas choisis, ainsi que je prétendais faire jadis. Ils m'ont été donnés comme une poignée de fruits où il y a du succulent et du vert. Ils ont été pris, pêle-mêle, comme eût fait, dans la fourmillante espèce des hommes, le coup de filet qui ne regarde à rien. Merci

donc au monde aveugle et divin qui jeta l'épervier dans le fleuve !

Ils sont mon bien, mon étude et ma tâche quotidienne. Ils sont mon objet, mon horizon, mon tourment et ma récompense.

Bien que loin des miens, loin de ceux avec qui j'ai traité pour une vie, je ne saurais m'estimer dépourvu, trahi; le monde ne me manque point, puisque j'ai ces quinze hommes à porter, ce problème à chèrement considérer, cette terre à labourer, ces vendanges à mettre au pressoir.

J'ai partie liée, et ce n'est pas moi qui serai défaillant.

J'accepte le don, l'opulence inquiète, les quinze regards ouverts sur quinze ciels différents où ne luisent ni les mêmes saisons, ni les mêmes astres, les quinze âmes orgueilleuses, vindicatives, qu'il faut séduire et dompter comme des chevaux sauvages.

A la vérité, quelques-uns de ces hommes sont évidents, tout à fleur d'eux-mêmes, offerts à l'œil ainsi qu'un galet uni, sur une plage; on les touche, on les tient, on les enveloppe tout de suite comme une grosse pièce

d'argent dans le creux de la main. Mais tant d'autres sont mobiles, furtifs, tant d'autres sont rugueux comme le minerai dont, seule, la cassure miroite et trahit la noblesse intérieure.

Plus ils semblent ingrats, mystérieux, sans beauté avouée, mieux résolu je me sens à les considérer comme une richesse, à les fouiller ainsi qu'un sol plein de ressources.

Il y en a que j'aime, il y en a que je crois ne pas aimer. Qu'importe ! L'intérêt que je leur voue n'est point trop esclave des sursauts du cœur. Celui-là qui ne parle jamais et cache, sous son front opiniâtre, deux petits yeux de glace verte, celui-là, certes, n'émeut point naturellement mon affection. Pourtant, l'attention avec laquelle je le regarde, comme elle ne ressemble pas à la curiosité du savant qui regarde bouger les bêtes d'un aquarium ! Elle fait plutôt songer, cette attention, à la joie vertigineuse de l'avare qui soupèse une pièce d'or dont l'effigie ne lui plaît pas. De l'or pourtant !

Vrai ! comment pourrais-je connaître l'ennui, avec ces visages tournés vers moi, avec

ce chœur de voix humaines qui jouent, chacune dans la clef qui lui est familière, mais se fondent en une mâle rumeur d'orchestre?

Tout ce qu'ils disent est précieux; moins encore que ce qu'ils taisent. Les raisons qu'ils avouent de leurs actes m'étonnent parfois; celles qu'ils cachent, surtout celles qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes, me passionnent toujours. Un mot, tombé de leurs lèvres, comme un papier d'une poche inconnue, m'arrête et me donne à rêver pour de longs jours. J'édifie, à leur sujet, des monuments audacieux et fragiles qu'ils étayent avec complaisance, ou démantèlent d'une chiquenaude. Toujours je recommence et m'en réjouis : c'est mon plaisir. J'aime avoir raison dans mes hypothèses pour la douceur qu'y prend l'orgueil; j'aime avoir tort, car cela découvre à mon parc des profondeurs de feuillage encore inexplorées.

Et puis, je sais qu'une petite partie de leur âme est seule prise dans notre engrenage. Le reste s'étend et se ramifie dans les perspectives du monde. J'y songe comme à cette face de la lune que les hommes ne connaî-

tront jamais. Leur vie hors d'ici, leur vraie vie innombrable, articulée, par mille prolongements, avec mille autres vies étrangères, je la reconstitue avec une pieuse, une ardente patience. Ainsi divaguait Cuvier en tournant et retournant une dent fossile, seul vestige d'un vaste organisme inconnu.

Il y a tout cela, et il y a leur passé à chacun, leur passé propre, leur ascendance, la prodigieuse combinaison d'actes et d'âmes dont ils sont le résultat. Et il y a leur avenir, le désert inexploré vers lequel ils tendent des antennes anxieuses, et où j'ose m'aventurer, moi étranger, le cœur frémissant et une petite lanterne au poing.

Telle est ma richesse à cette heure. Elle est inaliénable : un homme peut se soustraire à l'indiscrétion, il n'échappe pas à l'emprise de la contemplation et de l'amour. Le voudrait-il, que ses efforts mêmes découvriraient ses mobiles, trahiraient le plus secret de son être, le livreraient ligoté.

Pour moi, avide de thésauriser, je m'abandonne sans défense. Riche des autres, je me résigne entre leurs mains. Et si, malgré moi,

j'y mets quelque détour, ne suis-je point sûr d'en rendre la proie plus désirable, plus belle ?

II

On a dit de la curiosité qu'elle était le commencement de la science. C'est un éloge insuffisant : il ressemble encore à une excuse.

Quoi de plus émouvant, de plus humain que cet élan religieux vers l'inconnu, que cette espèce d'instinct qui nous fait pressentir et attaquer le mystère ?

Se faire gloire de n'être pas curieux ! Autant vaudrait tirer fierté d'une infirmité dérisoire. Il est vrai que c'est encore dans l'ordre normal et que la vanité se ravitaille où elle peut.

Il y a, sans nul doute, une curiosité qui est une faiblesse et une lâcheté. C'est celle des gens qui n'osent pas demeurer seuls, une seconde, en face d'eux-mêmes; ils se réfugient dans le bavardage et la lecture des feuilles quotidiennes. Leur façon de s'intéresser

à tout ce qui passe est un aveu de ne savoir s'intéresser à rien d'éternel. Ils ont besoin, comme d'une nourriture, de ce bruit que font les diseurs de riens. Ils sont semblables à l'enfant qui ne sait pas s'amuser seul, ou au monarque abêti qui ne redoute rien tant que le silence et ses propres pensées, le néant de ses propres pensées.

Et puis il y a les gens aimables. Ceux-là veulent tout savoir, et le nombre d'enfants de la tante maternelle, et le prix du mobilier et les gages des domestiques. Ils veulent tout savoir et ne cesseront pas de tout ignorer. Leur vie s'épuise en un sourire laborieux et à tenir convenablement la tasse de thé. Ils ont dans l'âme un vaste répertoire de noms, de dates et autres misères. Ils avancent comme des bêtes de somme, accablés d'un faix sans valeur.

Il y a aussi les maniaques, les pervertis, les égarés, ceux qui sont curieux d'un timbre-poste ou d'un manche de parapluie; mais, de ceux-là, je n'ose rien dire, en souvenir d'un vieux maître fort savant qui nous conseillait, jadis, avec un sourire : « Vous qui abordez

la carrière des sciences, ayez d'abord le souci de la collection, dussiez-vous collectionner des boîtes d'allumettes. »

A dire vrai, s'agit-il pour nous d'être savant, d'être érudit? Que non! Il s'agit d'être riche.

Eh bien, il n'y a pas deux curiosités. Laissons donc tomber toutes les basses sottises que l'on ose appeler de ce nom.

L'homme curieux semble étrangement se désintéresser de ce qui excite la loquacité des âmes misérables. Il ne s'inquiète pas de savoir en quelle année fut construite la maison et quels furent les honoraires de l'architecte ; il rêve secrètement aux goûts, aux passions de l'homme qui fit percer la petite fenêtre basse, vers le nord, et planter, au bout de l'étang, l'arbre noir qui tord ses branches. Il ne demande pas à cette jeune femme l'âge de sa couturière, mais il tremble à l'idée de connaître les raisons qui lui firent choisir cette robe inquiétante pour ce jour même. Il n'interroge pas sa maîtresse sur l'opinion qu'elle a de lui, mais il cherche passionnément à savoir l'opinion qu'il a d'elle à cette minute. Il ne se

presse point de demander à ses compagnons de voyage la profession qu'ils exercent et les opinions politiques auxquelles ils se sont ralliés, car, contemplant leur visage, il démêle avec prudence, avec piété, le sens de la petite ride qui s'agite entre les sourcils, ou la portée d'un regard, sa source et son but. Il ne sollicite pas de confidences : il les reçoit presque sans le vouloir ; elles viennent à lui naturellement ; il est leur vaisseau sûr et profond.

Curieux de l'énorme monde, il semble surtout en regarder l'image en soi-même. Il porte sa curiosité comme un don sacré et l'exerce, ou plutôt l'honore, ainsi que l'on pratiquerait un culte.

Ne dites pas que vous ne voulez pas être cet homme-là. Vous qui êtes fiers de posséder un secret, d'arracher un aveu, de mériter la confiance d'un autre homme, dites-vous que c'est une richesse immense que d'être ainsi le confident irrécusable, tendrement impérieux et souvent ignoré de toute une humanité. Et il dépend de vous, sinon d'être tout de suite cet homme, du moins de travailler à le devenir. Commencez, pour cela, par vous délivrer

de vos petites curiosités serviles. Travaillons de concert à cet avenir. Rentrons en nous-mêmes assez profond pour que certains disent de nous : « Celui-là n'est curieux de rien. » Et nous commencerons dès lors à chanter l'éloge de la grande, de la divine curiosité.

III

La possession d'autrui est une passion, c'est-à-dire tout d'abord une épreuve, une souffrance. Cette joie suprême s'enfante dans la douleur, comme toutes les joies auxquelles nous attachons du prix.

Il faut subir les hommes pour les connaître, et l'être prochain, pour qui ou par qui nous n'avons encore ressenti aucun tourment, nous réserve des surprises ou nous échappe; c'est presque une vieille vérité.

Comme les autres, cette richesse-là ne s'acquiert point sans peine, sans amertume; mais elle ne connaît pas de déclin, elle ne cesse de s'accroître par le simple jeu de notre existence et semble à l'abri des coups du sort. Elle ne

saurait, comme l'argent, ni perdre de sa valeur, ni servir à des fins ignobles. Elle retourne plutôt au néant.

Elle n'est point rigoureusement personnelle. Elle se partage et se lègue. Lorsqu'elle se dérobe à la destruction et à la mort, elle peut devenir le plus précieux des héritages; elle a, sur l'argent, cette supériorité que sa transmission n'est en quelque sorte validée que par une reconquête. Il faut qu'elle tombe en de dignes mains qui sauront travailler à la préserver, à la cultiver, à la reconstruire. Par certains points, elle ressemble à ce qu'on appelle l'expérience.

Souffrir d'abord! C'est sûrement une des grandeurs de notre race, et nous n'aimons vraiment nos biens que pour ce qu'ils nous ont coûté de larmes, de sueur ou de sang.

Il est répugnant pour l'esprit d'admettre que quelque chose puisse être un bienfait de la guerre. La désespérante folie du monde occidental a engendré et garde en réserve des maux si considérables qu'on ne saurait fouiller tant de ruines, tant d'ossuaires avec l'espoir d'y piquer du crochet, comme les

chiffonniers, quelque débris utile, quelque bon morceau. Non! point d'excuse à cette bêtise féroce et démesurée. Les hommes ont pourtant si grandement souffert les uns par les autres qu'il ont appris à se connaître, c'est-à-dire à se posséder mutuellement. Laissez-moi, malgré mes propres dénégations, sauver cette épave du désastre. Voilà un bien assez chèrement payé pour qu'on n'y renonce point volontiers. Je ne parle pas seulement ici de ceux qui ont lutté les uns contre les autres, mais encore de ceux qui se sont battus côte à côte, qui ont saigné pour la même cause et sous les mêmes bannières.

Des compagnons nous ont été donnés, imposés, dont la fréquentation, même fortuite et transitoire, nous eût naguère paru intolérable. Vivant en hommes libres, nous avions la prétention de réduire autant que possible l'inévitable, de tracer notre chemin et d'en écarter ceux qui possédaient, sur l'univers, des opinions ou des visées susceptibles d'offenser les nôtres. Ainsi usions-nous de cette liberté principalement pour ménager nos sens irritables, endormir notre âme dans une

sécurité précaire et réduire l'aire de notre activité intérieure.

Et puis, voici la guerre, et qu'il faut non seulement souffrir de l'ennemi, souffrir d'atteintes imprévues en des régions de nous-même que nous estimions invulnérables, mais encore souffrir de celui qui partage notre écuelle, de celui qui nous commande et, surtout, de celui à qui nous commandons.

En peut-il être autrement? Non! non! Si cette souffrance-là nous était épargnée, nous ne serions pas des hommes, nous ne ferions pas la guerre, nous ne serions pas ces animaux divins qu'il est si beau et si honteux d'être, que nous ne pouvons pas ne pas être.

Souffrons donc de toutes ces choses, mais avec cette joie gémissante qui étreint la femme à l'heure où elle lance dans le monde un être neuf.

On l'a dit, toute souffrance est stérile, désespérée et sans rachat qui ne sert qu'à nourrir la haine. Qu'elle est merveilleuse quand elle engendre la connaissance, c'est-à-dire la possession, c'est-à-dire l'amour!

J'ai remarqué que, pour beaucoup d'hom-

mes, en dehors du corps à corps, de la lutte face à face, l'ennemi perdait tout caractère individuel ou spécifique et se confondait presque avec les grandes forces adverses de la nature : la foudre, le feu, le raz de marée. La balle venue de loin, l'obus lancé de par delà l'horizon, toutes ces puissances mortelles étaient simplement comme une forme de l'aveugle destinée. En dépit des quotidiennes leçons de haine et des vociférations, ceux-là mouraient courageusement, avec un désespoir résigné, sans haine.

Mais pour d'autres âmes moins nobles, la faculté de querelle et d'aversion, ainsi détournée de l'ennemi, cherchait des objets dans l'entourage immédiat, et les trouvait, hélas, les créait.

Mes compagnons, mes compagnons, si l'incertitude de votre esprit, si votre angoisse, si la rébellion de votre chair éprouvée vous poussent à chercher des responsables, ne regardez pas avec fureur trop près de vous, n'accusez pas, dans votre égarement, Houtelette parce qu'il est bavard, Exmelin parce qu'il est égoïste ou Blèche parce que c'est un

chef rude et hargneux. Ne mettez pas votre misère sur le compte de Méry qui obéit sans diligence et veuillez admettre que Maurin n'est pas la cause de tout parce que ses opinions ne sont pas semblables aux vôtres. Du moins, s'il vous faut resserrer le cercle d'animosité, faites-le si réduit autour de vous qu'il ne contienne plus que vous-même et recherchez d'abord en vous-même les causes de votre malheur.

Plutôt encore, appliquez-vous à regarder votre souffrance en face, à l'éprouver avec clairvoyance et précision. Vous savez qu'une boisson écœurante cesse presque de l'être dès qu'on la boit sans hâte, avec le souci d'en apprécier justement l'amertume. Pareillement, mesurez, étudiez votre souffrance. Au lieu de l'abhorrer, faites en sorte de la connaître; elle deviendra intéressante, curieuse, je n'ose pas dire aimable.

Si Méry sert mal vos desseins, considérez avec méthode les moyens de le faire devenir, malgré lui, un excellent serviteur. Si Blèche exerce son autorité de façon à vous blesser sans cesse, intéressez-vous à sa brutalité,

tentez d'en analyser les mobiles, les manifestations, les voies ordinaires, vous serez ensuite mieux placé non tant pour vous y soustraire que pour en esquiver parfois la pointe et le tranchant. Vous l'inquiéterez, ce faisant, et lui donnerez à réfléchir. Il n'est pas nécessaire qu'il vous craigne, il suffit qu'il reconnaisse en vous une force libre avec laquelle il faut compter, qu'il est bon de se rendre propice. Cependant, comme disent les simples dans leur rude argot, « vous le posséderez ». Chaque fois que vous l'aurez obligé à être, avec vous, moins rogue, plus juste, vous pourrez dire que « vous l'aurez eu », puisque ainsi parlent excellemment les soldats.

Cette possession coûte quelque besogne. Or, vous consentez à travailler huit heures pour gagner dix francs qui ne vous demeurent pas une journée entre les mains, vous pourrez bien donner quelques minutes de votre effort et de votre âme pour acquérir un bien dont nul ne vous pourra jamais frustrer.

IV

L'homme très riche possède plusieurs domaines. Il y en a toujours un qu'il préfère, qu'il habite et cultive avec prédilection. Il y en a d'autres où il ne va que de loin en loin, sollicité par l'état de son âme qui l'incline à rechercher, pour un temps, ou la montagne, ou l'océan, ou la plaine. Il y en a enfin qu'il n'aime pas, mais dont il ne voudrait toutefois pas se dessaisir, puisqu'ils font partie de sa fortune.

Ainsi de vous qui possédez une famille, des amis, des camarades et des adversaires. Ainsi de vous qui pouvez puiser sans conteste dans l'immense humanité. Il ne faut rien refuser; il faut tout accepter, tout évaluer, tout mettre en réserve. Le monde des hommes est un patrimoine opulent dont l'exploitation vous est expressément confiée. Ne soyez pas mauvais administrateur et faites porter des fruits à toutes vos terres.

Choisissez, chaque jour, ce qu'il vous faut, car vous êtes le maître.

Sachez, en outre, accepter l'inévitable et héberger le hasard, car vous n'êtes qu'un homme.

Construisez une gamme, un clavier clair et harmonieux. Comme l'organiste, sachez, au bon moment, tirer le hautbois ou déchaîner le grondement des basses. Les registres ne font pas défaut : à vous de devenir bon musicien. La figure de Guillaumin vous convient le matin et ses idées vous rajeunissent comme une eau naïve. L'éloquence de Maurin vous tonifie à l'heure du jeu. Mais, par certains soirs désolés, ce dont vous avez besoin, c'est sans doute la voix sourde de Cauchois et son silence affectueux.

V

Malgré des siècles de légende, malgré les religions, malgré les poètes, malgré les traditions merveilleuses et, surtout, malgré nos aspirations les plus profondes, il nous faut sans doute abandonner l'espoir d'une correspondance occulte entre les âmes.

C'est un abandon presque inavoué. Chaque jour, des événements nous enveloppent qui semblent ranimer le parfum évanoui du mystère. Notre raison ne se hâte pas de dissiper ces nuées, de percer ces apparences : elles endorment trop bien l'irritant besoin de n'être plus solitaires à l'intérieur de nous-mêmes, de n'être plus exilés dans un désert inaccessible.

Que rien, en dehors de nos sens, ne nous puisse révéler la proximité d'une personne aimée, le danger qu'elle va courir, la mort qui vient de l'étreindre, c'est une extrémité à laquelle nous nous trouvons réduits sans nous y jamais docilement résoudre.

Des hommes courageux se sont arrrêtés devant cette montagne et entreprennent de la soulever. Laissons-les travailler dans l'ombre; aidons-les, sinon de nos efforts, du moins de notre silence, et attendons.

Attendons, mais ne cessons pas de mener d'autres batailles. L'inconnu ne défaut point. Et que faire, tant qu'il y a de l'inconnu pour nous séduire et nous enchaîner ! Si nous renonçons à franchir un obstacle, il s'en dres-

sera toujours un autre devant nos pas. D'obstacle en obstacle, nous serons toujours ramenés au pied de la même muraille. Nous y consumerons notre vie en gémissant et connaîtrons que tout l'intérêt de la vie est dans cet obstacle et dans ce gémissement.

Parfois, détachée à grands efforts de pic et de pioche, une parcelle de la sombre montagne roule à nos pieds. Nous l'attendions avec ravissement; nous la considérons, nous la soupesons avec une sorte de tristesse. Jamais victoire ne fut payée d'un si grand prix et n'apparut plus morne. C'est ainsi que nous nous acharnons à détruire l'inconnu pour que notre succès nous comble d'amertume. Heureusement, l'inconnu ne défaut point.

Je me trouve seul avec la personne du monde qui est la plus proche de moi, la mieux aimée, la mieux choisie. Le silence exhale un parfum léger et unique qui semble celui de nos âmes pareilles. Oh ! comme nous voudrions croire que les principes de nos êtres, enfin délivrés, vont communier et s'unir dans l'espace intermédiaire, dans l'abîme infranchissable !

Voilà que, juste à cette minute, nous nous regardons avec, aux yeux, une pensée commune. Elle s'échappe, en même temps, de nos lèvres, avec une sorte d'ivre précipitation, comme si nous avions peur de n'arriver point exactement ensemble au rendez-vous, comme si nous voulions confesser ensemble une certitude unique, avec l'harmonieuse précision d'un duo concerté.

Nous sommes heureux, pleins d'étonnement... Je ne suis pas dupe.

La preuve tant cherchée, je ne la tiens pas encore, palpitante et définitive entre mes doigts. Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'ai rencontré ni Dieu, ni l'âme immortelle.

Je sais trop bien qu'un bruit léger, un rythme extérieur, le battement d'aile d'un oiseau, le foret d'un insecte dans le vieux bois des meubles, le soupir du vent sous la porte, quelqu'une de ces choses a mis brusquement nos âmes au diapason, a réveillé, dans les deux abîmes exilés, des résonances fraternelles. Nous avons tant de souvenirs en commun, nous avons si soigneusement appareillé nos goûts, nous avons si bien unifié le monde

matériel, et tenté de fondre jusqu'à nos avenirs que le même coup d'archet suffit à nous faire frémir d'accord.

Mais il faut le coup d'archet, il faut l'odeur, si faible qu'on en éprouve les suggestions sans en affirmer la présence ; il faut peut-être seulement un de ces phénomènes obscurs qui se passent à la limite de nos sens, dans ce crépuscule où nos organes insuffisants devinent le monde à tâtons.

Telle est l'indigente certitude. Eh bien ! il ne faut pas la rejeter avec dépit, car elle a sa beauté et ses profondeurs. Il faut la coloniser, la faire servir à notre richesse.

Alors que l'exercice de l'intelligence semble aboutir fatalement à l'emprisonnement de l'être en lui-même, l'amour nous fait entrevoir la prolongation de l'âme hors d'elle, dans l'espace et dans le temps. En vain l'intelligence nous prouvera qu'il ne s'agit là que d'une illusion. Cette illusion est belle ; décidons de l'organiser. A force de souhaiter sortir de ses limites, l'être parviendra peut-être à les briser, et c'est sans doute à l'amour qu'il devra le miracle de sa délivrance.

Nous ne possédons qu'un moyen de communion imparfait. Soit ! Travaillons chèrement à le perfectionner. Ainsi font les artisans de la science et de l'industrie, et il faut bien reconnaître que leur opiniâtreté a pu, d'un petit mal, en faire un fort grand. Ne soyons pas moins ingénieux ! Que ce sinistre progrès nous encourage : la civilisation morale mérite autant de soins que l'autre.

Avec le frère, avec la femme, avec l'ami, mettons volontairement en commun tant de choses, travaillons si ardemment à nous connaître que notre pensée, sans cesse pressée aux issues, éprouve sans cesse le goût de l'infini et de l'éternité.

Telle est la voie ; s'il nous est recommandé de posséder le plus grand morceau possible du monde humain, commençons d'abord par posséder étroitement ce que nous aimons. Et j'entends que cette possession est la seule. Ils le savent bien, les hommes désespérés qui s'acharnent sur le corps abandonné d'une femme sans jamais en recevoir le don réel qui peut se faire dans un regard, de loin, l'espace d'un éclair.

VI

Il y a des hommes qui sortent de chez eux, le matin, à la recherche de la fortune. Ils marchent en regardant les pavés, puis ils s'enfoncent avec fureur dans toutes sortes de petites besognes. Ils rêvent à des portefeuilles perdus, à des dons princiers, à des héritages scandaleux, à des loteries. Ils pensent à l'argent comme à une femme inaccessible, mais qu'on pourrait violer et battre dans un coin. Ils rentrent chez eux, le soir, épuisés, affamés, exaspérés, pauvres comme toujours. Ils n'ont même pas aperçu le visage d'un homme, assis auprès d'eux dans le métro. Ce visage était une fortune.

Recherchez-vous votre ami parce qu'il saurait, à l'occasion, vous prêter la somme dont vous pressentez le besoin, parce qu'il peut parler pour vous au ministre, parce qu'il est joyeux amphitryon ? S'il en est ainsi, vous êtes esclave, vous ne possédez rien. L'aimez-vous, au contraire, pour cette façon qu'il a de sourire et qui suffit à vous ravir, pour tout

ce que trahit de candeur et de tendresse sa voix hésitante, son don des larmes ou ses repentirs tumultueux ? En ce cas, vous êtes très riche : cet homme est à vous et c'est un bien appréciable.

Vous rappelez-vous l'emploi que vous avez fait de votre première pièce de cinq francs ? A coup sûr, non ! Mais vous n'oublierez jamais certaine expression qui a, sous vos yeux, dénaturé ou embelli un cher visage, alors que vous étiez petit enfant. Cela tient et tiendra toujours une place dans votre trésor : vous avez, ce jour-là, compris quelque chose d'important, et vous ne cessez, depuis, d'invoquer et d'exploiter cette victoire.

Si vous êtes peu enclin à éparpiller votre fortune, qui vous empêche de la rassembler sous un titre unique ? Un seul visage, une seule âme, c'est encore une propriété inestimable. On peut croire en avoir épuisé toutes les ressources, on se trompe toujours, car, comme la terre, le paysage humain travaille sans cesse et fructifie à chaque saison.

Le paysan qui ne possède qu'un arpent est quand même plein d'orgueil, parce qu'il sait

que sa possession s'enfonce jusqu'au centre du globe.

Depuis des années et des années, je contemple le même visage, comme l'horizon fidèle gonflé dans l'ouverture d'une fenêtre. Il invente, ce visage, mille choses, il exprime et reflète mille choses. Moi seul en connais la mouvante beauté, puisque moi seul peux en récolter toutes les moissons, puisque je peux seul ne pas laisser mourir, sans un regard, la plus petite fleur de chaque journée.

VII

Il n'est pas absolument en votre pouvoir de ne pas avoir d'ennemis; il vous appartient de ne pas manquer d'adversaires. Il vous appartient surtout de connaître vos adversaires. De là à les maîtriser, il y a peu. De là à les aimer, il n'y a guère plus.

Ne redoutez pas trop une expérience : considérez attentivement votre adversaire et imaginez ses raisons, celles qu'il brandit aussi bien que celles qu'il dissimule, celles qu'il in-

vente aussi bien que celles qu'il méconnaît. Pensez-y assez longtemps et avec assez de force pour comprendre ces raisons, et même pour en découvrir de nouvelles auxquelles votre adversaire n'avait pas songé; cela ne vous sera pas malaisé si vous avez quelque connaissance de vous-même.

Faites donc un effort soutenu pour vous substituer, par l'esprit, à celui que vous combattez. N'allez point jusqu'à vous détester, mais ne refusez pas cette occasion de vous juger sans douceur. Critérium : vous aviez peut-être commencé l'expérience en serrant les dents et les poings, arrêtez-vous quand vous vous sentirez sourire et que vos mains seront ouvertes.

On ne sait pas combien cet exercice incline à la justice, comme il est profitable et, pour la haine, mortel. Trop d'imagination vous conduirait peut-être à négliger votre cause; arrêtez-vous donc à point, sinon consentez à devenir un imbécile ou un héros, selon les spectateurs.

Pour moi, je ne me retiens pas de conseiller une telle pratique : elle enseigne à vain-

cre, à vaincre en souriant. Elle enseigne à connaître l'adversaire, surtout à se connaître avec les yeux de l'adversaire. En outre, elle est bonne comme tout ce qui prévient et détruit la haine.

Une seule chose au monde demeure peut-être haïssable, c'est la bêtise. Mais cela même est discutable, et puis c'est toujours une assertion présomptueuse.

Heureux l'homme qui n'a pas d'ennemis. Mais, je le répète, celui qui n'a pas d'adversaires, celui-là qui n'a pas accepté ceux que lui offrait la vie, ou qui n'a pas su s'en procurer volontairement, celui-là méconnaît une grande source de richesse.

Il n'y a qu'un petit mérite à connaître les gens, que l'on aime; il y en a un grand, et un plaisir aigu par surcroît, à pénétrer l'âme adverse, à l'annexer de haute lutte, à la coloniser.

Ne pas choisir ses amis, voilà une attitude pleine d'abandon et de modestie. Ne pas choisir ses adversaires, c'est une grande maladresse et c'est inexcusable.

Une voix me souffle à l'oreille : « On ne

choisit pas sa vermine; on ne choisit pas son chien enragé... » Hélas, non ! mais c'est encore autre chose.

VIII

Chaque fois que j'entends prononcer le mot « promiscuité », je me rappelle une histoire qui m'est arrivée jadis. Une histoire, c'est beaucoup dire, car il s'agit de si peu de chose.

C'était au temps où il y avait, à Paris, des omnibus à impériale. Je rentrais chez moi, assez tard, par une de ces nuits fraîches et aérées où l'on respire tout à coup, à travers l'haleine fétide des rues, une bouffée de vent, sauvage et parfumée, une bouffée qui vient de loin et ne semble pas consentir à sa souillure, à son anéantissement. Je rêvais tout seul, pour moi seul, à des affaires qui n'intéressaient que moi, mais comblaient allègrement l'espace infini du monde.

A travers cette rêverie, je perçus un petit choc étouffé contre mon épaule droite. Cela ne me détourna pas de moi. Une seconde fois,

le choc se produisit, suivi d'un contact mou, continu. J'en ressentis une impression désagréable.

Il y avait, à mon côté, un jeune garçon de seize ou dix-sept ans, vêtu comme un apprenti. La lueur furtive des réverbères éclairait sa figure blême et fatiguée. Il semblait accablé de sommeil et fermait les yeux. Je remarquai que, de minute en minute, sa tête, balancée par les cahots de la voiture, venait donner contre mon épaule. D'un mouvement instinctif, il la relevait, pour la laisser aller plus lourdement, la minute suivante. Une fois, il la laissa peser. J'étais alors si avant dans mes rêves que la bête se défendit toute seule : je repoussai doucement le jeune homme à sa place. Peine perdue ; l'instant d'après il s'abandonnait de nouveau contre mon épaule avec une sorte de candeur éperdue. Je le repoussai deux ou trois fois, puis ne le repoussai plus et tentai de poursuivre, avec ce léger fardeau, ma glorieuse promenade à l'intérieur de moi-même.

Or, je n'y parvins pas. Une sensation extraordinaire, imprévue, inconnue m'envahit.

C'était une chaleur animale, pénétrante. Cela venait de cette tête appuyée sur mon épaule, et aussi d'un certain bras grêle et reployé que je sentais peu à peu s'imprimer dans mon flanc. Le petit apprenti dormait profondément.

J'inclinai mon visage et je sentis, pareille à celle d'un enfant, son haleine qui passait, à petits coups brefs, contre ma joue et mon menton. A partir de ce moment, je cessai décidément de songer à mes importantes affaires personnelles et je n'eus plus qu'un souci: faire en sorte que le garçon ne se réveillât point.

Je ne sais plus combien de temps dura ce sommeil : j'avais chaud, d'une chaleur étrange et délicate; j'étais bien, j'étais absorbé. Je pénétrais dans un univers inconnu, aussi vaste, aussi étoilé que le mien. Je ne comprenais pas comment ce contact avait pu m'offenser d'abord, et même me dégoûter. J'avais déchiré l'enveloppe épineuse et savourais, comme une pulpe nourrissante, la présence, la compagnie humaines. J'étais heureux et attentif.

A un endroit il y eut des cris, des lumières. Le petit bonhomme se dressa en sursaut, frotta ses yeux, courut en trébuchant vers l'escalier et disparut; il ne m'avait même pas vu.

Il n'a pas su ce que je lui devais et qu'il ne serait jamais oublié.

IX

Il ne faut pas se dire, dès l'abord, qu'un homme n'est pas intéressant ou que son visage est dénué d'expression. Autant vaudrait dire que l'eau d'une rivière est déserte, alors qu'elle grouille de vie animale et végétale.

Dans la façon qu'on a d'écouter un homme, il peut y avoir du parti pris, de la prévention, il ne doit pas y avoir d'ignorance ou de paresse. L'âme a, dans son arsenal, des loupes, des microscopes et de puissantes sources lumineuses pour explorer l'objet dans ses profondeurs, dans ses transparences, dans l'intimité rétractée de ses organes.

J'ai vécu pendant deux années, au début

de la guerre, avec un camarade constamment silencieux et indolent; sa figure, belle de traits, demeurait si morne, ses actes semblaient si privés de portée, de signification, que je désespérais d'en faire jamais ma proie, que l'envie ne m'effleurait point de le saisir avec des serres.

Et puis un jour vint où je l'entendis saluer je ne sais plus quel événement d'un mot quelconque, mais prononcé avec un accent si inquiétant que je décidai d'entreprendre l'expédition. J'y mis des jours et des jours, avec le pic, la pioche et la petite lampe des mineurs. J'y songe depuis avec stupeur, comme à ces gouffres souterrains mal explorés où il y a des rivières, des colonnades, des dômes, des bêtes aveugles et d'horribles pierreries.

La nature de l'objet ne saurait décommander l'intérêt. La vipère est une bête dangereuse et vindicative. Les naturalistes qui l'ont étudiée n'ont pu le bien faire que parce qu'ils étudiaient avec passion, c'est-à-dire avec amour.

Cela pour vous dire que l'espèce de curiosité zoologique que vous pourriez apporter à

l'étude de votre prochain n'autorise pas plus la cruauté qu'elle ne dispense de l'affection.

L'attention extrême ressemble à l'affection. La contemplation est de l'amour pur.

X

C'est à mon goût que j'entends jouir de mes biens.

J'aime, d'abord, posséder à part chacun de mes compagnons. Il ne s'agit pas d'être seul à les posséder, non plus que de limiter à l'un d'eux mon empire. Ce que je projette, c'est d'entreprendre isolément chaque conquête. Ce mot-là, nous le verrons, ne signifie pas séduction, mais connaissance respectueuse, mais intérêt profond et durable, mais élan, mais ardente contemplation.

Reconnais-le, tes camarades, s'ils sont vingt-trois, se font, de toi, vingt-trois représentations sensiblement différentes, et cela malgré toi, par le simple jeu de la vie. L'un d'eux connaît surtout ton inlassable patience; l'autre, qui travaille à côté de toi tout le jour,

sait que tu es scrupuleux et irritable, mais il ignore ce que sait si bien le troisième, l'ami de ton foyer, à savoir que tu es un père attentif et inquiet. Il y en a d'autres encore pour qui tu es, avant tout, une âme tourmentée de religion, ou un esprit avisé en ce qui touche les questions sociales, ou un grand amateur de lecture. Certains enfin te voient uniquement sous l'aspect d'un habile joueur de billard ou d'un chasseur adroit et de courtoise compagnie.

Assurément tu es tout cela. L'ensemble de toutes ces diverses représentations, c'est bien toi, en y ajoutant toutefois beaucoup de choses que personne ne devine. Mais chacun de tes compagnons possède un aspect de toi qui ne concorde pas avec ce que possède le voisin. Dès lors, évite la confusion, les mélanges. Prodigue-toi dans chaque sens, mais, pour commencer, sois prudent, ménager de tes ressources et adroit dans l'art des groupements.

Tu étais, un jour, en conversation affectueuse avec Maurin. Vous étiez contents l'un de l'autre, contents d'être ensemble, satisfaits

de votre communion, de votre possession mutuelle. Vous ne vous disiez rien de rigoureusement secret. Or, Blèche est survenu, Blèche avec qui tu as de si profitables, de si intimes entretiens; et tout le charme de la compagnie de Maurin t'a été retiré sans que vienne te dédommager l'agrément habituel que tu prends dans la société de Blèche. C'est que tu ne pouvais, en leur présence à tous deux, donner à chacun ce que tu as coutume de lui donner, et point davantage lui demander ce qu'il ne donne qu'à toi seul.

Ces mélanges-là exigent, comme ceux du chimiste, beaucoup de mesure et de jugement. Ne proteste pas! Ne crie pas que ces sentiments sont trop subtils, trop complexes : tu ne reçois pas tous tes amis pêle-mêle. Si gourmand que tu sois, tu donnes encore plus de soin au choix de tes invités qu'à la composition du menu. De quelle importance est la chère la plus délicate, au prix de la délectation que nous procure le commerce d'hommes soigneusement élus?

C'est pourquoi, lorsque tu t'es assuré de deux personnes pour qui tu ressens un intérêt

voisin de la passion, tu éprouves une si délicieuse inquiétude au moment de les mettre en présence, de les réunir en ta présence.

Tu es comme l'artificier qui va mêler dans un mortier des corps instables, aux vertus exaltées. Tu pèses tout avec soin et combines selon des proportions bien définies. Tu prépares longuement chacun des éléments spirituels de cet alliage. Et quand la conjonction se réalise, tu sembles dire à chacun : « Je vous ai réservé un magnifique présent. Allez donc, et connaissez-vous ! »

Ton cœur bat, parce que chacun d'eux va non seulement connaître l'autre, mais apprendre à te connaître toi-même à travers les yeux de l'autre.

Est-il meilleure raison de vivre ?

XI

Si peu de temps que dure l'entretien que nous avons avec un homme, nous en sortons toujours modifiés : nous nous retrouvons un peu plus grands qu'avant ou un peu plus petits, meilleurs ou pires, exaltés ou diminués.

C'est ainsi que j'ai approché dans ma vie un certain nombre de gens, célèbres ou obscurs, qui n'imaginent pas ce que je leur dois ou le mal qu'ils m'ont pu faire.

Nous connaissons et classons d'instinct les individus selon cette faculté qu'ils ont, les uns de nous épanouir, les autres de nous accabler. Cette faculté, ils l'exercent le plus souvent à leur insu, voire contre leur volonté : ils sont toniques ou déprimants comme on est grand ou petit, comme on a les yeux noirs ou verts. Mais la comparaison s'égare en ce sens qu'il est quand même possible de modifier la réaction que l'on produit chez autrui.

Nous manifestons à cet égard une sensibilité spéciale, comparable aux tropismes qui poussent les plantes vers la lumière ou les font lutter contre la gravitation. Nous allons vers les uns ou fuyons les autres, au mépris de notre intérêt ou de nos préjugés.

L'homme dont nous recherchons la compagnie parce qu'elle est exaltante n'est pas forcément celui qui s'applique à nous donner de nous-même une excellente opinion. Souvent il est taciturne, parfois bourru, ou encore

ironique, tranchant. Pourtant, il émane de toute sa personne comme un assentiment, un aveu de confiance. Même s'il nous marque nos défauts avec insistance, avec roideur, avec fracas, il ne nous porte pas à désespérer de nous ou de notre avenir. Et s'il ne nous entretient jamais de notre personne, nous savons encore, par un geste imperceptible, par un accent de ses paroles, par un éclat de son regard, qu'il s'intéresse à nous.

Chaque fois que nous le quittons, nous l'aimons mieux, nous nous aimons mieux, nous aimons mieux l'ensemble des hommes, nous regardons toutes choses avec un sourire, nous sommes chargés de projets comme un arbre en avril.

L'autre, au contraire, ne cesse de se tromper. Il poursuit, sous nos yeux, un but que nous le voyons, avec douleur et rancune, manquer régulièrement. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, il exprime toujours qu'il nous est étranger, supérieur et que nous ne l'intéressons pas. Jusque dans sa façon de vouloir s'occuper de nous, il témoigne qu'il a quelque peine à nous apercevoir. S'il vise à paraître

loquace, important, majestueux, ses dons naturels se retournent contre lui : sa cordialité nous écœure, sa prestance nous irrite, sa grandeur nous prête à rire. Nous ne lui pardonnons rien, et surtout pas de le quitter avec, toujours, la même tristesse vague, le même dégoût de vivre, la même défiance à l'égard de nos entreprises propres. Nous lui échappons toujours et, s'il ne nous échappe point, il nous décourage.

Il faut être le premier de ces deux hommes, celui-là qui est, envers et contre tout, un homme riche, celui-là que le poète du *Livre d'amour* a pu justement appeler « un conquérant ».

XII

Vous ne violerez pas vos dons, mais vous pourrez les orienter. Ainsi fait-on des arbres et des animaux à qui l'on inspire des vertus qu'ils ne semblaient point posséder naturellement.

Si humble que soit votre condition sociale, si grande que soit votre pauvreté, au sens

grossier que les hommes donnent à ce mot, vous n'en pourrez pas moins devenir riche et conquérant, sans même quitter la pièce où vous vous entretenez avec votre camarade, votre femme ou votre adversaire préféré. Trouvez là votre étude.

Vous avez observé que, lorsque deux hommes se rencontrent, ils sacrifient d'abord à une vieille coutume qui est de s'enquérir sommairement de leur santé et de leurs affaires réciproques. Après quoi, et sans attendre la réponse de l'autre, chacun commence à parler de soi. C'est une si vieille habitude qu'ils n'en remarquent même rien. Chacun parle de soi pendant quelques instants, puis laisse l'autre parler de lui-même pendant un temps à peu près égal. Quand les choses ont assez duré, ils se quittent, et chacun conserve à son partenaire une vague reconnaissance, qui n'est pas tant d'avoir écouté que, plutôt, d'avoir fait à peu près semblant d'écouter des histoires qui ne le concernaient pas.

Ce fait comporte un grand enseignement. La majorité des hommes souffrent d'une espèce d'abandon ; ils souffrent de n'être pas

possédés, de s'offrir toujours en vain. Tendez donc la main et prenez. Sachez dire le mot qui vous assurera la maîtrise et la domination.

Il est inconcevable que tant d'esprits tourmentés par le besoin de puissance, par la passion d'autorité, s'épuisent stérilement à économiser de l'argent, à gagner un grade, à obtenir un titre. Ils n'en tirent qu'un desséchant orgueil et étreignent l'ombre de ce qu'ils poursuivent.

Cherchons un peu, et nous ne tarderons pas à découvrir qu'ils sont légion ceux qui ne demandent qu'à se jeter dans nos filets. Ne croyez pas que ce soient toujours des proies médiocres. Il n'y a pas que les malheureux qui désirent être compris et consolés. Il y a beaucoup de sceptiques qui attendent, avec angoisse, un coup de main pour se délivrer de leur scepticisme. Il y a aussi beaucoup de satisfaits qui ne souffrent pas d'être seuls avec leur bonheur, car l'homme a encore plus besoin d'être assisté dans la joie que dans la souffrance.

Il m'est arrivé souvent de me promener

avec un camarade, un étranger ou un adversaire, et de le trouver défiant, dur, rebelle à tout contact. Alors j'entreprenais sa capture sous ses yeux, ouvertement. Je commençais à lui parler de lui-même. Je lui disais : « Ce qu'il y a de particulier en vous... » Et je lui faisais toutes mes confidences sur lui, sans, surtout, parler davantage de moi. Je m'intéressais à lui, non pas fictivement — c'est un jeu périlleux et sec — mais de tout mon cœur et de toute mon intelligence. Je lui disais ce que je savais, ce que je possédais déjà de lui, ses vertus et ses défauts. Confus ou irrité, il venait à mes pieds ; il comparaissait à la barre, pour remercier ou plaider, pour sortir ses griffes ou ronronner. Les choses que je lui avouais pouvaient être fort dures, je sentais toujours qu'il m'était reconnaissant de m'être soucié de lui, même pour l'attaquer. Il n'était plus pressé de me quitter. Souvent il revenait, les jours suivants, me visiter à l'improviste ; en le voyant courroucé, je savais toutefois qu'il revenait faire hommage, s'attester un féal sujet.

« Ce qu'il y a de particulier en vous... » La

phrase est de hasard. Il y en a d'autres, il y en a mille. Une poignée de main, venue à point, peut en tenir lieu, ou quelque autre signe humain. Je me rappelle l'histoire de ce préfet qui, n'ayant pas dans tout son département pire ennemi qu'un certain traiteur, eut un jour l'inspiration de lui demander à boire et de s'en aller sans payer. Cet extraordinaire témoignage de confiance lui attacha l'homme à jamais.

Il n'y a pas que des proies faciles et tremblantes. Il y a des orgueilleux qui mettent leur conquête à haut prix, des fantasques et des malades qu'on doit saisir à l'improviste et renverser sans presque qu'ils y prennent garde.

Il faut mettre le temps, et choisir l'heure de l'attaque.

N'abordez pas l'homme d'affaires parmi les hurlements de la Bourse, tâtez plutôt le terrain à l'heure où, fatigué, il énumère et récapitule ses déceptions. Ne prenez pas l'homme d'action sur son champ de bataille, mais dans un instant d'oisiveté où il ne sait que faire de sa solitude.

Que de merveilleuses occasions dut entrevoir, à Sainte-Hélène, le timide Las Cases, encore qu'il ait poursuivi d'autres buts !

J'ai vu naguère un homme naïf féliciter publiquement un maître chirurgien que, depuis de longues années, son talent plaçait au-dessus de toutes félicitations. Et l'homme célèbre a rougi, a plié, a cédé.

Un avocat heureux me disait un jour : « Chacun de mes clients se figure que je ne connais que lui, que je m'occupe exclusivement de lui. »

Et puis, rappelez-vous que certaines femmes ne tombent pas deux fois : elles ne pardonnent jamais de s'être données complètement une minute. Il en est ainsi de ceux avec qui vous vous fâcherez pour les avoir « obtenus » de force. Ne regrettez pas trop ce sacrifice : il laisse un beau joyau dans votre écrin.

En vérité, l'immense peuple des hommes est à vous.

Prenez et mangez, vous ne sauriez trouver plus noble nourriture.

Regardez : voilà le monde qu'il vous faut

conquérir ; et ce n'est pas celui-là dont la possession pousse les peuples orgueilleux à déclarer la guerre ; en vérité ce n'est pas celui-là que Satan fit voir à Jésus du haut de la montagne.

CHAPITRE IV

A LA DÉCOUVERTE DU MONDE

I

Il n'est pas un objet au monde qui ne soit une source de bonheur. La tristesse vient de ce que l'homme excelle à mésuser de tout. Il retourne contre sa chair ou son esprit toutes sortes de choses qui semblaient bien faites pour la joie.

Chaque être contient une somme de bonheur incroyable, et cette vertu seule ouvre l'angle sous lequel il le faut juger.

Les vrais négociants ont pour pratique de peser tout au poids de l'or : un homme, une poutre, un champ de blé, une pierre précieuse. Leurs tables de valeurs sont fausses, mais le principe d'évaluation n'en reste pas moins efficace, fondamental. Le tort de ces gens est de tout ramener à une mesure unique, de tout

réduire à cet or qui leur permet, par la suite, de rechercher la jouissance élue. Si celle-ci est la boisson, ou la femme, ils traduisent finalement un arbre en vin ou en femmes, et ils perdent terriblement sur le change. Ils se produit là quelque chose d'analogue à ce que les physiciens appellent la dégradation de l'énergie : les trafiquants dégradent peu à peu les jouissances jusqu'à obtenir celles qu'ils préfèrent. Mais le bonheur est plus haut : il ne saurait se dégrader, se négocier, se transmuer. Il est une relation pure entre l'âme et le monde. Il ne fera jamais l'objet réel d'une transaction. Tant d'hommes ont engagé leur espoir, leur avenir dans l'acquisition d'un bien matériel qui connaissent, après des années d'efforts et de privations, une désillusion brûlante. C'est que le bonheur est une chose trop fière et trop libre pour obéir aux commandements des marchands. Il suit ses propres lois qui ressemblent à des inspirations, il ne vient pas au rendez-vous des hommes d'affaires. Le château longtemps convoité peut s'ouvrir à l'heure prévue, la joie ne le visitera qu'à raison de notre mérite.

Il faut le répéter encore : le principe d'évaluation est à la base de notre vie morale. Mais chaque chose veut être évaluée en elle-même et pour elle-même.

Une touffe de violettes vaut beaucoup par le parfum et la beauté, elle peut réjouir ou soulager un grand nombre de cœurs. C'est pourtant une valeur commerciale misérable : évaluée en pierre de taille ou en bois de construction, elle ne signifie plus rien ou presque.

Que des gens coupent et vendent le bois, taillent et échangent la pierre de nos maisons, aillent cueillir dans les taillis de mai des violettes pour les citadins, cela sans doute est juste et nécessaire. Mais la question règne ailleurs : il faut d'abord posséder pour eux-mêmes tous les biens qui nous sont offerts, et ne les point transformer obstinément, sans raison majeure, au delà de nos stricts besoins, au risque d'en perdre à jamais l'intelligence et la vraie possession.

C'est une vérité presque commune que les gens appelés par leur profession à manipuler, entreposer ou vendre des substances réputées pour leur teneur en joie : parfums, fruits,

étoffes, finissent par en perdre la compréhension et même par en contracter le dégoût ou le mépris. Les cuisiniers manquent d'appétit. Ne soyons pas des cuisiniers, au sein de ce vaste monde, et sachons conserver ou restituer à chaque objet sa saveur et sa signification originelles.

Je dis bien restituer, car le monde semble de plus en plus détourné de son sens, c'est-à-dire du sens humain, le seul pour nous.

Une pierre est une belle chose, belle à tous points de vue : son grain, sa couleur, ses cassures, son éclat, sa dureté, autant de vertus qui exercent et satisfont nos sens, excitent nos réflexions. Nous avons mille nobles usages, spéculatifs ou pratiques, à faire d'un tel objet. Nous serons les rois de l'univers si nous affirmons hardiment que nous trouvons dans ces usages et dans notre joie le destin même de la pierre. Nous serons plus misérables que des esclaves si nous laissons cette pierre servir à lapider autrui.

Je me rappelle avoir vu des collines éventrées par le bombardement et qui étaient semées de longs éclats de fer torturés ; le culot

d'un obus monstrueux m'apparut, un jour, dans ces conditions, et je trouvai véritablement inhumain ce produit du travail des hommes : le noble métal, avec lequel on eût pu faire tant de choses belles et bonnes, prenait une figure odieuse. L'homme avait réalisé ce triste miracle de dénaturer la nature, de la rendre ignoble et criminelle.

Vrai, nous serons grandement coupables chaque fois que nous détournerons un objet de sa mission, qui est toute de bonheur. Nous serons encore coupables chaque fois que nous ne tirerons point, pour les autres et pour nous-mêmes, tout le bonheur qu'un objet tient en réserve et ne demande qu'à livrer.

II

C'est bien parce que chaque parcelle du monde est une source de bonheur que les hommes rêvent sans cesse de capter cette source à leur profit.

Ils ne veulent pas que toute l'humanité se désaltère, qu'elle plonge dans la fraîcheur sa face et sa bouche fiévreuses.

Jadis les sources étaient le luxe et la richesse des peuples ; on les conduisait, avec magnificence, sur des aqueducs aux membres majestueux ; leur opulence liquide, franchissant vallées et montagnes, entrait dans les villes avec une grande explosion de joie architecturale ; elle brillait et jaillissait au soleil par mille bouches ornées, avant que d'aller laver et nourrir un peuple.

Les statues des dieux veillaient sur ce trésor.

Aujourd'hui, les plus belles sources sont gardées par des grilles; on y vient boire au guichet et en payant.

Pareillement toutes les sources de joie semblent devoir être séquestrées au profit d'un petit nombre.

Ce n'est pas toujours dans un but de trafic. C'est, le plus souvent, une simple mesure d'exclusion. L'homme qui possède une chose capable d'engendrer la joie croit naïvement qu'il sera plus heureux s'il demeure seul pendu à cette mamelle intarissable. Et il s'affole et il ne sait qu'imaginer pour enfermer son bien. Il élève un mur et le garnit d'éclats

de verre tranchants, pour que le mur montre des dents, pour que le mur ne soit pas seulement défensif mais, en quelque sorte, offensif. Parfois, bâillant d'ennui au cœur même de sa prospérité matérielle, il ouvre une baie dans la muraille, mais corrige cette imprudence d'un fossé derrière lequel il semble dire : « Regardez maintenant comme je suis riche; regardez et criez-le bien haut, vous qui passez, car je commence à n'en plus être sûr. »

Enfermer, à son profit exclusif, un tableau, un bel arbre, une étoffe somptueuse, ce n'est encore qu'une petite folie; mais il y en a qui entreprennent de capter une rivière, une montagne, un horizon, la mer.

Il y a quelques années, je visitais la côte méditerranéenne, entre Cannes et Menton. Je fus frappé d'une chose étrange : la route qui suit le rivage, au pied des collines, à travers mille grandes beautés naturelles, perd à chaque instant le spectacle des flots, elle est comme repoussée, tenue à l'écart.

Des hommes se sont approprié l'horizon magnifique ; ils ont enfoncé leur fortune,

comme un coin, entre la mer divine et le chemin des humbles. Ils veulent être seuls à posséder l'aube marine, l'or et le saphir de midi, la tempête et les grondements du large.

O vous, frères égarés, ne craignez rien, ne tremblez point ; nous ne renverserons pas vos murailles. Vivez en paix dans votre somptueuse prison, notre part reste belle et si grande que nous ne l'épuiserons jamais.

Fermez vos grilles, vous n'enfermerez pas le parfum de votre glycine, ni tout le vent, ni tout le ciel. Vous n'emprisonnerez pas la suave odeur de vos parterres. Nous la respirerons, au passage, avec amour et nous poursuivrons notre route. Nous irons plus loin, car nous avons beaucoup de choses à connaître, nous en devinons tant et tant qu'une vie entière est peu au regard d'un tel destin. Mais s'il vous plaît de vous joindre à notre bande vagabonde, vous découvrirez peut-être l'envers de vos propres murailles, qui sont drapées de linaire et de géranium sauvage. Le chemin qui les longe au dehors conduit aussi vers la joie.

Et puis, il n'est pas partout de ces murailles

candides. L'avidité des hommes n'a point encore soumis toute la beauté des choses. Vous avez ravi dans vos doigts une gorgée d'eau fugitive : l'océan ne semble pas s'en apercevoir.

Croyez qu'on ne possède vraiment rien solitairement. S'il vous convient, voilez le visage de vos femmes et visitez chaque jour votre or au fond d'une cave. L'exclusion ne donne pas la richesse, sinon une richesse morte et sans issue.

Mais il est sûrement riche, celui pour qui la vie est une perpétuelle découverte.

III

Découverte ! Il semble que ce mot soit une des clefs du trousseau magique, une des clefs qui feront tomber les portes devant nos pas. Nous savons que posséder c'est connaître, c'est comprendre. Voici que c'est, suprêmement, découvrir.

Comprendre le monde, cela est déjà comparable à la richesse stable et paisible du

grand possesseur de terres; faire des découvertes c'est, en outre, la richesse soudaine, bondissante, le coup de fortune de l'homme qui double son capital par une trouvaille comparable à une inspiration.

La vie de l'enfant qui pousse sans contraintes est un enchaînement de découvertes, un enrichissement de chaque minute, une succession d'éblouissements.

Je ne peux aller plus loin sans songer à la belle lettre que j'ai reçue aujourd'hui, au sujet de mon petit enfant; il y est dit : « Ton fils sait trouver, même dans le plus pauvre pré, des richesses extraordinaires, des trésors inépuisables et je ne peux pas deviner, en l'asseyant dans l'herbe, tout ce qu'il va en faire sortir. Il sait apprécier admirablement les différences de terrain; s'il trouve du sable, il s'y roule, il s'y enfouit, il en prend des poignées qu'il se verse avec délice sur les cheveux. Hier il a découvert un trou de taupe, et tu ne peux imaginer tout le plaisir qu'il y a pris. Il connaît aussi les joies d'une pente que l'on peut descendre sur les pieds, avec force chutes, ou en roulant, et qui est aussi

très propice aux culbutes. Les montées l'intéressent et je voudrais que tu l'y visses pousser sa voiture. Au bord d'un petit fossé, il connaît l'agrément de se coucher, les pieds dans le fond et son corps épousant bien le talus. Sur une grosse pierre, il a joué interminablement l'autre jour; il la caressait, vraiment il y trouvait un plaisir nouveau. Et moi je trouve ma richesse à le regarder découvrir tout cela. »

C'est ainsi qu'un enfant de quinze mois donne à l'homme des leçons de connaissance.

Malheureusement la plupart des systèmes d'éducation s'appliquent à substituer au sens de la découverte l'usage des clichés. Une série de conventions est imposée à l'adolescent; il cesse de découvrir et d'éprouver les objets du monde pour, sommairement, leur épingler des étiquettes à l'aide desquelles il peut les reconnaître. Il réduit peu à peu sa vie morale à une terne besogne de classeur de fiches, et c'est ainsi qu'il s'achemine vers la maturité.

Découvrir! Il faut découvrir pour être riche! Il ne faut pas accepter bénévolement, le soir, de s'endormir sur une journée vide de

découvertes. Et il n'y a pas de petite victoire, de trouvaille négligeable : si vous rapportez de votre quotidien voyage le souvenir du blanc nuage de pollen que, sous votre badine, lâche le plantain mûr au mois de mai, c'est peu, mais votre journée n'est pas perdue. Si vous avez seulement rencontré en route la petite urne de jade qu'avec ravissement la mousse balance au bout d'une tige grêle, c'est peu, mais patience ! Demain sera peut-être plus fructueux. Si vous avez vu, pour la première fois, passer l'essaim à la recherche d'un gîte ou entendu craquer la gousse du genêt qui éparpille sa semence dans la chaleur, vous n'avez pas à vous plaindre, et la vie doit vous paraître belle. Si le même jour vous avez en outre enrichi d'une belle ou curieuse figure votre collection humaine, avouez que vous vous endormirez sur un véritable trésor.

IV

Il y aura des jours où vous serez comme un souverain pacifique assis sous un arbre : le

monde entier viendra vous rendre hommage et vous apporter tribut. Ce seront là vos jours de contemplation.

Il y aura des jours où vous devrez prendre besace et bâton pour aller chercher votre vie le long des routes. Il faudra, ces jours-là, vous contenter de vos gains d'observateur, de chasseur ; n'ayez crainte : ils seront beaux.

Il est doux de recevoir ; il est passionnant de prendre. Il faut, tour à tour, séduire et forcer l'univers. Quand on a longuement contemplé le roc fauve, ses lichens, ses algues veloutées, il est bien amusant de le soulever : on connait alors son poids et le petit nid de salamandres au ventre orange qui vivent là dans la fraîcheur.

Il suffit d'être couché parmi les menthes velues et les prêles pour admirer la danse religieuse de la libellule qui va pondre ses œufs dans le ruisseau, ou pour assister, au début de juin, à l'orgie bruyante des rainettes enivrées d'amour ; mais il est aussi bien agréable de tremper ses mains dans l'eau, de remuer le gravier du fond, où bouillonnent de petites existences agiles, ou de cueillir la tige

charnue du nymphéa qui s'élève longuement des profondeurs.

Il y a des gens qui ont passé mille fois à côté d'une plante sans songer à lui prendre une feuille pour la froisser entre leurs doigts. Faites-le toujours, et vous découvrirez des centaines de parfums nouveaux. Chacun de ces parfums peut sembler une chose insignifiante, et pourtant, dès qu'on l'a respiré une fois, on veut le respirer encore, on y songe souvent, on en est augmenté.

C'est un jeu perpétuel et semblable à l'amour que cette possession d'un monde qui tantôt se livre et tantôt se dérobe ; c'est un jeu grave et divin.

Marc-Aurèle, dont la philosophie ne saurait passer pour futile, entre maints conseils austères, ne craint point d'incliner ses amis à la contemplation des spectacles naturels toujours riches de sens et de suggestions : « Tout ce qui se produit dans les œuvres de la nature, écrit-il, a sa grâce et sa beauté. La figue se fendille quand elle est en pleine maturité ; l'olive bien mûre est presque décomposée, mais cependant le fruit a encore une beauté

particulière. La courbure des épis inclinés vers la terre, les sourcils épais du lion, la bave qui découle de la bouche des sangliers et beaucoup d'autres choses considérées isolément sont loin d'avoir quelque beauté ; cependant, comme ce sont là des accessoires aux œuvres de la nature, ils les embellisent et y ajoutent un certain charme. C'est ainsi qu'un homme qui aura l'âme sensible, et qui sera capable d'une profonde réflexion, ne verra, dans tout ce qui existe au monde, presque rien qui ne soit agréable à ses yeux, comme tenant par quelque côté à l'ensemble des choses. »

Ce philosophe a raison à la façon des poètes. Selon nos heures, contemplons ou observons, mais ne cessons pas de voir, en chaque partie du grand ensemble, une pure source de bonheur. Comme des enfants entraînés dans une ronde admirable, ne lâchons pas la main qui nous soutient et nous dirige.

V

Chalifour était serrurier. Je l'ai connu dans mon enfance. C'était, disait-on, un humble

artisan de province. Pourquoi laisse-t-il dans ma mémoire le souvenir d'un homme riche et puissant ? Son image demeure à jamais, pour moi, celle du « maître des métaux ».

Il travaillait dans une salle basse et encombrée où régnait l'âcre odeur énergique de la forge et qui me paraissait une dépendance de ces antres souterrains peuplés par les divinités du sol.

Que j'aimais à le voir, avec son petit tablier de cuir noirci ! Il saisissait une barre de fer et ce fer devenait aussitôt sa chose. Il avait une façon à lui, pleine d'amour et d'autorité, de manipuler l'objet de son travail. Ses mains noueuses touchaient tout avec un mélange de respect et d'audace ; je les admirais comme les sombres ouvrières d'une puissance souveraine.

Entre Chalifour et le dur métal, il semblait qu'un pacte eût été conclu, donnant à l'homme toute domination sur la matière. On pouvait croire que des serments avaient été échangés.

Je le revois activant d'un air pensif le soufflet secoué de sanglots et surveillant le métal

dont l'incandescence était comme transparente. Je le revois à l'enclume : le marteau, manié avec force et délicatesse, obéissait comme un démon soumis. Je le revois devant la machine à percer, lançant le grand volant selon les exigences mesurées d'un rite. Je le revois surtout, devant la verrière fumeuse et inondée de clarté blême, considérant, avec un fin sourire barbu de blanc, la pièce de métal domptée, chargée d'un destin et qui paraissait sa créature.

O vieil ouvrier, ô grand homme simple, comme tu étais riche et enviable, toi qui n'aspirais qu'à une chose : bien faire ce que tu faisais, posséder intimement l'objet de ton labeur. Nul mieux que toi n'a connu le fer lourd et obéissant, nul ne l'a, mieux que toi, pratiqué avec amour et constance.

Il paraît qu'il existe, quelque part, un malheureux homme rongé d'énervement et de mal d'estomac. Il vit crispé contre son téléphone et passe ses ordres à toutes les bourses du monde. On l'appelle le Roi du fer, pour je ne sais quelle considération de finance. Je ne crois pas qu'il ait jamais touché ou sou-

pesé un morceau de vrai fer. Sourions, Chalifour ! Sourions, mon maître !

VI

Je voudrais aussi vous parler de Bernier. On dit que c'est un fort pauvre homme, parce que sa jaquette est toute luisante d'usure, parce que ses chaussures ont l'air las et souffreteux des personnes qui n'eurent jamais de jeunesse, parce que la sueur des étés a percé et graissé le ruban de son chapeau et que son pantalon gonflé a toujours l'air d'être à genoux.

Bernier possède une pauvre petite moustache tombante qui n'a rien de bien glorieux. On sait trop qu'il gagne cent vingt francs par mois, dans un bureau, et l'on dit de lui : « C'est un pauvre bougre qui a une situation misérable. »

Moi, je sais que Bernier est riche et je connais son sourire à l'heure de la richesse — car la vraie richesse a ses sommeils et ses épanouissements. — Bernier possède une

chose curieuse et presque inexprimable : c'est un espace, un espace blanc, vierge et vaste, et son pouvoir est d'y tracer des lignes harmonieuses qu'il est seul à savoir tracer d'une certaine façon.

Pourquoi n'avez-vous pas vu, pourquoi n'avez-vous pas su voir Bernier au moment du travail, quand toute la lumière maladive du bureau semble concentrée sur la belle page blanche ? Son visage est serein, souriant et assuré. Il cligne un peu les yeux et recule la tête ; il tient, avec adresse et élégance, une plume choisie, assouplie, une plume à point, qui lui appartient en propre, qu'il a préparée pour lui et qu'il jettera si quelque maladroit vient à y toucher. Et puis, il part !

Son royaume est rangé tout à l'entour : l'encre pure de toute fange, la règle aux arêtes vives, le jeu des plumes aux becs variés. Il part et la ligne noire lui obéit, s'élance, s'incurve, s'arrête, bondit ou retombe, se cabre et se soumet. Regardez le visage de Bernier : est-ce vraiment ce visage de pauvre hère que tantôt encore vous m'avez dépeint ? Non ! non ! C'est celui d'un homme domina-

teur, calme, sûr de lui et de sa richesse, et qui fait une chose que personne ne sait faire aussi bien que lui : dans un désert neigeux et sans limites, il dirige, comme en rêve, une ligne noire qui avance, qui avance, tantôt lente et tantôt vertigineuse, comme le temps.

VII

Vous payez volontiers dix francs pour voir un acrobate ou un chien savant. Vous n'avez peut-être jamais regardé une araignée en train de préparer sa toile. En ce cas, ne manquez point ce spectacle à la prochaine occasion. Quand vous aurez bien vu l'extraordinaire animal tourner autour du centre de l'ouvrage et accrocher, si vite et si juste, avec sa patte de derrière, le fil qu'il dévide à mesure, vous voudrez montrer la merveille à tous ceux que vous aimez, tant cela vous aura plu.

Une chose étrange est le mépris où les hommes tiennent les joies qui leur sont offertes gratuitement. Ce n'est d'ailleurs pas une

petitesse de notre nature : il n'est point sans beauté de priser un objet précisément parce qu'il nous a coûté quelque peine, quelque sacrifice. A ce compte, ne croyez pas que les merveilles naturelles soient pour rien : elles coûtent de la patience, du temps et de l'attention.

Une curiosité maladive et le goût de l'anomalie nous inclinent à prendre du plaisir lorsqu'un être exécute une action à laquelle son organisme semble impropre. La lassitude vient tôt : depuis déjà longtemps le vol des avions, par exemple, a cessé d'exciter notre intérêt : nous connaissons tout de cette mécanique sans mystère, son bruit même et sa présence dans le ciel dénaturent le silence et l'espace dont la virginité nous était un refuge. Je vous affirme d'autre part que je n'ai jamais cessé d'être intrigué par les mystérieuses agitations d'un peuple d'éphémères ; l'emmêlement des courbes, le mouvement global, qui, d'instant en instant, transporte tout le groupe d'insectes et semble le fait d'un mot d'ordre secret, autant de mystères ténus et profonds qui demeurent, pour l'imagination,

pleins d'attraits et, en quelque sorte, de ressources.

Et croyez-vous qu'il n'y ait pas une inquiétante beauté dans l'essor impérieux de la grande libellule, dans ses arrêts soudains et méditatifs, dans ses départs autoritaires qui cinglent l'air comme un fouet souple et furieux ?

A quelque parti philosophique qu'ils appartiennent, les grands observateurs des choses naturelles, les Darwin, les Lamarck, les Fabre, nous donnent une magnifique leçon d'amour. Mais pourquoi ne mangeons-nous que leurs récoltes et ne préparons-nous pas les nôtres? Pourquoi achetons-nous et lisons-nous leurs livres sans en tirer le vrai profit, sans jamais prendre la peine de regarder aussi à nos pieds, sans jamais aller vivre, avec les bêtes du sable et de l'herbe, une vie fiévreuse et minuscule, une vie formidable où tout nous serait nouveauté, découverte, suggestion ?

VIII

Le monde est si généreux et je me sens le cœur si plein, si débordant, que je ne songe même pas à mettre de l'ordre dans toutes ces choses que j'ai à vous exprimer. Je voudrais, d'abord, voir votre front se détendre, je voudrais vous entendre dire que vous êtes moins triste et que vous vous refusez à l'ennui.

Je voudrais vous connaître tous, et chacun en particulier, vous prendre par le bras et aller me promener avec vous, dans une rue de votre ville, ou sur une route, si vous vivez aux champs. Vous me diriez votre souci et nous chercherions ensemble si vraiment il n'y a rien dans l'univers qui ne vous soit spécialement destiné, si vraiment il n'existe pas, tout préparé pour votre plaie, le baume exact qu'il faut pour l'oindre et la fermer.

Je suis sorti ce matin de ma cabane de planches. Le terrain crayeux et pelé qui l'environne est sûrement le plus ingrat de la Champagne, mais il avait plu et l'orage avait fait sourdre, de ce sol misérable et presque

sans végétation, toutes sortes de bonnes odeurs. Elles valaient mieux que tous les parfums de la Floride, car c'était l'humble don du pauvre.

A la fin de février prochain, je vous montrerai, s'il fait soleil, un matin, la couleur des bouleaux sur l'azur d'hiver. Toutes les menues branches semblent flamber d'un feu pourpre et le ciel, à travers cette ardeur délicate, vous contemple avec une tendresse exquise. Il faut attendre, bien éprouver, et ne s'en aller que lorsqu'on a compris. On en conserve assez de bonheur pour attendre l'hiver suivant, et que renaisse ce prodige de lumière.

L'année dernière, pendant les durs mois d'été, sur l'Aisne, il m'arrivait chaque jour, au déclin de l'après-midi, de m'échapper, une seconde, de la tente surchauffée où nous retenait notre sanglante besogne d'ambulance. A cette heure-là, un de mes camarades avait coutume de manger une pomme. Je le priais de bien vouloir me la prêter quelque instant. J'aimais à en respirer le parfum spirituel, pénétrant qui, chaque jour, changeait avec le

fruit. C'était vraiment une seconde aimable et délicate, au sein des fatigues, au milieu d'un concert de souffrances et de mort.

Je prélevais cette part impondérable sur le bien d'autrui; puis je rendais la pomme à mon camarade. J'eusse voulu que vous fussiez tous avec moi pour goûter cette petite joie profonde.

Quand la paix sera de retour, si vous venez me voir au mois de mai, je vous conduirai sous le grand sycomore qui verdoie dans le fond du pré. Et là, en écoutant voler, vibrer, aimer et vivre les millions de bêtes qui peuplent la frondaison fraîche, nous ferons ensemble un si curieux voyage que vous laisserez en route le plus lourd de votre tristesse.

IX

Il y a quelques années, une revue entreprit de demander à divers écrivains dans quel paysage choisi ils souhaiteraient vivre quelques belles heures. Emile Verhaeren répondit : « Dans certain coin du port de Hambourg. »

Verhaeren est de ceux qui nous ont révélé la grandeur lugubre des paysages citadins, des cités usinières, de ces lieux qui semblent maudits et d'où le bonheur, peut-on croire, est à jamais exilé.

Les aspirations de notre âme sont si touffues, si vivaces, si fécondes que nous trouvons à nous consoler, à nous satisfaire, à nous exalter là même où règne tyranniquement la douleur, là même où le val de Gehenne est le plus escarpé.

J'ai visité avec une espèce d'horreur les docks de Liverpool. Il y avait de hautes bâtisses de briques ; leurs toits se perdaient dans les brumes, leurs vitres étaient couvertes de taies et leur intérieur n'était qu'un entassement monstrueux de balles de coton. Les hommes grimpaient là-dedans comme des mouches. Tout sentait le brouillard et le moisi. De petits trottoirs gluants de pluie couraient le long des cales de carénage où les paquebots, ainsi que de grands cadavres, étaient assaillis par une foule forcenée. Les ouvriers travaillaient dans un crépitement de marteaux et sous des gerbes d'étincelles. Les

perforeuses grondaient comme des chats fouettés. Un jour hideux, suffoqué par les fumées et l'haleine de la Mersey, noyait toutes choses dans son vomissement.

Et pourtant, il m'arrive souvent, depuis, de rêver à ce lieu terrible et d'éprouver le besoin d'y vivre.

J'ai, pendant deux ans, soigné les blessés du premier corps d'armée, tous gens du Nord, tatoués par la houille au visage et à la poitrine, tous gens de la fabrique ou de la mine. Je me suis promené avec eux dans les décors souriants de l'Aisne, de la Vesle, de la Marne, alors que ces belles vallées n'étaient point encore trop flétries par la guerre. Certes, tous goûtaient les pentes ornées de bocages, les belles cultures, drapées comme des châles bigarrés sur les épaules des coteaux, mais tous songeaient surtout avec regret et amour aux corons géométriques, aux puits, aux machines, à l'horizon des crassiers.

Je sais : il y a le pays natal, il y a l'habitude ; il y a le paysage de chair humaine, familier, moulé sur l'autre et qui le transfigure. Reconnaissez qu'il y a surtout la sensibilité

de l'âme à maintes choses infiniment variées et souvent contradictoires. La grâce des lignes, le charme bucolique sont d'attachantes vertus pour un pays ; la grandeur farouche et désolée en est une autre, et, celle-là, puissante, nostalgique, souveraine.

Quand la beauté nous semble abandonner le monde, jugeons qu'elle a, tout d'abord, déserté notre cœur.

X

Entre tes cinq sens, ouverts comme des hublots éblouis au flanc du navire, crois-tu vraiment qu'il n'y a rien, rien que le vide, la nuit, la muette muraille ?

Je ne sais, je ne sais... Je ne peux pas croire...

Le son s'élève, s'élève comme l'alouette, et l'oreille avec.

Et puis vient un moment où le son monte encore et où l'ouïe s'arrête, ainsi que ces oiseaux qui ne hantent point les trop fières altitudes.

Dis-moi, sont-ils perdus vraiment, et à jamais, ces sons qui règnent aux portes de ton âme, ces sons pour lesquels tes sens ne peuvent rien ?

Attends! Espère! On saura peut-être un jour.

Tu me diras : la lumière est si belle, si belle! Elle pare tant de choses qui me sont chères! Ai-je besoin de rêver à d'autres rayons que ceux-ci? Mes yeux ont déjà tant à faire qu'ils succombent à leur délice. La beauté des sons ou des silences enivre sans cesse mon oreille.

C'est vrai ! Ton âme a des pourvoyeurs actifs. Ils ne la laissent point oisive. Ils viennent accumuler à ses pieds des richesses qui réclament son enthousiasme et ses soins.

Mais souvent il y a, dans ton âme, quelque chose que tes sens n'y ont point apporté, une joie délicate ou une inexprimable tristesse. N'oublie pas que tu vis baigné d'une multitude de rayons dont certains, seuls, te sont sensibles. Les autres ne te sont peut-être pas complètement étrangers. Que passe-t-on, en contrebande, aux frontières de ton être ?

Oh ! ne t'entête pas d'un contrôle. Subis, éprouve, sois seulement attentif, et respectueux de tout. On saura peut-être un jour plus de choses que nous n'en pouvons deviner maintenant.

XI

Une des plus grandes douceurs de la foi religieuse est de s'abandonner à la gratitude, de pouvoir, d'un cœur débordant, remercier la personne morale à qui l'on se sent redevable de ses richesses.

Pourquoi donc, alors que cette foi m'est depuis longtemps retirée, ai-je encore, chaque jour et plusieurs fois par jour, le grand besoin de chanter le cantique de François d'Assise, le beau cantique où il est dit :

— Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures,
spécialement monseigneur frère soleil
qui donne le jour, et par lui vous montrez votre lumière,
Il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
de vous, Très-Haut, il est le symbole.

— Soyez loué, Seigneur, pour sœur lune et les étoiles, dans le ciel vous les avez formées claires, précieuses et belles.

— Soyez loué, Seigneur, pour frère vent
et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et pour tout le temps par lequel vous donnez à vos créatures la vie et le soutien.

— Soyez loué, Seigneur, pour sœur eau laquelle est si utile, précieuse et chaste.

— Soyez loué, Seigneur, pour frère feu
par lequel vous illuminez la nuit.
Il est beau et gai, courageux et fort.

— Soyez loué, Seigneur, pour sœur notre mère la terre qui nous soutient et nous nourrit
et produit divers fruits avec les fleurs aux mille couleurs et l'herbe.

Un poète a transposé ces strophes divines dans l'harmonie du vers français et chante ainsi :

Je vous louerai, Seigneur, d'avoir fait aimable et [clair
Ce monde où vous voulez que nous attendions de [vivre...

Or, je sens bien qu'en ce monde je n'attends pas de vivre, mais que je vis. Je sens bien que c'est ici qu'il me faut vivre sans retard. Ma gratitude en est plus pressante et plus ardente.

Qu'elle s'élève dans un ciel vide, cette infinie reconnaissance ! Elle ne se perdra point. Et

le ciel est-il jamais vide où nous exhalons tant de rêves, où frémit tant de beauté !

La plus suave des voix humaines a dit : « Faites-vous au ciel des biens qui ne périssent pas ! » Qu'il nous soit pardonné si nous osons murmurer : « Faites-vous, en ce monde, des biens qui ne périssent pas ! »

Ils ne périront pas ces biens, ô mon fils et vous tous que j'aime, ils ne périront pas si vous n'avez soif de les découvrir que pour les partager aux autres, que pour les léguer à une pieuse postérité.

Ils ne périront pas s'ils trouvent leur essence, leur raison suprême, dans cette région de l'âme où les croyants ont dressé le tabernacle d'un Dieu.

CHAPITRE V

INTRODUCTION A LA VIE LYRIQUE

I

PENDANT les heures les plus cruelles, alors que la guerre, autour de moi, exaspérait la souffrance et multipliait les agonies, alors que je ne découvrais plus rien, plus rien à quoi je pusse encore accrocher ma confiance et mon besoin d'espoir, je me suis souvent surpris à chanter, pour moi, un de ces airs que je connais, que j'aime et qui escortent mon âme, à travers les incohérences de l'époque, comme des personnes vigilantes et radieuses. Et je pensais avec amertume : « Il y a là quinze notes bien simples, mais elles portent un sens si beau, si profond, si impérieux, qu'elles suffiraient, j'en suis sûr, à résoudre les conflits, à décourager

la haine, si les hommes les connaissaient assez bien pour les chanter tous ensemble, avec la même attentive tendresse. »

Il se peut que tu sois enivré d'une philosophie sans indulgence. Oui, peut-être te sens-tu plein de rancune et de mépris pour tes pareils, peut-être es-tu décidé à ne reconnaître à l'activité vivante que des mobiles avides et dévorants. Mais ne ris pas ! Ne te hâte pas d'avoir raison ! Surtout, ne sois pas heureux d'avoir si tristement raison.

Je te le répète, si certaine page de Beethoven était mieux connue de ceux qui souffrent et s'entr'égorgent, elle parviendrait à désarmer bien des ressentiments, elle ramènerait, sur les visages crispés, un suave, un ineffable sourire.

Si tu ne le crois point, c'est que tu n'as pas accoutumé de vivre parmi les simples, c'est que tu n'as jamais contemplé une effervescente classe de bambins que le maître domine et calme en les faisant chanter, c'est que tu n'as jamais entendu, dans la forêt gothique, une foule entonner un hymne, c'est que tu n'as jamais vu, dans un faubourg noir,

un grand flot de travailleurs déferler au rythme d'un cantique révolutionnaire, c'est peut-être aussi que tu n'as jamais regardé un pauvre homme qui pleure parce qu'un violon lui vient rappeler sa jeunesse et des pensées obscures qu'il croyait pourtant bien n'avoir jamais avouées à personne.

Songe à toutes ces choses et suppute ce que peut, sur l'âme, la pensée des grands maîtres. Pourquoi, pourquoi n'est-elle pas plus connue, elle qui est la connaissance même et la révélation ? Pourquoi ne règne-t-elle pas sur les empires, elle qui est la souveraineté, la grandeur, la majesté? Pourquoi n'est-elle pas plus ardemment invoquée aux heures de crise, elle qui enseigne aussi bien le doute fructueux que la résolution sereine?

II

C'est vrai, celui qui dit avec extase : « Le monde est mené par l'amour, la bonté, les passions généreuses », celui-là s'abandonne à une erreur puérile. Mais celui qui s'écrie :

« Le monde entier est asservi à l'égoïsme, à la violence et aux passions basses », celui-là dit une niaiserie.

A regarder autour de soi, on pourrait penser qu'entre ces deux attitudes morales il n'y en a pas de salutaire. Faut-il croire que l'esprit de système ait tant d'attraits pour qui s'exerce à vivre?

Le monde! Le monde! Il est encore plus beau et plus complexe que tout cela. Il déroutera toujours nos arrangements préalables, et c'est pourquoi nous le chérissons si fort. Mais nous aimons aussi vaticiner, et le système nous y dispose.

Qu'importe à l'univers capable de tout! Parmi le médiocre et le mauvais, il fera toujours éclater doucement un peu de noble et de merveilleux. N'est-il pas honteux de ne prédire si bien les choses vulgaires que pour fermer plus obstinément les yeux devant l'étrange et l'imprévue beauté ?

Je t'assure, malgré tout, que deux lignes de musique pourraient retourner un peuple et troubler les sources profondes de ses actes. Si le miracle n'est pas dû aux sons harmo-

nieux, il naîtra peut-être de dix paroles rythmées et chaleureuses, ou de la vue d'une statue ou de l'évocation d'une image.

Le culte des réalités immédiates conduit à de faciles victoires qui grisent les esprits grossiers. Il cause parfois des désastres irréparables, car il incline à mépriser les choses secrètes et délicates qui préparent à l'âme ses revirements et ses élans les plus hardis.

On contera plus tard l'histoire de ce général qui, pour apaiser les griefs de sa troupe mutinée, lui fit offrir un tonneau de vin et dut un échec à cette maladresse. Les gens qui raisonnent en gros triomphent quotidiennement, jusqu'à l'heure où une erreur minime ruine à jamais leur succès.

III

Si la pensée des grandes âmes humaines ne fait pas plus de miracles, c'est qu'elle est trop peu connue, ou méconnue, ou défigurée à dessein. Tu te trompes si tu la juges impuissante parce qu'elle est belle.

La guerre, qui a brassé de si grandes masses d'hommes, nous a mis en face de cette triste évidence ; elle nous a permis d'interroger bien des individus et de tenter bien des expériences. Elle nous a permis de mesurer toute l'humiliation de la civilisation morale devant l'autre, la civilisation scientifique et industrielle , que l'on pourrait encore appeler civilisation pratique.

Des hommes doués, sérieux et bons m'ont dit : « Il faut vivre d'abord. Voyez ce que deviendrait, dans cette tourmente, un peuple affaibli par l'idéalisme et adonné aux besognes de l'esprit. Mon fils étudiera la chimie. Le siècle qui vient sera dur, mon fils n'aura peut-être jamais le temps de lire Emerson et de connaître les ouvrages de Bach ! Tant pis ! Il faut vivre d'abord. »

Ne semble-t-il pas que l'erreur possède un vertigineux pouvoir de séduction et d'enlisement ? Les hommes espèrent toujours la vaincre en cédant à ses exigences. Nul ne prend le parti courageux de détourner son itinéraire de la grève mouvante. Nul, en effet, ne m'a dit : « La culture morale du monde

est en péril. Le progrès mécanique accapare et engloutit toute l'énergie humaine. L'âme généreuse des meilleurs hommes est oubliée dans l'exil. Rappelons-la parmi nous de toute notre voix, de toutes nos forces, ou bien allons mourir dans l'exil avec elle, dans le noble et pur exil. »

IV

Je te reparlerai de toutes ces choses ; il faudra bien parler encore de l'avenir, si nous voulons l'aborder sans aveuglement, sans honte et sans horreur.

Pour l'instant, regarde ceux qui nous entourent, ceux qui s'agitent autour de nous. Il y en a quelques-uns qui savent ce qui est beau. Ils en jouissent, presque en cachette, et méprisent ceux qui ne partagent pas leur foi. Pour les autres, ils ne savent pas, voilà tout. Ils sont, selon leur caractère, ignorants et sceptiques, ou ignorants, tout simplement. Ils voient, à travers la décadence et la prospérité des empires, les œuvres de l'art et de

l'esprit survivre miraculeusement : cela les étonne sans les inquiéter, sans les attirer, sans les convaincre. Beaucoup devinent qu'il y a là une puissance secrète et sacrée, mais ils n'osent pas et ne savent pas s'en servir. Ils entrevoient la table des héros, et ils ne peuvent pas deviner que leur place y est marquée et les attend.

Parmi mes compagnons ordinaires, beaucoup sont des hommes instruits à qui l'université a prodigué ses soins et ses grades. Plusieurs d'entre eux ne s'intéressent ni à leur fonction, ni à leurs camarades, ni, dirait-on, à leur propre pensée. Ils jouent aux cartes, lisent les gazettes, pensent à des femmes et se plaignent de l'ennui, car la guerre a intronisé l'ennui. Et pourtant ce sont, je te l'assure, des âmes d'une bonne étoffe, des âmes pleines de force et de ressources. Ils font songer à des ressorts robustes, mais détendus.

Que faire ? Comment les introduire à une vie plus pleine et plus vaste ? Comment oser cela sans présomption et aussi sans crainte de l'emphase ? Comment le faire avec piété, et sans catéchiser, toutefois, sans prêcher ? Com-

ment être utile et amical avec simplicité ? Ils sont fiers et irritables. Ils ont souffert; ils ont de l'expérience et des vues obstinées. Ils ne se croient pas dépossédés de quelque chose. Il faut dresser une oreille attentive pour entendre leur âme gémir dans la profondeur.

A l'un d'eux j'ai parlé de la musique. Il m'a répondu, avec une indifférence où il y avait de l'accablement : « Moi, je ne comprends pas la musique. Elle ne peut pas m'intéresser. » Nous avons parlé encore et j'ai découvert qu'il était étrangement sensible aux choses de l'architecture, qu'il les entendait fort subtilement et qu'il ne lui manquait que des lumières, du savoir, pour s'y appliquer avec passion.

C'est ainsi le plus souvent. Le champ de l'activité morale est si large qu'il réserve, pour chaque âme, une voie d'élection, accessible et pleine d'attraits. Je ne pense pas qu'il y ait un individu qui ne finisse par rencontrer, dans l'art innombrable, le mode d'expression qui le touche, qui convient très justement à ses vertus et à ses goûts.

V

Tu le vois, j'ai tardé longtemps à prononcer le mot. Il faut pourtant me décider à appeler l'art par son nom. Ecoute, et ne confonds pas la pudeur avec la timidité.

Le siècle passé a produit, dans tous les pays du monde, des artistes considérables. Oh ! ce fut un beau siècle, et fertile, et vraiment généreux ! Il a cependant vu naître un malentendu qui dure encore et qui s'aggrave en vieillissant. Devrait-on jamais laisser vieillir un malentendu ?

Les écrivains romantiques et, à leur suite, tous les artistes de leur époque, enivrés de leur propre génie, ont honoré l'art dans un temple. C'était assez naturel, puisqu'à ce moment, songes-y, l'humanité commençait à se détacher de ses divinités, et qu'il est dur de vivre sans Dieu. Je ne saurais blâmer cet enthousiasme. J'aime trop l'art et le tiendrai toujours pour un des signes de l'homme et l'une des plus grandes choses de ce monde.

Mais les prêtres du nouveau dieu ont agi

comme tous les prêtres : ils ont brandi l'anathème et fait régner l'intolérance. Ils sont devenus fous d'orgueil, et quand il y avait lieu, et quand il n'y avait pas lieu. Ils se sont pris à crier plusieurs fois par jour : « Loin d'ici, profane ! » Beaucoup d'entre eux, qui avaient des âmes fort nobles, ont découragé comme à dessein ceux que fascinait leur face rayonnante. D'autres, plutôt que de lutter, ont rendu l'époque responsable de leur infortune. Tous, poètes, peintres, musiciens ont fait savoir qu'ils exerçaient un pouvoir divin et que le commun des hommes ne devait qu'admirer et se taire, sans jamais prétendre à rien de semblable.

Sans doute, cette attitude a quelque vertu ; elle a prodigué des consolations solitaires à ceux de ces créateurs que délaissait la vogue.

Les meilleurs héritiers de ces gens illustres ont alourdi leur tradition. Ils ont créé le splendide isolement, dressé la tour d'ivoire et creusé tout autour un fossé chaque jour plus profond. Ils ont aussi suscité des adversaires puérils et confus qui sentaient la vulgarisation et l'affiche électorale.

Cependant, les hommes attendent et voudraient bien n'être traités ni comme des intrus ni comme des bambins.

VI

Il ne faut plus dire que l'art pur ne sert à rien : il sert à vivre.

Il sert à vivre de la façon la plus pratique et la plus quotidienne.

A chaque minute, tu fais des appels instinctifs, réitérés et puissants à toutes les formes de l'art. Et cela non seulement pour exprimer ta pensée, mais encore et surtout pour former ta pensée, pour penser ta pensée.

Te voici au milieu d'un paysage, et il y a une image dans le fond de ton œil. La façon dont tu acceptes et dont tu interprètes cette image porte la marque de ta personnalité, et aussi celle d'une foule d'autres personnalités que tu appelles à ton secours sans le savoir.

Le jour où les peintres de notre continent ont inventé cette convention que l'on nomme la perspective, ils ont, pour longtemps, modi-

fié et réglé notre façon de voir les choses. Reconnais également que, depuis le règne de l'impressionnisme, nous comprenons, nous possédons d'une façon nouvelle les couleurs du monde.

Tu vis dans un univers sonore où tout est rythme, timbre, nombre et accord : les voix humaines, les grands bruits naturels, les rumeurs artificielles de la société t'enveloppent d'un réseau vibrant et complexe que tu dois sans cesse déchiffrer, traduire. Eh bien ! tu ne le fais pas sans subir l'influence des grandes âmes qui se sont occupées de ces choses. L'intelligence de certains mouvements, de certaines harmonies, de certains rythmes ne t'est venue que depuis le moment où les musiciens t'en ont révélé le secret, depuis qu'ils ont su, en quelque sorte, t'y intéresser.

Et il en est de tout ainsi. Si tu fais une découverte dans ce qui t'environne, si tu aperçois un rapport intéressant entre deux êtres, une relation curieuse entre deux idées, tu ne parviendras à la mettre en relief et à l'exprimer heureusement que par les moyens de l'art du poète, et, si tu n'inventes pas toi-même

tes termes et tes images, tu les emprunteras innocemment à Hugo, à Baudelaire, ou à ces artistes inconnus qui élaborent le langage commun des hommes.

On ne pense pas seul. Accepte donc d'être le prisonnier ravi d'un vaste réseau humain auquel tu ne saurais échapper sans erreur et sans perte. Deviens, de bonne grâce, l'ami et le commensal des grands hommes.

VII

Ils t'introduiront à une vie profonde, passionnante, lyrique. Ils t'aideront à posséder le monde. L'art n'est pas une façon de remuer le pinceau, la plume ou l'archet. Ce n'est pas un procédé technique secret. C'est d'abord une façon de vivre.

Si ton métier est de faire pousser du froment ou de fondre du cuivre, exerce-le avec intérêt et adresse. Cela rendra service à d'autres hommes dont la fonction est d'assembler des couleurs, des formes, des mots ou des sons. Ils sauront te rendre service à leur façon et

te payer de retour. Mais ne t'imagine pas que leurs ouvrages sont simplement destinés à distraire tes loisirs. Ils ont une mission plus cachée, plus belle : celle de te mettre en possession de ton bien.

L'art est le don suprême que les hommes se font de leurs découvertes, de leurs richesses.

Nul, mieux que Lucrèce, Shakespeare ou Gœthe n'a possédé le monde. De Crésus, que sais-tu, sinon qu'il a poussé la thésaurisation à un degré anormal et monstrueux. Il n'est rien demeuré, de cette richesse creuse, qu'un souvenir indécis. Mais la fortune de Rembrandt est devenue et restera la fortune de notre race.

Suivre l'exemple de ces maîtres, ce n'est pas tant chercher à les imiter, le style ou la palette en main, que comprendre avec eux, et grâce à eux, ce qu'ils ont compris.

Cela ne saurait blesser ta fierté et gêner l'épanouissement de ta personnalité propre. Bien au contraire, cette humilité studieuse est le plus sûr acheminement vers la conquête de ton âme. Les anatomistes t'expliqueront que l'embryon d'un être humain adopte successi-

vement, dans son évolution rapide, toutes les formes que l'espèce a connues avant son épanouissement actuel. Cette grande loi régit aussi l'ordre moral, et ne compte pas t'y dérober. C'est en connaissant d'abord le monde à travers les maîtres que tu parviendras à le saisir un jour dans tes mains, à l'assumer tout seul.

L'ambition est une enivrante passion, mais se mettre à l'école du génie, c'est un bon calcul et une douce chose.

VIII

Si tu es malheureux, opprimé, si tu doutes douloureusement de ton destin, de tes vertus, de ton pouvoir d'amour et si rien, dans le ciel, ne répond à ta prière, à ton besoin de délivrance, rappelle-toi que tu n'es pas abandonné sans recours. Les hommes te restent. Les meilleurs d'entre eux ont fait, pour ta consolation, pour ta rédemption, des statues, des livres et des chants.

Ouvre donc un de ces livres, et plonge!

Enfonce-toi, comme dans une forêt fraîche, comme dans une eau profonde et courante.

Un homme te parle de lui-même ou du monde. Lis! Lis toujours! Peu à peu la voix harmonieuse t'enveloppe, te berce, te soulève et tout à coup t'emporte. L'étreinte qui serrait ta poitrine semble céder; tu respires avec une sorte de ferveur, d'exaltation. Des larmes généreuses te jaillissent des yeux, ou le rire t'ébranle tout entier.

Cette grande et salutaire exaltation, on l'attribue à la présence miraculeuse de la beauté. Sans doute, sans doute! C'est une explication presque mythique, simple et vague.

Mais songe avant tout que l'homme avec qui tu viens d'avoir une sorte de colloque intime t'a consolé, entraîné parce qu'il a su te prouver que tu n'étais ni abandonné, ni misérable, ni vraiment disgracié. Il t'a paru grand, mais en te rappelant que tu étais de la même race que lui. Même il s'est effacé devant toi. Il t'a présenté des pensées heureuses, hardies, nouvelles, et tu t'es aperçu soudain que tu les pensais également. Une seconde, vous avez communié, tous deux ensemble. Et tu t'es

senti remis en possession d'une richesse qui t'échappait.

C'est vrai, toutes ces pensées sont les tiennes, puisqu'il te suffit de les voir écrites pour les reconnaître. C'est vrai, tu as aussi ta grandeur, ta noblesse et d'infinies ressources. Comment as-tu pu l'oublier un moment? Il te suffit d'ouvrir ce livre ou de fredonner cette chanson pour t'en souvenir. C'est vrai, ta vie aussi est étonnante et pleine d'aventures. D'où t'est venu ce désespoir? Que signifiait ce découragement?

IX

Pendant l'hiver de 1917, j'ai fait la connaissance d'un jeune musicien de province qui servait dans la même unité que moi. Nous avions trouvé, à Soissons, une chambre où nous pouvions nous réunir et faire de la musique.

Notre nouveau camarade était un homme simple, à l'accent rustique. Il jouait du violon avec soin et talent. Souvent pendant nos

concerts, nous regardions son visage qu'il inclinait sur l'instrument, et nous pensions qu'à de tels instants cet humble violoniste était en communion avec les grandes âmes de Bach, de Beethoven, de Franck, qu'il poursuivait avec elles un entretien fraternel et affectueux. Je songeais qu'alors il n'avait rien à envier aux princes de ce monde. Et je crois qu'en fait, il ne leur enviait rien.

Ne me dis pas que tu ne sais jouer d'aucun instrument. Cela ne signifie rien : il y a, dans mon entourage, deux habiles musiciens professionnels qui ne jouent de leur instrument que juste ce qu'il faut pour ne point perdre les habitudes du métier. Ce sont des manières de mécaniciens. Toi, tu as du cœur, des oreilles et de la mémoire. Et c'est cela qu'il faut, d'abord.

Crois que ce qui tient dans ta mémoire est encore plus précieux que tout, puisque tu l'emportes avec toi, à travers les pays et les jours.

Penses-tu que je puisse jamais m'ennuyer, avec ces milliers d'airs qui me chantent dans la tête, qui accompagnent toutes mes pen-

sées en sourdine et commentent harmonieusement tous les actes de ma vie ?

Et si cela ne te convient pas, songe que tu possèdes l'immense bibliothèque des hommes et leurs musées. Pense à tout ce que tu as lu et admiré. Penses-y avec orgueil et piété. Pense à tout ce qui te reste à voir et à lire et dis-toi que c'est merveilleux d'être assez ignorant pour avoir tant de richesses en réserve, tant de trésors à conquérir.

A travers les épreuves et les déceptions de ton existence, élève chaque jour ton âme vers ces frères divins qui sont nos maîtres, et répète, avec une fière humilité : « Il est doux de s'asseoir à votre table, hommes riches ! Il est doux d'être des pauvres à votre festin ! Mais qu'il est bon de vous devoir l'opulence et la prospérité. »

CHAPITRE VI

DOULEUR ET RENONCEMENT

I

Si l'on nous disait, d'un homme âgé : « Celui-ci fut parfaitement heureux toute sa vie, il va mourir sans avoir jamais souffert », nous serions d'abord incrédules ; puis, s'il nous fallait admettre la véracité du propos, nous ressentirions pour ce vieillard encore moins d'envie que de pitié. A notre étonnement se mêlerait, malgré tout, quelque chose d'un peu semblable au mépris.

Pourtant le bonheur est notre but, la raison finale de notre vie. Mais est-il juste d'opposer la douleur au bonheur ?

Il est des douleurs qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas fuir. Elles sont la rançon même du bonheur. C'est à travers elles que nous

cheminons vers notre épanouissement. Elles nous préparent à la joie et nous en rendent dignes. Sans elles, pourrions-nous jamais connaître que nous sommes heureux ?

Si je croyais, ô mon ami inconnu pour qui je souhaite aujourd'hui des consolations, si je croyais que tu dusses parvenir au bonheur, c'est-à-dire à l'harmonieuse prospérité de ton âme, sans éprouver aucun déchirement, je n'entreprendrais pas l'éloge de ta souffrance. Mais tu souffres, je le sais, et tu es appelé à d'autres douleurs. Désormais je ne me retiens plus de louer ce qui te blesse. Car on ne console pas quelqu'un en dépréciant sa douleur, mais bien en la lui montrant belle, rare, désirable, comme est la tienne en vérité.

Je ne songe donc pas à te priver de ton bien, mais je souhaite que tu en mesures toute la valeur. Je te supplie de me pardonner, s'il m'advient de te faire crier en portant la main dans tes plaies. Je le fais, sois-en sûr, avec la piété et la sollicitude d'un homme qui a consacré sa vie à de tels soins.

On te dira, mon ami, que je cherche à bercer ta détresse par des raisonnements pleins

d'artifice, que je chante pour t'assoupir et te tromper, que je pare d'une défroque dorée le noir démon qui te tourmente. Garde-moi ta confiance ; je n'ai qu'une ambition : c'est ta joie la plus grande. Je ne saurais t'égarer sans honte et sans m'abuser moi-même ; car n'es-tu pas moi, tout d'abord, ô mon ami?

II

Il est des fortunes matérielles que les gens humbles et raisonnables ne souhaitent pas, parce qu'ils devinent quelle charge accablante elles constituent, en dépit de la jouissance qu'elles procurent.

De même, entre les richesses spirituelles que nous pouvons posséder, la douleur apparaît comme entourée d'une sombre auréole. Elle est tyrannique, redoutable, mutilante ; ses favoris sont des victimes. Elle ne descend pas sur ses élus avec la douceur d'une colombe, elle fond, comme un oiseau de proie, et ceux qu'elle enlève vers l'empyrée portent à leur flanc l'empreinte des serres crispées.

Mais elle est le signe de la vie ; de toutes nos possessions, elle est celle qui nous quitte la dernière, celle qui nous escorte jusqu'au seuil de l'abîme.

Elle mesure l'homme. L'être qui n'a pas souffert, nous le regardons toujours un peu comme un enfant et comme un pauvre.

L'amertume des gens qu'a beaucoup fréquentés la douleur est si bien une richesse que s'ils pouvaient s'en défaire, ils ne le voudraient pour rien au monde : elle ressemble à l'autorité.

A travers ses larmes, à travers son martyre, celui qui est chargé d'une grande douleur sent qu'il est le lieu d'une chose effrayante, mais sacrée, majestueuse. Les grandes douleurs se font saluer. Devant elles, les genoux fléchissent et les têtes s'inclinent comme à la vue des trônes ou des tabernacles.

Celui qui a beaucoup souffert nous intimide et nous incline à l'humiliation. Il sait des choses que nous ne pouvons que deviner. Nous le considérons avec une admiration passionnée, comme le voyageur qui a parcouru les océans et exploré des terres lointaines.

C'est à ses premières blessures que le jeune homme découvre son âme et pressent sa noblesse intérieure.

Notre douleur est une richesse si chère que nous redoutons, pour elle, tout contact indiscret. Nous la préservons jalousement des atteintes de ceux qui, par maladresse ou sottise, pourraient avilir ce trésor horrible et précieux. Nous soupirons : qu'on nous laisse avec cette possession amère ! Qu'on veille à ne nous point frustrer en croyant travailler à notre allègement !

Lorsque la douleur nous quitte trop tôt, nous ressentons quelque honte et nous nous estimons moins : elle brillait dans son écrin ténébreux, au plus profond du coffre où s'entassent nos vrais biens, et voici qu'elle s'est évanouie ! Nous nous trouvons presque misérables et sûrement dépossédés.

L'homme qui bat en retraite devant une grande épreuve nous inspire de la méfiance et de la commisération. Quelque chose, en nous, se réjouit qu'il n'ait pas souffert. Mais quelque chose regrette qu'il n'ait pas donné sa mesure, qu'il n'ait pas été le héros, l'homme considé-

rable et puissant que nous souhaitions qu'il fût. Et ce n'est pas là une perversion de notre besoin du spectacle: nous ne sommes pas moins exigeants pour nous-mêmes.

Quand la douleur vient à nous et que nous faisons en sorte de l'éviter, la première impression de délivrance que nous ressentons est gâtée par un regret obscur, obstiné, comme d'avoir perdu l'occasion de nous enrichir.

Quel est celui d'entre nous, dites-moi, qui n'a pas, dès l'aube de la grande détresse actuelle, interrogé son propre sort avec une double angoisse : l'angoisse de savoir quelles douleurs lui seraient réservées, la crainte, aussi, de ne pas souffrir assez, de ne pas recevoir, tout de suite, une suffisante part d'épreuve?

III

Ce respect religieux que nous éprouvons en face de la douleur donne son sens et sa beauté au sentiment de la sympathie.

Nous ne voulons pas admettre qu'une grande douleur vive à nos côtés sans en récla-

mer notre part. Comme un homme d'humble condition s'approche avec désir de la table des princes, nous tournons autour de la douleur d'autrui dans l'espoir d'y être conviés. C'est une impulsion souveraine, venue du plus profond de notre génie. L'ardeur que nous pouvons apporter à partager la joie des autres n'est que tiédeur au prix de l'insurmontable élan qui nous fait partager leur peine.

C'est que notre goût de la joie est empreint d'une vive pudeur, d'une délicatesse irréductible. La joie même de nos proches nous donne aisément de la répugnance. Nous sommes trop fiers pour en paraître avides. La vraie douleur, au contraire, nous attire et nous fascine. Elle désarme notre sens critique et ne nous laisse qu'une obscure impression d'envie.

La sympathie nous émeut chèrement sans nous écraser, c'est aussi pour cela que nous lui trouvons tant de saveur.

Alors que nous reculons encore devant les affres du premier rôle, la sympathie nous permet de jouer passionnément les comparses.

Ce n'est pas nous qui sommes frappés et nous goûtons pourtant à l'horreur mystique de la blessure. La victime élue nous fait l'aumône, et nous acceptons sans honte. Nous avons sur les lèvres le parfum de l'hostie et ce n'est pas notre sang qui a payé le sacrifice. Nous sommes des invités au repas somptueux et tragique. Nous portons le reflet d'un grand bûcher sans connaître la consomption et l'écroulement.

Cela fait notre penchant pour les ouvrages de l'art lorsqu'ils trouvent dans la douleur humaine leur ressort et leur objet. C'est bien pour cela que nous aimons si fort verser des larmes au théâtre. Les grands artistes ont puisé dans la douleur leurs plus belles inspirations. Nous vouons une éternelle gratitude à ceux qui savent nous ressusciter de fidèles images de nos tourments, les rappeler à notre âme oublieuse, à ceux qui, si bien, savent nous donner comme un avant-goût des délices que nous réserve la souffrance future.

IV

Toutes les douleurs ne nous grandissent pas, ne nous augmentent pas. Il y en a de stériles, de desséchantes, d'inavouables.

Celles-là ne sont que misère et qu'appauvrissement. Dans l'ordre moral, elles font figure de dettes et de faillites. Quelle quesoit notre indulgence pour nous-mêmes et notre aveuglement, nous ne pouvons pas ne nous les point imputer, au principe. Elles ne portent pas le sceau de la fatalité, mais celui, large et profond, de notre bassesse.

En vérité, qui les voudrait partager avec nous, alors que nous n'osons pas même les laisser paraître ?

Qui voudrait s'associer à nos faiblesses, à nos hontes, à nos jalousies, à nos trahisons? Qui peut ressentir de la sympathie pour une douleur que désavoue tout ce qui subsiste en nous de généreux et de pur ? Nulle mention n'est faite de ces douleurs-là dans les Béatitudes.

Le Christ lui-même pourrait nous deman-

der de baiser le lépreux au visage. Mais quelle charité se dévouerait jusqu'à embrasser notre honte et notre avilissement ?

Voilà le calice qu'il faut écarter de nos lèvres.

V

Les stoïciens poursuivent leur étrange bonheur jusque dans une impassibilité pire que la mort. Epictète écrit : « Si tu aimes un vase de terre, dis-toi que tu aimes un vase de terre, car, ce vase venant à se briser, tu n'en seras pas troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes une personne mortelle, car, si cette personne vient à mourir, tu n'en seras pas troublé. »

Notre sagesse est-elle à ce prix? S'il en est ainsi, je la résigne et l'abhorre. Viennent donc le trouble et la douleur plutôt que cette inhumaine sérénité !

Certes, je renonce volontiers au vase de terre ; il ne fera jamais assez de bruit en se brisant pour interrompre l'entretien que poursuivent nos âmes. Mais ces chers visages qui

sont mon horizon, mon ciel et ma patrie, puis-je penser sans déchirement à les perdre pour toujours ? Que je me méprise sans retour s'il m'arrive d'obtenir à cette condition mon propre salut !

Cette philosophie est plus triste, plus abandonnée, plus désespérée, que vraiment sage. Elle renonce tout, par degrés, au bénéfice d'une paix dérisoire. Elle retire à la vie ses moins discutables mobiles de persévérance. Elle entend fermer le cœur à la douleur. Or, celle-ci reste inévitable, autant vaut alors l'aimer, autant vaut s'en faire une alliée, autant vaut s'emparer d'elle de haute lutte et la posséder étroitement.

La sécheresse du cœur ne peut être un bien. Eh quoi ! tout me sera retiré, et même ma douleur et même cette douleur qui nous demeure quand d'autres biens nous sont ravis !

Les ressources de la philosophie sont misère, dénuement, si le cœur ne les peut oindre, sanctifier et investir de son autorité suprême.

VI

Le fanatisme de la douleur est un fait si foncièrement humain que les religions et les Etats ont pu l'exploiter avec succès. Cette passion presque mystique trouve si bien à s'épanouir chez des peuples travaillés par d'antiques traditions de souffrance et de renoncement !

Pourtant la voie n'est pas dans cette sublime erreur, trop propice aux entreprises des ambitions criminelles.

La douleur ne peut pas être une chose que l'on convoite. C'est, ce doit seulement être une chose que l'on accepte. Comme certaines dignités terribles, comme certains honneurs accablants, on la reçoit, on ne la cherche pas. Le destin porte un faix suffisant de deuils et de cruautés ; il ne veut pas être provoqué. La belle vie nous demande d'être courageux, elle n'exige pas que nous soyons téméraires. A « celui qui cherche en gémissant », la souffrance ne fera jamais défaut.

Voici l'heure où le monde en est ivre et,

semble-t-il, rassasié pour jamais. Voici l'heure où s'élève un immense cri de miséricorde et de supplication.

Toutes les âmes généreuses sont blessées dans leurs œuvres vives et chancellent. Ce n'est pas au moment où elles crient grâce qu'il faut souhaiter un surcroît de martyre. C'est assez que d'assumer la sanglante richesse dont nous voici comblés.

Nul n'en sera jamais dépourvu qui vivra pour l'amour. Nous serons tous honorés à la mesure de nos mérites. Et nous saurons que la douleur est, à elle-même, sa récompense; car c'est dans la douleur et l'abnégation que notre âme devient suprêmement sensible à la beauté du monde et à ses propres vertus.

Nous ne pouvons pas demander d'être dédommagés de nos richesses.

VII

Tu enfanteras dans la douleur !

C'est vrai ! Notre enfant fut enfanté dans la douleur, dans ta douleur, ô mon amie ! J'en suis jaloux, pardonne-le-moi !

Pardonne-le-moi, car ton rôle est plus beau que le mien, puisqu'il réserve plus de souffrance. Laisse-moi te contempler avec envie. Laisse-moi songer à mon sort avec regret.

Tu as porté, tu as enfanté, tu as nourri. Ce n'est pas à mes flancs que ce petit corps a pesé. Ce n'est pas ma chair que cette tendre bouche avide a mordue. Je n'ai rien eu de cette souffrance. Tu l'as toute gardée pour toi. J'en ai ramassé des miettes, comme un mendiant, comme un pauvre.

Je n'ai pas souffert! Je n'ai pas assez souffert! Je regarde mon bonheur comme une chose usurpée. C'est ton bonheur que je partage. C'est ta richesse qui déborde jusqu'à moi.

Je sais qu'un jour peut venir où nous souffrirons tous deux ensemble à cause de ce fils. Mais, quelle que soit l'angoisse commune, tu garderas toujours la première place, tu marcheras toujours devant moi. Tu m'as à jamais distancé sur le chemin radieux.

Comment ne te regarderais-je pas avec envie, moi qui n'ai pas assez souffert ?

VIII

Des esprits élevés, frappés de toutes nos ressemblances avec la bête, ont cherché quel était le signe de l'homme. C'est une noble inquiétude, car où est le signe de l'homme, c'est là qu'il faut aller. Si vraiment nous possédons en propre une vertu dont les animaux sont dépourvus, c'est celle-là qu'il faut exalter pour être complètement, hautement un homme.

Pascal disait : « L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. »

Vraiment, pouvons-nous croire que nul autre être n'a cette grandeur à quelque degré ? Sommes-nous si sûrs qu'un « arbre ne se connaît pas misérable » ?

L'art même, qui peut paraître l'instrument de notre rédemption, n'est point certainement l'apanage de notre unique race. La danse et le chant triomphent chez les bêtes et s'y montrent souvent comme les belles inventions

d'une activité gratuite, sans autre but qu'elle-même, et les émotions qu'elle donne ou traduit.

Dans le renoncement, peut-être, réside notre distinction, le trait qui nous marque et nous isole.

Je dis « peut-être », parce que les animaux nous offrent aussi des exemples d'abnégation. Le sacrifice embellit leurs mœurs. Chez eux aussi l'individu s'immole à la collectivité, la collectivité s'immole à la race. A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes en automne; un essaim d'abeilles meurt de froid sur une branche, à côté de moi. Elles meurent avec une sorte de résignation, pour que survive à l'hiver la ruche trop pauvre de ressources.

Pourquoi donc ne pas partager avec ces humbles victimes notre plus belle qualité? Pourquoi refuser de posséder en commun quelque chose avec elles, alors que c'est une vertu? Pourquoi nous retrancher orgueilleusement du reste de la vie?

— Quand même, le renoncement sans mobile d'intérêt particulier ou général, le renoncement pur et absolu qui est une héroïque folie, est sans doute notre fait.

Je dis qu'il ne s'agit pas du renoncement des meilleures religions, du renoncement qui escompte les rétributions célestes, mais du renoncement qui est une fin en soi,qui trouve en lui-même sa douloureuse récompense.

IX

Pourrons-nous jamais oublier, mon amie, cette femme qui fut l'enseignement de ta jeunesse, ta conseillère et ton exemple?

Elle habitait dans cet appartement noir et bas où tu aimais tant à te rendre et dont tu me montras jadis le chemin, qui me parut celui même de la vénération.

Les déceptions, les deuils, la maladie et, sans doute, un grand besoin de renoncement l'avaient peu à peu recluse dans cet asile sans beauté, encombré de vieux livres et parfumé de poussière. Elle semblait s'être retranchée du monde ; mais, dans l'ombre de ce réduit, étincelait un si vivant regard, chantait une voix si mélodieuse que le monde poursuivait celle qui l'avait abandonné jusque dans la

retraite : l'amitié des êtres jeunes, cette amitié si pure et jaillissante, lui en fut un constant témoignage. Ce fut la seule chose à laquelle elle ne renonça point : sa seule parure, son élégance dernière, sa possession.

D'année en année, la mort lui vint arracher par lambeaux l'affection des êtres de son sang. Toute espèce de bonheur lui fut retirée, comme se retirait de son séjour la lumière même, de plus en plus redoutée, de plus en plus renoncée.

Chaque fois que nous franchissions la petite porte, si lente à s'ouvrir, nous éprouvions d'abord une insurmontable impression d'étouffement, car nous étions ivres encore de notre vie rayonnante, de notre destin, de nos ambitions.

Mais, bientôt, nos yeux s'accoutumaient à l'obscurité, notre âme reconnaissait l'humble et pénétrante odeur des tentures, et nous retrouvions le beau regard souverain, la voix surnaturelle de fraîcheur.

La maladie frappa de nouveaux coups. Cette femme, qui possédait encore l'espace de trois chambres, dut se cloîtrer dans l'une d'elles.

Et puis, de celle-ci même, elle ne posséda plus qu'un angle. Le monde fut un pan de muraille et le bois d'un vieux lit...

Toujours luisait l'ardent regard. Toujours régnait la spirituelle parole.

Un jour, la voix chavira, sombra, comme une barque désemparée dans l'orage et qui abdique toute résistance.

Ce jour-là, nous étions tristes, tristes, nous qui ne savons pas encore renoncer.

X

Délivrés du romantisme, le XIXe siècle vers sa fin et le XXe siècle à son début ont exalté une image pleine d'orgueil de la vie physique, de la santé impétueuse.

Jamais l'humanité n'avait paru plus enivrée de son épanouissement charnel, de sa splendeur animale qu'au moment même où la guerre éclata.

Notre humanité ! la voici, pour de longues décades couverte de plaies si profondes que leur aspect déconcerte et désespère la compassion.

La voici pareille à un immense peuple d'infirmes. Elle rampe sur une terre où il y a désormais plus de charniers que de villages.

Nous avons fait, de la douleur et du renoncement, une expérience sans exemple.

Pourtant la volonté du bonheur est longuement enracinée ; la voix unanime que fait entendre notre monde répète, à travers les sanglots : « Nous ne renoncerons à rien ! »

Pour qui l'écoute avec une oreille attentive, elle dit encore, elle dit surtout : « Nous ne renoncerons à rien, pas même au renoncement ! »

Mais laissons cette grande douleur à elle-même. Laissons-la s'assouvir et s'apaiser dans sa propre contemplation. Silence ! Silence !

CHAPITRE VII

LES REFUGES

I

Deux mondes immenses me demeurent fidèles alors que les autres me découragent ou me trahissent. Deux refuges s'ouvrent à mon cœur alors qu'il est las, hésitant ou harcelé de tentation.

Je veux bien t'en parler, puisque tu es mon ami. Je peux t'en parler, puisque tu n'as rien à m'envier, puisque tu portes en toi deux mondes tels, deux royaumes qui te sont soumis sans partage, sans conteste.

Je regardais, hier, travailler des prisonniers. Ils poussaient un tronc d'arbre amarré sur un wagonnet. La sueur ruisselait de leur visage, car la chaleur était vive, la pente roide et la charge pesante. Un soldat armé les sur-

veillait. De grandes lettres étaient peintes sur leurs vêtements pour dénoncer leur servitude. Et je pensais : ils vivent, ils n'ont pas l'air trop malheureux, ils ne semblent pas accablés de leur condition. S'il en est ainsi, ce n'est pas parce qu'ils ont la placidité des bestiaux. Non ! regarde leurs yeux, écoute leur voix. C'est précisément parce qu'ils sont des hommes et qu'ils emportent partout avec eux deux refuges où le geôlier ne peut les suivre, deux biens que nulle discipline ne peut leur arracher : leur avenir et leur souvenir.

Plus je vois de près les hommes qui, depuis quatre ans, mènent aux armées une vie inhumaine, et mieux je comprends le sens de leur incroyable patience : entre l'avenir et le souvenir, ils ont l'air de laisser passer un orage. Ils boivent, dirait-on, en fermant les yeux et en se hâtant, cet amer et criminel présent pour mieux réserver leur cœur aux choses du futur et du passé. On sent, dans leurs propos, que ces deux existences illuminées se cherchent et se rejoignent sans cesse par-dessus l'abîme sanglant. J'ai aussi remarqué que,

dans les concerts qu'ils se donnent entre eux pour égayer leur repos, leur âme se retourne toujours avec le même élan vers l'existence d'autrefois, vers leurs vieilles chansons, leur ancienne façon d'être tristes ou d'être joyeux. Les tentatives artistiques poursuivies pour intéresser le fond de leur cœur à un présent formidable demeurent stériles et comme desséchées.

Ils semblent répondre tacitement : « Que nous importent ces histoires ? N'est-ce pas assez que de les vivre ? N'est-ce pas assez que de les faire, chaque jour, avec notre sang et nos larmes? Rendez-nous à notre cher royaume. Rendez notre âme au souvenir qui est son bien impérissable et merveilleux. »

II

Entre l'avenir et le souvenir, l'homme est aux prises avec la chose qu'il possède le moins : le présent.

Et pourtant ce présent est prodigue de toutes sortes de matériaux que nous pouvons trans-

former en richesses. Il est notre fortune liquide, mobile, circulante. Il est la bourse gonflée où nous puisons pour nos besoins ordinaires.

Il arrive vers nous, du fond du temps, comme un large fleuve chargé de nefs et de vapeurs, profond, mouvant, paré de tous les reflets, et qui roule de l'or dans ses sables.

Mais il a ses colères, ses caprices, ses cruautés. Selon les saisons, il déborde et désole la plaine, ou bien tarit soudain et déserte les campagnes qui se désaltéraient à ses flots !

Soit ! Si le présent nous refuse la manne, nous puiserons à nos ultimes ressources. Si l'heure nous comble d'amertume, nous fuirons vers nos refuges, là où nous n'avons à craindre ni fâcheux, ni maîtres, ni bourreaux.

Les gens de bon sens, qui ont le secret d'avilir la vie au nom d'une raison plus malfaisante que l'authentique sottise, ont coutume de vouer à la réalité présente un culte presque superstitieux. A la vérité, ils ont grand peur que le goût du souvenir et de l'espoir ne détourne les jeunes hommes de cette activité immédiate, nécessaire à la conquête et à la conservation des biens matériels.

Ils honorent pompeusement, dans le passé, les origines des traditions qui leur sont propices ; et leur façon d'invoquer ou de préparer l'avenir alourdit le présent de chaînes et d'entraves.

Ils redoutent dans le rêve un ennemi de l'action. Comme s'il était de grandes actions qui n'aient à leur principe de grands rêves !

Ces gens se trompent. Ils sacrifient un réconfort sans égal aux soins d'une fortune fugitive. Mais ne croyez point que les défaillances de la fortune laissent ces hommes à l'abandon : les refuges s'ouvrent volontiers, même pour ceux qui les ont méprisés.

III

Un ami fraternel me disait naguère en regardant jouer son fils : « Voyez : il n'est plus le bébé que vous avez connu l'an passé. Il est un autre enfant. Celui de l'an passé, j'en suis désormais frustré. Je ne l'aurai jamais plus. C'est un enfant que j'ai perdu. »

O cher grand cœur, que cette parole est

belle et injuste ! Qu'elle est humaine ! Comme elle déborde d'ingratitude et d'adoration !

Tu le sais bien, chaque objet qui apparaît dans l'aire de notre âme a, pour nous, deux existences. L'une est brusque, fulgurante, presque toujours pénétrée d'une saveur intense et, en quelque sorte, corrosive : c'est l'existence du présent. Les hommes s'accordent à lui reconnaître, dans la durée, une part à peine mesurable. Mais l'autre existence est pérennelle, ample à la mesure de notre vie et de nos pensées ; en ce sens, elle est presque infinie.

C'est ainsi : chaque minute de présent survit des années dans le souvenir, et sans doute des siècles, puisque une postérité peut recueillir et prolonger le meilleur de nos actes et de nos travaux.

C'est vrai, mon ami : chaque minute nous dépossède, même de la chose que nous ne cessons pas d'étreindre. L'avare affolé de ses richesses matérielles peut en concevoir de l'angoisse ; mais nous, nous ? Ne savons-nous pas que chaque minute nous restitue, transfigurés, tous les biens qu'elle nous arrache ?

Elle nous a ravi des biens fragiles, elle nous rend des biens impérissables, moins mortels que nous-mêmes.

Tu as vécu tout un heureux jour. Vois, sans regret, le sommeil en marquer le terme, car, ce jour, tu vas continuer à le vivre pendant le reste de ton âge. Et si ce jour fut vraiment beau, ne sais-tu pas que d'autres, après toi, le vivront, encore plus loin, toujours plus loin dans la suite des temps?

Laisse, sans trop d'anxiété, ton fils croître comme un bel arbre : l'enfant qu'il fut jadis, celui qu'il était naguère, celui qu'il est maintenant, tu ne les perdras pas, ô cœur insatiable ; ils t'escorteront vers la vieillesse, comme une multitude chérie qui augmente chaque jour et ne saurait mourir.

A cause de la guerre, je n'ai vu que sept fois mon propre enfant et, chaque fois, j'avais peine à le reconnaître. J'ai cru sept fois l'avoir perdu. Je sais maintenant que j'ai sept belles images dans mon âme, sept enfants à moi pour embellir et animer ma solitude.

IV

Il y a des beautés que le présent méconnaît. C'est naturel, car il est avide, bousculé, hagard. Le souvenir est là pour faire justice. C'est à lui qu'est échu le rôle divin de restaurer, de pardonner parfois. C'est lui qui réhabilite et qui juge en dernier ressort. C'est dans sa lumière que les choses nous apparaissent sous l'aspect de l'éternité.

Nulle de nos pensées ne fut vraiment heureuse qui n'a reçu l'approbation du souvenir, qui ne se trouve enfin scellée de son empreinte souveraine. Nous ne connaissons la véritable valeur de nos instants que lorsqu'ils ont subi l'épreuve du souvenir. Comme les images que le photographe plonge dans le bain d'or, nos sentiments virent de couleur et, seulement alors, après ce recul et cette transfiguration, nous comprenons leur sens réel et nous les goûtons dans tout leur doux éclat.

Telle de nos journées qui nous avait semblé terne et désespérée se montre, dans le souvenir, lumineuse et décisive. Tel voyage accom-

pli sans élan, sans enthousiasme, sans surprises immédiates aussi, devient, à distance, fertile en révélations, en découvertes.

Chaque réalité développe, avec le temps, mille aspects d'elle-même aussi réels, aussi chargés de sens et de conséquences que l'aspect primitif. On ne peut escompter ce que le souvenir nous ménage. C'est un trésor d'autant plus précieux et imprévu qu'il est plus indépendant de notre logique rudimentaire. Car la logique du souvenir est plus subtile que la nôtre; elle semble délivrée de nos calculs misérables; elle s'inspire de nos vrais intérêts que nous méconnaissons sans-cesse. La lente besogne qu'elle poursuit témoigne d'une vertu si rare et d'une si munificente sagesse que l'homme, accablé de son indignité, pouvait chercher là les marques d'une intervention divine.

Parfois, c'est un ami que nous avions mal compris, mal jugé, et qui, dans le souvenir, reprend son vrai visage et sa vraie stature; il accuse l'influence profonde qu'à notre insu il exerça sur nos pensées.

Parfois, c'est une parole acceptée dès l'a-

bord d'une oreille distraite ou défiante et que nous retrouvons gravée en lettres d'or au fronton du temple secret où nous aimons nous recueillir.

Semblable à quelque expert joaillier, le souvenir s'empare des matériaux que notre vie accumule pêle-mêle. Il les soumet à la pierre de touche, les travaille, les orne et les empreint de cette patine mystérieuse qui leur donne leur sens définitif et leur prix.

V

Le culte du souvenir ne saurait nous détourner d'un présent où le souvenir même s'alimente.

Nous rencontrons cependant des hommes dont les gens simples disent avec une naïve profondeur: « Leur esprit est ailleurs. » C'est vrai; ce sont des âmes timides et tourmentées qui ont, de bonne heure, cherché dans le souvenir un asile auquel rien ne semble plus devoir les faire renoncer.

Gardons-nous de troubler cette retraite.

Peut-être, un jour, en souhaiterons-nous une semblable. Mais, si avant dans le souvenir que l'on paraisse réfugié, on ne peut échapper à l'emprise, à l'invasion du présent.

Autant vaut, alors, et tant que la force nous en est donnée, accepter, honorer, aimer ce présent comme la source principale de notre richesse.

Si le véritable culte du souvenir était une pratique morale moins exceptionnelle, beaucoup d'hommes hésiteraient à se créer de mauvais souvenirs ; car nos plus mauvais souvenirs ne sont pas ceux de nos souffrances, de nos épreuves, de nos privations, mais ceux de nos hontes, de nos lâchetés, de nos trahisons.

Notre faiblesse fut d'une minute ; vraiment nous faudra-t-il, pendant trente ans, sentir peser sur nous le regard hostile de cette minute ? Qui sait ? Espère quand même en la clémence du souvenir qui peut tout adoucir, tout pardonner. Il est indulgent et pitoyable. Dans un monde livré aux rancunes et aux représailles, il demeure le seul refuge inviolable ouvert au proscrit, comme étaient les cathédrales à l'époque du droit d'asile.

Pour qui s'abîme en lui avec grande ferveur, le souvenir conserve toujours quelque réduit pur de toute vilenie. Ne sentons-nous pas, en outre, qu'en faveur de notre consolation, le souvenir consent à travailler de concert avec son ennemi même : l'oubli ?

VI

Qui peut nous disputer le monde des souvenirs ? Personne. Et qui l'oserait sans crainte ? C'est que nous sommes plus ardemment attachés à cette possession qu'à toute autre.

Parfois, une main maladroite ou malveillante parvient à souiller un de nos chers souvenirs. Nous ressentons alors une indignation et un désespoir aussi durables et profonds que si ces sentiments reconnaissaient leur cause dans la perte ou la déchéance d'un être aimé.

Heureusement, cette besogne criminelle suppose une rare intelligence du mal, une sorte de génie pervers dont l'humanité n'est point trop prodigue. Et puis notre mémoire

est un territoire trop vaste, trop accidenté, trop inexpugnable dans son ensemble pour que la rage de destruction adverse en puisse avilir ou empoisonner de grandes parties. Ainsi le meilleur de nos souvenirs demeure à nous seul, et en sûreté. D'ailleurs nous faisons bonne garde autour de cette fortune.

Nos grands souvenirs sont de véritables personnes morales, si nécessaires à notre bonheur, que nous les portons dans une arche sainte, à l'abri de toute injure, de tout contact. C'est dans cette solitude que nous allons sans cesse les interroger, les invoquer, les prendre à témoin.

Un passé commun ne fait pas toujours des souvenirs communs, tant il est vrai que le cœur se défend, dans son ultime repaire, comme l'individu organique défend sa chair contre les intrusions de l'étranger.

Il arrive que des hommes se complaisent à évoquer devant nous les épisodes d'une existence qui fut, par eux et nous-mêmes, consumée de conserve. C'est alors que nous mesurons le chemin parcouru par notre âme sur sa route solitaire : ces choses dont on nous

entretient, ces actes qu'il paraît que nous avons accomplis, ces paysages qu'on nous rappelle avoir traversés dans notre compagnie, nous ne les reconnaissons plus, et même nous ne voulons pas les reconnaître. Nous sourions d'un air gêné, maladroit, malheureux. Toute notre attitude dit : « Est-il vrai que nous ayons bu à la même coupe ? Pourtant nous n'avons pas bu le même vin et mon ivresse n'est pas la vôtre. »

Nous ne pouvons pas donner à un être cher une plus grande preuve d'amour que de l'admettre dans l'intimité de notre souvenir. Il ne faudra pas moins de toute notre tendresse pour nous aider à introduire une autre âme dans la basilique souterraine, à mener cette âme le plus près possible du refuge où, malgré tout, il n'y a place que pour un seul.

La parfaite communion dans le souvenir est une grâce extraordinaire et un avertissement. S'il t'est donné d'en jouir, ouvre les bras et accueille un élu.

VII

Il t'est sans doute arrivé, en traversant un pays où tu voyageais pour la première fois, de t'arrêter soudain, au tournant d'une montagne, devant un horizon inconnu et de le trouver mystérieusement familier.

Il t'est sans doute arrivé de déboucher le soir dans un carrefour sombre où tu savais n'être jamais venu, et d'y distinguer allègrement ta voie, d'y reprendre comme d'anciennes habitudes.

Parfois le spectacle d'une riante vallée t'arrête à la cime des collines. Tu croyais ne rien savoir de ce pays et, cependant, d'étranges et sûres impressions te guident; elles ressemblent à d'anciens souvenirs. Tu avances et voilà que tu regardes toutes choses comme si tu les reconnaissais. La route qui s'insinue entre les pâturages, souple et sinueuse comme une belle rivière aux eaux jaunes, tu es presque sûr de l'avoir déjà suivie, jadis, dans une existence brumeuse et lointaine qui, pourtant, n'est pas la tienne.

Parfois aussi tu rêves, assis dans l'isolement, et, soudain, un souvenir te traverse : le souvenir d'une action que l'homme que tu es n'a sûrement jamais faite. Et pourtant ce n'est pas une image, une invention. Tu le sais, tu le sens, c'est un souvenir personnel. Un souvenir de quel monde ? De quelle vie ?

Ne rejette pas cette richesse ténébreuse, et ne tremble pas ! N'écoute pas avec complaisance les explications des superstitieux ou des faux savants. La chair de ta chair n'est point née d'hier. Une chose, en elle, survit, qui est contemporaine de toutes les genèses. Bien des révélations nous attendent. Garde-leur une âme accessible, éprouvée et point trop défiante.

VIII

Ne va pas croire que posséder le souvenir, c'est posséder un monde mort.

Parmi tes amis, tu en as sûrement quelqu'un qui a fait l'acquisition d'une maison

et d'un jardin. Il t'invite de temps en temps à lui rendre visite. Chaque fois que tu pénètres chez lui, tu remarques des changements notables : il a fait construire un escalier ; il a relié entre elles deux parties du bâtiment qui, jusque-là, ne correspondaient point. Il a planté des arbres nouveaux. Les anciennes charmilles ont prospéré. Des rosiers sont morts. Des vases ont été disposés dans les clairières. La vie des hommes, des bêtes, des végétaux a entraîné dans sa poussée le monde inanimé et l'a modelé, sculpté, l'a fait participer au mouvement des âmes.

Pareillement, les domaines du souvenir travaillent et vivent. Ce ne sont pas des ruines immuables et rigides, à jamais fixées dans les glaces d'une époque révolue. La vie les pénètre et les émeut toujours ; ils ne cessent de participer à ses entreprises, à ses travaux, à ses fêtes.

Lorsqu'un homme t'ouvre, à plusieurs reprises, la même porte dans la muraille, lorsqu'il te raconte plusieurs fois la même aventure, à quelques mois ou quelques années d'intervalle, observe bien les lieux où il te con-

duit et les personnages qu'il te présente. Là aussi tu verras, chaque fois, des choses nouvelles ; là aussi tu verras qu'on a tracé des routes, abattu des taillis, ouvert des fenêtres et appelé d'inattendus comparses.

Est-il donc vrai que c'était là une histoire morte, ensevelie dans ce qu'on nomme le linceul du passé ?

Le monde du « vivant souvenir » est si indissolublement mêlé à nos résolutions et à nos actes qu'en accumulant des souvenirs, nous avons l'impression de préparer, d'édifier notre avenir lui même.

IX

Là est un autre refuge.

« Ce qui fait de l'espérance un plaisir si intense, écrit M. Bergson, c'est que l'avenir, dont nous disposons à notre gré, nous apparaît en même temps sous une multitude de formes, également souriantes, également possibles. Même si la plus désirée d'entre elles se réalise, il faudra faire le sacrifice des autres, et nous aurons beaucoup perdu. L'idée de

l'avenir, grosse d'une infinité de possible, est donc plus féconde que l'avenir lui-même, et c'est pourquoi l'on trouve plus de charme à l'espérance qu'à la possession, au rêve qu'à la réalité. »

L'idée de l'avenir, seule, nous intéresse ; seule elle est notre bien, seule elle est douée d'existence. C'est bien elle que nous appelons l'avenir. Et si M. Bergson, à la fin de ces lignes admirables, crée une distinction entre l'avenir et l'idée de l'avenir, il ne nous fait pas oublier qu'il vient, et comme à dessein, de faire la confusion, car « ce dont nous disposons à notre gré », c'est l'idée de l'avenir, et point autre chose. Mais, à l'exemple de M. Bergson, nous pourrons appeler avenir notre idée de l'avenir.

Cette idée est notre chère fortune. Certes, nous attachons un intérêt passionné à trouver, dans le jaillissement du présent, quelque chose qui ressemble à la réalisation de nos rêves. Toutefois leur réalisation, comme leur déception, marque leur fin, leur épuisement. Cela nous est insupportable. Quelque sort que le présent réserve à nos imaginations,

nous travaillons chaque jour, au fur et à mesure que le temps les dévore et les abîme dans le définitif, à les reporter plus avant dans l'infini, à les prolonger, à les reconstruire, pour ne jamais avoir moins d'avenir à notre discrétion.

Ce besoin d'un avenir, sans autre rapport que notre espoir avec la rugueuse vérité du présent, est une chose si vivace, si généralement humaine qu'on ne peut la considérer sans un respect presque religieux. Pour que cet avenir gonflé de rêve soit si nécessaire à la vie morale de la plupart des hommes, il faut qu'il représente un bien véritablement incomparable. L'étreinte que nous resserrons autour de lui est celle, étroite et puissante, que nous réservons aux possessions qui nous tiennent le plus au cœur. Et, puisque déjà nous avons détaché le mot possession du sens grossier qu'on lui attribue d'ordinaire, disons que la possession d'un rêve, dès qu'elle nous assure le bonheur, est une réalité moins discutable et moins illusoire que la possession d'une mine de houille ou d'un champ de blé.

Mais comme il n'y a pas de possession sans conquête, sans effort, il faut mériter nos rêves et les cultiver avec amour.

Si les gens pétris de raison nous reprochent de distraire un moment les hommes de cette réalité pratique qui prétend à préparer l'avenir, nous sommes prêt à leur répondre :

— Regardez donc les hommes à qui s'adressent nos paroles. Vous savez qu'ils ne sont pas heureux. Vous savez qu'ils sont accablés de fatigues et de privations. Ils ont connu tous les périls et toutes les lassitudes. De quel droit les empêcheriez-vous de se réfugier dans un monde qui est désormais le moins contestable de leurs domaines. Ne craignez rien, pour eux-mêmes, du rêve ; il ne pourra jamais les abreuver d'autant d'amertume que ne le fait cette réalité moderne dont vous êtes les artisans impunis.

Si vous n'êtes pas las d'entrevoir votre avenir à travers les devis, les livres de comptes, le barreau des cages et les irrespirables fumées de notre industrie, laissez du moins ceux que voici chérir un avenir merveilleux et, en dépit de tous les déboires, efficace. Il

ne s'agit pas d'oublier la vie : elle est trop belle et trop enviable, mais bien de l'amplifier et de la féconder. Quelle que soit l'issue d'un rêve généreux, il grandit toujours l'homme qui l'a porté. Laissez les malheureux être riches d'un bien qui ne leur coûte qu'amour et foi naïve. Que votre raison ne les dépossède pas du seul trésor que votre avidité n'a pu leur arracher. C'est le culte de l'avenir et du souvenir qui soutient l'homme dans l'indécision de l'heure. S'il va, d'instinct, vers ces refuges, ne l'en détournez pas et songez, ô prêtres de la raison, à l'avertissement de Pascal : « C'est sur les connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. »

X

J'ai vu souffrir et mourir des milliers d'hommes. J'en vois chaque jour de nouveaux entrer dans la sombre arène et lutter. Mon rôle est de les assister dans cette tourmente, de leur assurer le secours et l'espoir. J'ai maintenant une grande expérience de ces choses et je sais

que les hommes ne sont jamais privés d'avenir, alors même que la vie est sur le point de les trahir.

Des philosophes et des poètes, égarés par la religion ou par une passion mystique de la mort, ont pu donner le redoutable conseil de ne point celer au moribond l'approche de son anéantissement. C'est une vue théorique de la charité, une doctrine artificielle et malfaisante qui ne résiste pas à l'essai, qui ne doit pas être essayée. Ses partisans redoutent un mensonge là où il n'y a que mansuétude et modestie, car il n'appartient pas à l'homme d'être assez orgueilleux de son jugement pour enlever à quelqu'un, avec la certitude de la vie, ce fabuleux avenir qui est plus précieux que la vie.

Je me rappelle qu'en 1915, un blessé, qui venait de recevoir la visite d'un prêtre animé d'intentions louables et d'exaltation maladroite, me dit soudain : « Maintenant, je sais que je vais mourir », et se mit à pleurer affreusement. Je fus voir le prêtre et lui reprochai sa conduite. « Eh quoi ! me répondit avec hauteur cet homme éloquent, vous êtes incapable de conserver à ce malheureux sa vie

terrestre, me blâmeriez-vous de lui assurer sa vie future ! » Hélas! Hélas! je songe encore aux sanglots de ce blessé; c'étaient bien ceux d'un homme qui vient de perdre à jamais sa richesse suprême et que plus rien ne saurait dédommager.

Les soldats qui, dans la pleine vigueur de leur jeunesse, subissent une mutilation profonde et définitive éprouvent d'abord comme une véritable amputation dans leur avenir, tant il est vrai que chaque partie de notre personne physique est mêlée intimement aux travaux de notre chimère. Puis, avec une surprenante rapidité, et bien avant que le désordre des tissus ne soit conjuré, on les voit combler d'abord la brèche morale, relever le mur écroulé, l'étayer à la hâte et reconstruire, toute nouvelle mais intégrale et bien close, la forteresse sacrée hors de laquelle leur âme demeure vulnérable et désarmée.

En vérité, le condamné à mort est encore riche d'avenir, même lorsque son corps s'affaisse, dix fois percé par les balles, même lorsqu'il ne lui reste qu'une goutte de sang, qu'une vacillante étincelle de vie.

XI

O présent, source écumante et magnifique, tu sais bien que nous te serons fidèles! Avec tes mille visages animés, tes paysages, tes problèmes, tes combats et ce lourd faix d'idées que tu heurtes et entraînes, tu nous attireras toujours, tu nous verras buvant tous ensemble à tes flots.

Mais lorsque tu n'auras plus, pour nous, que de la colère et de la haine, que de l'avarice et de la cruauté, il faudra bien que chacun de nous t'abandonne et retourne à ses refuges; il faudra bien que chacun de nous se retire dans la Thébaïde où toutes les choses répondent encore à sa voix, à sa seule voix.

Puisse notre sort nous garder de la plus grande infortune! Puissent nos refuges ne jamais perdre à nos yeux leurs vertus et leur sécurité! Cette suprême disgrâce nous atteint parfois, et c'est alors que notre âme, exilée de sa vraie patrie, doit se mettre humblement à la recherche de la grâce perdue.

CHAPITRE VIII

LA RECHERCHE DE LA GRACE

I

Quel homme, dites-moi, quel homme, fût-il livré sans défense au dégoût de soi-même, à la terreur du monde, à la tristesse d'une époque sans pitié, aux remords des choses faites, à l'effroi des choses à faire, quel homme souffrant d'un de ces maux, ou de plusieurs, ou de tous à la fois, n'eût pas éprouvé un large soulagement, n'eût pas senti l'absolution des erreurs de l'univers et l'adoucissement des siennes en contemplant cette petite oseraie que je vis, hier soir, au tournant d'un sentier?

Qu'y avait-il donc là de profond, de divin?

Rien, rien, sans doute. Tout, peut-être.

Car qui m'oserait soutenir que quelque chose au monde ne soit pas un signe pour mon cœur et rien que cela ? Je suivais un mur de pierre ; oh ! un mur indéchiffrable à cette heure, sans histoire, sans compassion, un ennemi. Il bornait la vue et les pensées ; il était dévoré de mousses froides et tout visqueux d'hiver. Et puis, tout à coup, il n'y a plus eu de mur, mais un petit vallon comblé de cette oseraie. Oui, je dis bien comblé, parce qu'il semblait que tous ses vœux fussent exaucés, toutes ses aspirations satisfaites, toutes ses prières prises en considération.

Des milliers de branches carminées s'élevaient en chœur vers le ciel, comme les touffes d'un corail qui eût été lisse, sans détour, jaillissant. Toutes les branches montaient ensemble, d'un même élan fraternel, ainsi que les désirs d'un monde délivré des ambitieux et voué à la seule, à la plus noble ambition. Mais, à quoi bon chercher, à quoi bon peindre ? Sûrement, ce n'était pas plus le sang enflammé des jeunes pousses que les ruisseaux fumant à leurs pieds comme des encensoirs, ce n'était pas une de ces choses, ou l'autre,

qui promettait l'allègement et la délivrance. C'était le monde entier qui se manifestait dans cette infime partie de lui-même, comme il arrive à l'homme le plus secret de se trahir par un tremblement de son petit doigt ou par une palpitation de la paupière.

II

Jadis, je fus ainsi sauvé par la bâche d'une humble voiture de livraison. Cette bâche n'en a certes jamais rien su, non plus que les gens qui en avaient ici-bas la propriété ou l'usage. Il est, en chaque chose, des qualités que nous ignorons et qui sont, précisément, celles par quoi cet objet remplit son plus beau rôle dans l'univers, celles vers lesquelles il tend comme à une fin miraculeuse, celles qui sont sa vocation même et son véritable destin.

Je me souviens, c'était un matin de février, un de ces matins ingrats, abandonnés, dont on pense qu'ils ne méritent pas le soir et ne l'atteindront même pas. Je ne sais ce que

j'avais fait à moi-même et aux miens pour être, à ce point, déserté de courage et d'intention ; mais j'étais, à coup sûr, ce matin-là, le plus dénué des hommes et le moins digne d'une aumône.

Pourtant l'aumône me fut faite, car cette bâche merveilleuse m'apparut. Elle était jaune et verte, de toile grossière. Sa couleur, ses plis, son aspect, les formes qu'elle voilait, enfin je ne sais quoi qui était en elle, m'avertit que je pouvais vivre encore, que mes fautes m'étaient remises, que rien de moi n'était sans remède.

J'accepte de passer pour un homme avide de pardon, pour un homme qui se satisfait de peu. Nous voulons tout évaluer nous-mêmes, comme si les choses de l'âme avaient signification d'argent, comme si elles ne relevaient point d'un autre génie que celui des comptables ou des géomètres.

J'ai rencontré, pendant la guerre, un prêtre avec qui je me suis entretenu souvent de pénitence et de contrition. Je lui demandai un jour à quel prix il mettait la rémission des plus lourds fardeaux de la conscience. Il me

répondit sans sourciller : « Trois pater et ave. » Cet homme était corrompu par la tique du monde et de son ministère. Il donna quelque envie de l'insulter, et j'avo que je le secouai rudement. Depuis, j'ai réf chi. Je ne me réconcilie point avec le souve de ce prêtre, mais je pense que la grâce touche de façon bien inopinée; elle éclate dain, sans raison, comme l'azur radieux un ciel qui n'y comptait point. Elle est ci cieuse en ce sens que nous ne la payerons mais au prix exact que nous donnions d Elle se manifeste sans souci des travaux nous assumons pour la mériter, et les sions qu'elle choisit ne sont pas à propo de notre détresse. Mais qu'elle est souve et le plus enviable des biens !

Rappelez-vous, rappelez-vous ! Vous par les rues, en proie à un mal irrémédi Votre pauvreté paraissait sans borne elle ne voulait être atténuée ni par un su ment d'argent, ni par une amélioration votre santé, ni par le retour d'une amitié sée. Et, cependant, vous avez tout à cou piré dans le vent une odeur imperce

familière, chargée de souvenir, vous avez tout à coup rencontré, dans la couleur d'une maison ou dans la disposition d'un visage inconnu, quelque signe mystérieux, et vous avez senti que la richesse vous était rendue, qu'elle affluait en vous comme le sang sauveur revient au cœur d'un moribond.

Je marchais un jour sur les bords de l'Aisne, en proie à un tourment sans mesure et sans raison et qui, pour cela même, semblait incurable. L'image d'un pont, dans l'eau, m'a soudain rendu confiance en moi-même et l'usage de la joie. Et ce n'était là qu'un reflet; mais ne croyez jamais ceux qui vous diront que ce n'était là qu'un reflet.

III

D'un homme qui, frappé cruellement dans sa chair ou son esprit, conserve une foi allègre et ne cesse de dominer son mal, je dis qu'il a la grâce.

D'un homme vrai qui, pendant une heure, peut se regarder agir et penser sans malaise,

je dis qu'il est touché de la grâce et je souhaite que cette heure dure une journée et cette journée une vie entière.

Semblable à un navire voilier qui tend dans l'atmosphère ses câbles déliés et vibrants, ses antennes sensibles, qui sonde le ciel avec ses mâts souples et forts, qui offre au vent, sous des angles sans cesse variés, la blanche résistance de ses toiles et qui domine merveilleusement toutes les forces de l'air en paraissant leur obéir, l'homme qui possède la grâce jouit d'une communion profonde, parfaite, délicate, non seulement avec les choses du monde qui nous sont perceptibles, mais surtout avec celles qui nous sont inconnues.

Celui-là pèse lourd sur le van du vanneur. Celui-là ne vit pas seulement dans les limites de sa peau. Celui-là remplit à lui seul presque tout l'univers, il participe glorieusement de l'infini.

Je sais : il arrive souvent que le beau navire voie ses voiles s'affaisser en détresse ; il arrive qu'il ne sente plus ses cordages frémir dans le ciel. Il arrive qu'il s'arrête avec

angoisse dans la stupeur et l'indifférence de midi.

Il arrive que l'homme riche se retrouve soudain sur le fumier de Job. Il arrive que la grâce déserte le cœur, sans raison.

Est-ce bien sans raison ? Je ne peux pas encore le dire, car il ne faut pas se chercher des excuses en estimant quoi que ce soit « sans raison ».

Mais demeure attentif, les voiles tendues comme une oreille, le gréement fidèle, et peut-être percevras-tu certaine brise exorable, là où d'autres moins confiants ne souffriraient que de l'abandon.

Il ne faut pas perdre contact avec l'univers si l'on veut vivre en état de grâce.

IV

Accueillez votre propre pensée, quelle que soit l'heure à laquelle elle vous fait visite. Et si son bon plaisir est de vous éveiller la nuit, levez-vous pour lui faire honneur et la regarder avec des yeux nets.

Il y en a qui ont failli avoir une heure de grandeur, mais ils somnolaient sous la moiteur de l'édredon. L'esprit les appelait à voix basse, dans l'ombre de la chambre froide. Ils ne se sont pas levés et ils ne sauront jamais ce qu'ils eussent pu devenir. Ils chercheront à se consoler en pensant qu'ils ont rêvé ; se consoleront-ils jamais ?

Il y en a qui ont aperçu, tout à coup, à travers la fumée du tabac, leur âme qui les regardait, comme une personne surnaturelle et attendue.

A ce moment-là, ils jouaient aux cartes ou lisaient leur journal ; ils ont pensé : « Attends-moi, je te rejoindrai tout à l'heure. » La partie finie, le journal jeté, la visiteuse avait disparu.

Ils sont sortis à sa poursuite, avec un cœur bouleversé par la honte et l'angoisse. Hélas, le profond regard mélancolique ne luira peut-être plus pour eux. Ils ne feront peut-être plus jamais la rencontre d'eux-mêmes.

Au sein des plaisirs, alors que vous goûtez la compagnie d'une femme ou la conversation d'hommes hardis et spirituels, s'il vous

arrive d'entendre la voix de la solitude qui chante à vos pieds comme une sirène, quittez tout pour fuir avec elle.

V

Lorsque Epictète dit : « Notre bien et notre mal ne sont que dans notre volonté », il déplace le problème, ce qui est parfois une façon de le résoudre, ce qui, plus souvent, est une façon de le supposer résolu, un expédient pour aller plus outre.

Je ne suis pas heureux, aujourd'hui ; je ne suis pas content de moi, je ne suis content de personne; j'ai la certitude que toutes mes entreprises aboutiront à des échecs, et surtout, surtout, je ne désire rien entreprendre ; je considère toutes choses d'un œil ingrat, d'une âme irritable et comme tarie. Je suis porté à souffrir, à faire souffrir. Oh ! je n'ai pas la grâce. Je le sais et je ne m'y complais point. Secrètement j'aspire à sentir enfin la grâce descendre sur ma tête et mes épaules, comme un manteau de suave

soleil, comme le parfum sucré qui tombe des tilleuls.

Que veut ce vieillard ? Pourquoi répète-t-il avec une sorte d'entêtement : « Il dépend de toi de faire un bon usage de tous les événements » ?

Eh ! sans doute ! Cela aussi dépend de moi.

Mais que faire quand il n'y a rien à reprocher aux événements ? Quand il n'y a pas d'événements ?

Est-il donc vrai qu'il dépende aussi de moi d'être moi-même à cette minute ? Répondez-moi, grands arbres silencieux ! Réponds-moi, sapin chargé de grésil qui rêves — Heine me l'a dit — au palmier dévoré d'ardeur sous les tropiques.

« Chasse, reprend le philosophe, chasse tes désirs, tes craintes, et il n'y aura plus de tyran pour toi. »

C'est vrai; mais je n'ai qu'une crainte : n'être pas le meilleur homme; qu'un désir : ne point succomber à moi-même.

Le sage hausse les épaules et dit alors d'une voix douce : « Supporte et abstiens-

toi. » Et il ne songe pas seulement aux orages qui viennent du dehors.

Il dit cela, car il sait bien que, pour être heureux, il faut être visité par la grâce.

Tous les stoïciens ont établi des règles de vertu. Aucun n'a livré le moyen qui donnerait la force de les appliquer. Car le goût ne suffit pas. Il faut le don, il faut cet élan secret qui est proprement la grâce.

VI

Soyez béni, monde divin qui m'avez délivré de la colère en me découvrant à temps cette tremblante fleur de volubilis.

Soyez béni, monde divin qui, au comble de la fatigue, au sein des périls, avez choisi des voies mystérieuses pour m'illuminer d'un sourire intérieur.

Les millions d'hommes malheureux qui souffrent en ce moment dans les campagnes de l'Europe affolée savent tous qu'au plus noir de la détresse une étrange consolation peut les pénétrer ; et c'est comme si des doigts crispés sur le cœur relâchaient soudain leur

étreinte. Il y en a qui appellent cela Dieu. Beaucoup d'autres ne donnent pas de nom au miracle, mais l'espèrent quand même à genoux.

La voix ne parle plus dans un buisson ardent. Quelquefois, c'est le bruit des feuilles de l'arrière-saison qui crépitent encore aux branches d'un chêne. Quelquefois, il n'y a pas de voix, mais seulement le regard annonciateur d'une véronique en extase dans les friches d'avril.

Je veux bien supporter, mais je ne veux pas m'abstenir. Je ne veux pas n'aller point au-devant de la grâce, ne la point chercher dans la nuit parcourue de senteurs glacées, dans les bois tourmentés où deux branches s'étreignent et gémissent longuement, sur le plateau hanté de chardons qui travaillent avec fièvre et piété à perpétuer une descendance nombreuse.

Que cela me soit permis, et aussi d'interroger la terre, comme celui qui cherche les sources et les minerais, et aussi d'éprouver, chaque matin, la verte ascension du printemps sur le coteau rocailleux.

Je ne sais par quel chemin viendra la joie, mais qu'il me soit permis d'aller quand même à sa rencontre, car je ne peux vraiment m'asseoir ici et l'attendre placidement sur une borne du carrefour.

Une joie m'est échue pendant la guerre, une joie qui est sans doute la plus grande de ma vie : celle d'avoir un enfant. Et ma raison ne s'est pas révoltée, et elle n'a pas osé me dire qu'il était téméraire de souhaiter un enfant alors que le monde humain est livré sans défense à l'incohérence, au désarroi et au crime. Oui, je me suis réjoui de me voir naître un petit homme alors que l'avenir des hommes semble corrompu pour de longues années. J'ai même salué cet enfant comme un sauveur. Vous voyez bien que les voies de la joie nous sont inconnues, comme celles de la grâce.

Je ne m'abstiendrai donc pas et lorsque je me sentirai le cœur saignant d'une plaie injuste, j'irai me recueillir, à pas respectueux, dans le monde solitaire. Je ne lui demanderai pas justice, je ne le provoquerai pas, je ne l'importunerai pas ; j'attendrai qu'il se manifeste et m'affranchisse, j'attendrai qu'il

me dispense enfin la grâce qui est toujours en lui comme une sève subtile, comme un lait maternel.

La solitude ! Je peux encore la conquérir entre cent mille compagnons qui parlent; je connais, pour me les chanter à moi-même, de petites chansons qui m'environnent du silence des steppes.

Je retournerai dans le ravin, où, tout l'été durant, le merle que je connais siffle ce même chant liquide qu'il épure et perfectionne de semaine en semaine. Dix notes qui sont toute sa carrière et sa raison d'être. Peut-être que, ce jour-là, cette musique sera juste ce qu'il faut à mon âme pour retrouver son essor, comme une barque échouée que vient mettre à flot une lame indolente.

Je retournerai dans les endroits où j'ai été heureux, et je ne crois pas que ce soit une telle imprudence, car il reste souvent un peu de bonheur attaché aux choses, comme l'odeur d'une femme dans les vêtements, comme une perle de vin dans le fond d'un verre.

Je repasserai derrière le hameau, là où je sais que, chaque matin, un couple de palom-

bes emmêle sa plainte qui sape sourdement le silence, y creuse un tunnel mélodieux.

Et je m'étalerai face au ciel, comme une vigne bien exposée qui veut mûrir de beaux fruits.

Je dis ce que je ferai, avec l'unique, avec le profond désir que vous en fassiez tous autant, chacun de vous tourné vers ses planètes préférées ; avec le désir que vous n'acceptiez pas d'être des brebis marquées, sans rédemption, pour le couteau.

Il ne faut pas beaucoup de chose, parfois. L'âme n'est pas plus exigeante que le corps. J'ai vu des soldats épuisés qu'une seule gorgée d'eau-de-vie relançait aux cimes du courage. J'ai vu des hommes blessés grièvement et qu'on rendait à la vie en inclinant un peu leur corps pour orienter mieux le cours indécis du sang.

L'âme n'est pas moins fragile, moins sensible. Si la vue de l'ouest vous entretient dans la tristesse, tournez-vous légèrement vers le sud. On ne sait ce que le monde divin tient en réserve.

VII

Heureux ceux qui peuvent prier. C'est ainsi que les chrétiens sollicitent la grâce.

Il est facile de se mettre à genoux ; mais pour pouvoir prier, il faut posséder déjà cette grâce que l'on implore. C'est un si grand don, celui de la prière, qu'il n'est même pas décent d'en souhaiter quelque autre.

Boire est une petite chose. Avoir soif est tout.

Pourquoi les chrétiens qui nous conseillent de prier pour obtenir la grâce ne nous disent-ils jamais ce qu'il faut faire pour pouvoir prier? Ce n'est pas au hasard, pourtant, qu'ils font jouer l'ombre et la lueur des vitraux, l'odeur des pierres et celle de l'encens, le silence des voûtes et les soupirs propitiatoires des orgues, tous ces pièges harmonieux tendus à la prière errante.

Pour moi, je peux prendre un bâton et rechercher la solitude du monde. Si ce monde est une rue de ville à l'aube, c'est bien ! Un dock fumeux, haché de rails et de mâts, c'est

bien! Une route creuse, illuminée de genêts en fleurs, c'est bien! Si c'est une cour de caserne, ou l'aire bourbeuse d'un camp de captifs, oh! que cela me soit quand même miséricordieux, que cela me soit encore bien!

Si je peux marcher, aller droit devant moi, ou de long en large, je prie. Si je peux voir un morceau de ciel, je prie. Et si la nature entière est offerte à mon âme, je prie, je prie malgré tout et comme sans le vouloir. Car il faudra bien que je voie l'oseraie, ou la radieuse bâche de cette voiture, ou l'image du pont dans l'eau. Il faudra que j'entende le gémissement des branches enlacées; et c'est alors que je pourrai me sentir inondé de la grâce.

La grâce! Elle est bien la conscience fugitive que l'homme prend de sa divinité.

Et maintenant, maintenant surtout, et plus que jamais, dites qu'il faut que l'homme ait foi en sa divinité!

CHAPITRE IX

APOSTOLAT

I

La belle légende de la multiplication des pains n'est miraculeuse que dans l'ordre matériel où l'on entend la confiner. Mais la multiplication à l'infini des nourritures morales est notre spectacle de tous les jours, notre joie, notre encouragement.

On conçoit que la possession des biens matériels incline à l'exclusion, à la satisfaction solitaire : si je veux partager avec toi cette belle pomme que je tiens dans ma main, il me faut consentir à ne jouir que d'une moitié de fruit. Et si nous sommes quatre, notre part à chacun se réduira proportionnellement. Ah ! béni soit le thaumaturge qui saura nous rafraîchir tous avec un seul verre d'eau, nous assouvir tous avec une seule bouchée de pain !

Le miracle éclate pourtant chaque jour à nos yeux. Toute richesse morale semble s'accroître d'être possédée en commun. Plus une vérité se propage, plus sa beauté, son prestige et, en quelque sorte, son efficacité augmentent. La vénération dont cent peuples entourent un tableau de Vinci, un chant de Gluck ou une parole de Spinoza n'a pas morcelé ces beaux trésors, mais leur a donné plus d'importance et d'éclat, a développé et fait s'épanouir toute la somme de joie qu'ils tenaient en puissance. Les grandes idées ont une telle force de rayonnement ! Elles traversent l'espace et le temps à la façon des avalanches : elles emportent ce qu'elles touchent. Elles sont les seules richesses que l'on partage sans jamais les diviser.

Cela engage chacun de nous à se faire l'apôtre modeste et persévérant de ses vérités, le propagateur de ses découvertes, le dispensateur de ses richesses morales. Notre propre intérêt l'exige impérieusement, non moins que l'intérêt d'autrui. Nous ne serons vraiment heureux que lorsque nous aurons admis et converti à notre joie ceux que nous aimons ;

et nous les aimerons mieux de leur avoir procuré quelque joie, d'être à l'origine de leur contentement.

Les voyages que nous avons accomplis sans aucune compagnie nous laissent un souvenir mélancolique et dénué d'ardeur. C'est que nous n'avions personne à qui communiquer notre admiration, notre émerveillement. Assis, en solitaire, devant les plus majestueux paysages, nous n'avons pas eu à exprimer notre enthousiasme, et, privé de cet épanouissement, il est demeuré chétif, et, dirait-on, pauvre. Le partage l'eût enrichi.

Pourtant nous aimons la solitude, elle est la silencieuse et froide fontaine où notre âme s'épure et se raffermit. Mais que nous servirait d'avoir, à la faveur de la solitude, amassé de grands biens, si nous n'avions personne à qui les offrir ?

C'est en partie dans ce souci que l'homme recherche une union durable. Entre mille libéralités, l'amour lui offre l'occasion de jouir d'une compagnie sans devoir renoncer à la solitude. Un foyer heureux, c'est une solitude à plusieurs âmes. L'homme engagé dans une

belle union est sûr d'une personne au moins à qui donner ce qu'il possède de meilleur.

II

Peut-être me diras-tu : « Comment saurais-je être un apôtre, alors que je n'ai moi-même qu'une foi chancelante ? Il me serait doux d'être généreux, mais j'en suis à solliciter la générosité d'autrui. De tels conseils sont pour les âmes riches qui, justement, n'ont pas besoin de conseils. Il en est donc de cette fortune-là comme de l'argent, elle comble ceux qui en sont déjà pourvus ! Mon âme est pauvre et frileuse ; de quel réconfort serait-elle pour d'autres âmes pauvres et frileuses aussi ? »

— O mon ami, comme tu te trompes sur toi-même ! Comme ta modestie ressemble à l'ingratitude ! Tout d'abord je veux te dire que le cœur qui doute de ses ressources est riche sans le savoir. La passion d'humilité l'accable ; qu'il s'en délivre sans devenir orgueilleux ! Dans le domaine de l'intelligence, tu l'as sûrement remarqué, il n'y a que les

vrais imbéciles pour ne jamais douter de leurs facultés. L'homme qui peut admettre sa propre insuffisance fait, du coup, preuve d'une précieuse pénétration. De même, si tu t'estimes pauvre, c'est que tu ne l'es point. Les seules natures profondément arides ignorent et ignoreront toujours leur stérilité.

Ce matin, tu es sorti, dès l'aube, pour aller prendre ton service. Il y avait, dans le marais qui dort au bord de la route, de si délicats reflets verts et pourpres que tu en as été frappé. Tu m'en as parlé, dès que tu m'as pu voir, avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Tu as été généreux envers moi. Tu as partagé ton bien avec moi. Merci !

Qui m'a entretenu de la douleur de Guillaumin? Qui m'a soudain ouvert les yeux et fait mesurer la trouble profondeur de cette âme? C'est toi ! Je suis encore ému de ta perspicacité affectueuse, émerveillé de ta fortune.

Rappelle-toi cette nuit où nous sommes demeurés tous deux étendus dans les champs, face à un ciel ruisselant de clarté laiteuse. Tu ne m'as rien dit, mais j'ai compris que, ce soir-là, tu possédais jusqu'à l'ivresse une

idée terrible, immense, celle de l'infini. Grâce à ton silence, j'ai partagé avec toi cette écrasante richesse.

Qui m'a prêté ce beau livre suédois que je ne connaissais pas? Qui m'en a parlé avec enthousiasme? C'est toi, toi encore!

Qui me chante, quand je suis las, cette chanson poignante et sereine comme un souffle accouru du haut des océans nocturnes? C'est toi, mon ami, tu le sais bien.

Je pourrais te citer mille traits de ta générosité, mille paroles d'apôtres qui sont sorties de tes lèvres.

Ah! mon ami, peux-tu désavouer tant de richesses? Peux-tu montrer, à la fois, tant d'amertume et tant de prodigalité?

Chaque jour, tu découvres un moyen de transformer en bonheur des éléments que les autres possèdent et négligent. Alors, n'hésite pas : montre-leur quel parti fructueux ils doivent tirer de leurs biens.

Et ne réclame d'autre récompense que le plaisir d'avoir été le donateur, l'initiateur.

La quantité totale de joie qui règne à la surface de notre monde a beaucoup d'importance

pour toi et pour moi. Il faut toujours travailler à l'augmenter, quels qu'en soient les titulaires directs. Il n'est personne qui, finalement, n'en perçoive l'écho, n'en reçoive son bénéfice personnel.

Et c'est aussi pourquoi, dans le grand malheur actuel du monde, les plus effrontés jouisseurs se sentent mal à l'aise, même lorsque leur plaisir insolite est sans témoins.

III

Si tu veux, nous prendrons, pour commencer, la résolution de ne jamais détromper quelqu'un qui croit posséder quelque chose.

Il y a des gens qui mettent leur sollicitude et leur orgueil à priver le prochain de ces illusions qu'Ibsen appelait « les illusions vitales ». Or le propre de ces illusions est qu'elles sont irremplaçables. Leur arrachement laisse l'homme mutilé, sans réparation possible.

Assurément, il y a, chez les êtres jeunes, une grande exubérance de sève, et toutes sortes d'encombrants surgeons. Qu'un sécateur

adroit et attentif taille, de place en plac
rameaux trop gourmands, et l'arbre fer
fruits plus lourds, plus parfumés.

Mais peux-tu sans crime enlever sa ri
à tel homme vieilli dont la chimère est l
agrément? Garde bien d'amputer de to
feuille la vieille souche sans postérité q
que cette verdoyante frondaison pour s
ter et connaître le soleil.

Méfie-toi de ces gens qui ont comm
fausse passion de vérité. Ils sont bour
de présomption vaniteuse. Ils ignorent
vérité vraie gît là seulement où il y
foi, même sans objet. Et qu'importe l'
C'est dans la foi qu'est notre grandeur

Je fréquentais, pendant mon enfance
une humble boutiquière à cheveux l
Elle végétait dans une échoppe ténébre
demeurait assise derrière sa vitrine
poussière régnait sur de menus colifiche
affaires étaient fort misérables, ma
aimait à dire le soir : « Aujourd'hui, le
sants ont beaucoup regardé la vitrine.

J'observai, en fait, que presque to
passants jetaient vers la sombre bouti

regard lent, comme rêveur, alourdi d'un intérêt singulier et qui les faisait parfois suspendre leur course.

En passant moi-même un jour devant le pauvre étalage, je compris soudain ce que les passants regardaient avec tant de bienveillance : c'était leur propre visage, reflété dans la vitre noire.

J'étais encore bien jeune, mais j'entrevis vaguement qu'il ne faudrait jamais m'ouvrir à ma vieille amie de cette désastreuse découverte.

IV

Il ne suffit pas de cette bienveillance passive. Il ne suffit pas de ne point nuire. Marc-Aurèle, je crois, a dit : « Souvent, on est aussi injuste en ne faisant rien qu'en faisant certaines choses. » Entends donc que ne point partager ta fortune intérieure, c'est, en quelque sorte, voler ceux qui t'entourent.

Nous allons d'abord déclarer nos biens ; nous tâcherons de le faire sans honte et sans

orgueil. Les gens qui jouissent d'une vie intérieure intense et efficace en tirent beaucoup de fierté, ils en feraient volontiers état s'ils ne savaient que ces biens paraissent dérisoires aux hommes vulgaires ; c'est donc bien la honte qui les retient d'être orgueilleux.

Malgré le cri d'Hamlet, c'est avec des mots que l'on découvre et que l'on possède le monde.

Les rhéteurs ont si bien fait que les mots semblent parfois secs, vides de pulpe, vides de suc. Ce sont des bruits discordants, ce ne sont plus des nourritures.

Il ne faut qu'un peu de confiance et de générosité pour leur restituer leur sens, leur poids. Dès lors ils deviennent précieux et fidèles. Nous les appelons à notre secours comme des personnes dévouées : tout de suite ils sortent de l'ombre et se montrent dociles à nos souhaits.

Marc-Aurèle, dont nous venons de parler, dit encore ceci : « Je veux faire toujours la définition ou la description de l'objet qui se présente à ma pensée, afin de voir, distinctement et à nu, ce qu'il est dans sa substance,

considéré dans son tout et, séparément, dans ses parties, et afin de pouvoir me dire à moi-même son vrai nom ainsi que le vrai nom des parties dont il se compose et dans lesquelles il doit se résoudre. Car rien n'est si propre à élever l'âme que d'analyser autant que possible, avec méthode et justesse, tout ce qui se rencontre dans la vie, et que d'examiner toujours chaque objet de façon à pouvoir aussitôt connaître à quel ordre de choses il appartient, de quelle utilité il y est, quelle importance il a dans l'univers et relativement à l'homme. »

C'est avec les mots que s'accomplit cette besogne.

J'ai encore noté une autre belle parole à ce sujet; elle est de M. Anatole France. « Les mots, dit-il, sont des idées... Je crois que le premier peuple du monde est celui qui a la meilleure syntaxe. Il arrive souvent que les hommes s'entr'égorgent pour des mots qu'ils n'entendent pas. Ils s'embrasseraient s'ils pouvaient se comprendre. »

Sois donc bien sûr que les mots dont nous faisons usage méritent tous nos soins, tout

notre respect. Ils sont les témoins de notre pensée. Ils ne nous trahiront que si nous les abaissons à de basses besognes.

Choisis-les avec beaucoup de tendresse; c'est une qualité aussi enviable que la précision. Et, au moyen de ces mots choisis, exprime loyalement ta fortune.

Dis ce que tu découvres, ce que tu connais. En affirmant ta possession, tu la rends sûre, définitive. Tu travailles pour les autres et pour toi-même. Tu donnes une forme à ton trésor et le livres, ainsi parfait, à qui veut bien s'en saisir.

V

Oui, en agissant de la sorte, tu travailles encore pour toi-même. Ne quittons pas trop tôt ce sujet brûlant.

Si je ne craignais pas de donner à une conviction la forme d'une boutade, je dirais : « On fait son ouvrage et il vous le rend bien. »

Dans les idées qui te sont chères et que tu

exprimes volontiers, il n'y a pas que des constatations, des résultats acquis, des témoignages d'expérience. Il y a aussi beaucoup de souhaits, de vœux. A force d'être énoncés, ceux-ci finissent par agir sur toi-même, par t'emprisonner doucement. Quand tu parles de la vertu, ou du bonheur, ou de l'esprit d'entreprise, ou du courage, tu avances certaines choses qui sont ton fait, à coup sûr ; tu avances aussi nombre d'autres choses dont tu voudrais passionnément qu'elles devinssent ton fait, ta qualité propre et reconnue. Or, à force de les exprimer, il advient qu'elles agissent sur toi, en retour ; un moment arrive où tu es moralement contraint à devenir l'œuvre de tes opinions. Dans ce sens, ton ouvrage te rend bien ce que tu as fait pour lui.

Admets donc que si tu te plais à voir et à dépeindre ta vie sous des couleurs généreuses, harmonieuses, il faudra bien que l'harmonie et la générosité impriment peu à peu leur sceau à tes pensées profondes et à tes actes.

Parle, parle donc de ton rêve. Chaque fois qu'on te dira : « Vous n'êtes pas l'homme de vos paroles », pense en souriant : « Pas en-

core, sans doute; mais je sens qu'un jour mes paroles, c'est-à-dire mes pensées, auront raison de mes errements. »

Quand tu auras éprouvé cette méthode, tu tenteras de l'appliquer à autrui.

A cet effet, efforce-toi de faire une réputation aux gens incertains, hésitants. Sois prudent : c'est là qu'il importe de bien choisir les idées et les mots. Mais si tu vois quelqu'un de tes compagnons sollicité par deux réputations contraires, enferme-le dans la meilleure des deux.

J'ai connu un homme qui avait fait beaucoup de bonnes actions et un nombre important d'actions blâmables. Le jour où je l'ai vu indécis entre ses divers penchants, j'ai commencé à lui dire certaines phrases qui commençaient à peu près comme cela : « Vous qui êtes si bon... Vous qui avez fait telle et telle bonne chose... » Or il est arrivé que cet homme-là est devenu très réellement bon, pour ne pas manquer à la réputation qu'il avait assumée.

Je devine que tu vas prononcer le mot de vanité. Arrête-toi donc! Il n'y a pas de mau-

vais stratagème pour faire porter de belles moissons à une terre ingrate. Si j'avais attiré l'attention d'un tel homme sur les bassesses de son caractère, il fût peut-être devenu tout à fait un forban, et il y aurait eu, à cela, de la honte pour lui, pour moi et pour tout le monde.

VI

Tu te le rappelles : nous avons découvert ensemble que le monde était offert à tous les hommes pour être possédé par chacun d'eux avec l'aide de tous. Vois donc, dans ton modeste apostolat, un moyen de rendre les autres riches en t'assurant leur concours pour tes entreprises propres.

Evalue ta richesse à l'importance de ce que tu donnes. Dessaisis-toi hardiment. Tout te sera rendu sur l'heure et au centuple.

Si les grands apôtres ont pu porter la bonne nouvelle, c'est qu'ils avaient la foi ; mais rien n'a pu mieux exalter leur foi que de porter la bonne nouvelle.

Si tu as pris de l'intérêt à une lecture, à

une promenade, si tu as trouvé de l'étonnement à un spectacle, convie tous ceux que tu connais à faire cette lecture ou cette promenade, à contempler ce spectacle. Apporte du discernement dans tes invitations. Défie-toi un peu des sceptiques, des esprits ironiques, cruels ou contradicteurs. Défie-toi d'eux, mais ne les abandonne pas : ils sont ces brebis égarées dont le retour doit te réjouir suprêmement le cœur. Quand tu leur auras fait avouer : « Oui ! Voilà qui est très beau ! Oui ! voilà qui est intéressant, voilà qui vaut la peine de vivre ! » tu pourras t'endormir en souriant; tu n'auras pas perdu ta journée.

Quelquefois, tu feras une découverte si ténue, si délicate que, par avertissement secret, tu sauras qu'elle n'est pas communicable, qu'elle est strictement individuelle, qu'elle doit rester comme une relation intime du monde à ton âme. En ce cas, réserve-toi. Un jour viendra, peut-être, où ta pensée se précisera en s'amplifiant ; ce jour-là, tu seras mystérieusement informé que ton bien a perdu son caractère privé, qu'il devient propre à nourrir la communion. Ce jour-là, tu parleras.

Mais, jusqu'à ce jour, patiente; ne tombe pas dans l'erreur de ces esprits dont on dit qu'ils sont obscurs parce qu'ils nous présentent des impressions insuffisamment mûres et éprouvées, des impressions qui ne sont pas de toute humanité.

Par contre, quand quelqu'un te livrera une de ces impressions obscures, ne la rejette pas, ne ris pas avec dédain. Efforce-toi d'éprouver ce qui t'est dépeint de façon défectueuse. Tu rendras service à ton partenaire en sensibilisant sa trouvaille et tu trouveras peut-être à augmenter ton propre bagage. Il y aura peut-être là-dedans quelque bonne chose à prendre, à comprendre.

Toujours cherche la communion. Elle est ce que les hommes ont de plus précieux. A cet égard, le symbole des religions est vraiment plein de majesté. Où il y a communion, il y a plus que de l'homme, il y a sûrement du divin.

Lorsque tu juges que tu t'es emparé d'une vérité, n'oublie pas, en la communiquant à autrui, qu'il y a deux états de la vérité. Toute vérité reçue n'est que petite fortune au prix

de celle dont on a fait l'expérience. Engage donc ceux que tu aimes dans l'expérience des vérités, dans l'expérience religieuse, courageuse et persévérante de la bien aimée vérité.

VII

On rêve d'une vie où chacun serait l'apôtre de ce qu'il possède et où tous seraient les disciples de chacun.

Si tu veux être un apôtre, commence à ne rien égarer de ta richesse.

J'avais un ami qui, presque chaque jour, me disait :

« J'ai, ce matin, pensé une chose ; mais je ne peux plus la retrouver, je l'ai oubliée, je l'ai perdue. »

Tu as une bourse pour serrer ton argent, daigne avoir quelque morceau de papier pour y ranger tes pensées, pour les y mettre en ordre. C'est un petit moyen pour faire, éventuellement, de grandes choses. Sois économe de tes trésors afin d'en être prodigue en temps opportun. Ne perds pas ce que tu veux donner.

Tu es comme le chercheur d'or, à genoux au bord d'un fleuve qui roule du sable et des pépites.

Le torrent de ton âme coule, et tu le regardes avec crainte et ravissement. Il y a de tout : de la fange, des herbes, de l'or, des fleurs, des débris sans forme et sans nom. Mets à part ce qui te semble digne d'être conservé; ne le laisse pas échapper dans le tourbillon.

Cette foule de pensées qui se pressent et se bousculent, cet orage qui te traverse en grondant, ce rêve perpétuel que tu fais à l'état de veille dès que ton âme s'abandonne à son jaillissement naturel, voilà qui est bien fait pour te donner de l'effroi. Tant de choses apparaissent et s'engloutissent qui te scandalisent ou te font horreur ; tant de contradictions te désorientent, tant de joyaux éclatent furtivement que tu demeures tour à tour consterné, stupide, ébloui.

Il faut te choisir dans tout cela. Il faut retirer du courant ce que tu reconnais pour toi-même, et laisser s'abîmer le reste.

Mais, je te prie, tiens le compte de ton

âme. Et méfie-toi de ta mémoire : c'est un filet troué ; les plus belles proies passent à travers.

VIII

Il ne faut pas trop redouter d'être au dessous de sa besogne quand on aborde les grands problèmes et les grandes œuvres.

Voilà ce qu'il convient de méditer dès qu'on s'exerce à la possession du monde, dès que l'on y veut convier ses compagnons.

Eût-elle toutes les allures de la naïveté, la confiance est moins à craindre que cette frayeur du ridicule dont sont paralysées tant d'âmes au début des plus belles aventures.

La peur de l'enthousiasme fait autant de mal que l'évidente méchanceté.

Mieux vaut passer pour un niais, et devenir la risée des gens désabusés de tout, que manquer une occasion d'être l'apôtre de ses chères vérités. Mieux vaut gaspiller sa fortune que courir le risque d'en profiter seul. Il y aura toujours une obole qui tombera en des mains ferventes.

Le principal est d'être d'abord un homme de bonne volonté.

L'ennemi, s'il en est un vraiment, c'est le pharisien, l'homme des pratiques extérieures, c'est celui qui adopte toute religion comme une élégance, c'est celui qui parle de son âme avec fréquence et passion, comme de sa cravate.

IX

Si vous n'êtes que deux contre mille à mener cette belle vie pure, réjouissez-vous déjà d'être deux et ne désespérez pas de votre action.

N'est-ce pas Renan qui a dit cette parole profonde : « Les grandes choses dans un peuple se font d'ordinaire par la minorité ? »

Ne te réjouis pas de ce qu'il y a des ilotes. Que leur exemple t'éclaire affreusement et t'incline avant tout à les tirer de servitude.

On prête à l'apôtre Paul cette inquiétante parole de soldat conquérant : « Oportet hæreses esse. »

Eh! sans doute, il faut un ennemi à qui veut combattre.

L'ardente chance de telles victoires n'est pas, hélas, ce qui te fera le plus défaut. Mais toute conquête est condamnée qui ne vise pas à la paix.

On pense avec transport à la joie d'une communion universelle, sans omissions, sans victimes.

Il faut des hérétiques ? Oui ! pour les convaincre, mais non pas pour les vaincre, et moins encore pour les mettre au bûcher.

CHAPITRE X

ESSAI SUR LE RÈGNE DU CŒUR

> La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction, mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.
>
> PASCAL.

Il est venu, le temps d'affliction!

Quelle que puisse être l'issue définitive de la guerre, elle marque et marquera une période de profond désespoir pour l'humanité. Si grand que soit l'orgueil de la victoire, si généreuse que se montre celle-ci, sous quelque jour qu'on nous en présente les conséquences lointaines, nous n'en vivons pas moins dans une époque flétrie, sur une terre dévastée pour longtemps, au sein d'une société décimée, ruinée, accablée de ses blessures.

Entre tous nos sujets de déceptions, s'il en est un qui nous demeure pénible, c'est l'espèce de faillite dont voici convaincue notre civilisation.

Jamais, plus qu'au début du xxe siècle, l'homme ne fut fier des découvertes réalisées dans le domaine de ce que Pascal appelait « les sciences extérieures ».

Il faut reconnaître qu'il y avait quelque excuse à cette ivresse, à cet égarement. Dans sa lutte contre la matière, l'humanité a connu des succès si hardis, si déconcertants et, surtout, si répétés qu'elle a pu perdre la juste notion de l'adversaire et oublier que sa principale ennemie était elle-même.

Les événements ont su le lui rappeler avec éclat. Depuis quelques années, elle exprime sa déconvenue par des millions de bouches naïves. Elle se demande avec angoisse comment « un siècle aussi avancé dans la civilisation » a pu engendrer cette démoralisante catastrophe. Elle regarde avec stupeur se retourner contre elle toutes ces inventions qu'on lui disait faites pour son bien. Car presque aucune n'y a manqué. Celles qui

semblaient les meilleures dans le sens moral ont contribué, en quelque mesure, au désastre. Seule la crainte de généralisations peu maîtrisables a empêché certains belligérants de contracter alliance avec les agents de l'épidémie et d'avilir ainsi les plus nobles d'entre les acquisitions scientifiques.

Un doute a grandi dans toutes les âmes : qu'est donc cette civilisation dont nous tirons tant d'orgueil et que nous prétendons imposer aux peuples des autres continents? Qu'est-elle donc pour s'être soudain révélée si cruelle, si dangereuse, aussi dépourvue d'âme que ses machines ?

Les yeux s'ouvrent et les consciences s'illuminent : jamais la barbarie n'avait atteint dans la brutalité et la destruction des résultats aussi monstrueux que ceux dont notre civilisation industrielle et scientifique est désormais capable. Ne serait-elle donc qu'une forme à peine travestie de la barbarie?

Ce qui incline à le croire, c'est que les peuples qui avaient consacré aux dieux de l'usine et du laboratoire le culte le plus fervent et le plus vaniteux se sont montrés, dans cette

guerre, de beaucoup les plus cruels, les plus fertiles en inventions inhumaines et déshonorantes.

M. Bergson a dit, de l'intelligence, qu'elle est « caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie », on pourrait ajouter: et par une incompréhension complète du bonheur qui est le but de la vie.

Avec son cortège d'inventions ingénieuses et de complications savantes, l'intelligence fait figure d'irresponsable ou de criminelle dans le grand désordre du monde. Elle paraît non seulement incapable de donner le bonheur aux hommes, mais encore fort propre à les égarer, à les corrompre, à servir leurs querelles. Elle a su armer les conflits ; elle n'a pu ni les conjurer, ni les résoudre.

La civilisation scientifique et industrielle, basée sur l'intelligence, est condamnée. Elle a, depuis de longues années, accaparé et affolé toutes les énergies humaines. Son règne aboutit à un immense échec.

II

C'est vers les ressources du cœur que se tourne notre espoir. Trahis par cette intelligence savante dont les œuvres formidables ont parfois le visage même de la bêtise, nous aspirons au règne du cœur; tous nos désirs vont vers une civilisation morale, seule capable de nous exalter, de nous assouvir, de nous protéger, d'assurer l'épanouissement réel de notre race.

C'est par des artifices dialectiques qu'on a pu rendre l'idée de progrès solidaire du développement des sciences mécaniques, chimiques ou biologiques. Le vrai progrès n'intéresse que l'âme, il demeure indépendant des expédients et des pratiques de la science. Celle-ci triomphe alors que le juste progrès, c'est-à-dire l'acheminement de l'humanité vers le bonheur, semble interrompu pour longtemps et contrarié jusque dans ses tendances profondes.

On ne manquera pas de nous dire que la guerre doit précisément provoquer l'avène-

ment d'un monde nouveau, qu'elle achète dans le sang et la flamme l'élévation morale nécessaire à une paix féconde et définitive. Nous ne pouvons pas partager cet optimisme d'éloquence officielle. Ce n'est pas la pratique des besognes meurtrières qui ouvre aux hommes le chemin de la justice et qui les convertit aux bonnes mœurs. Il va falloir que l'humanité se déshabitue du crime et ce n'est pas l'intelligence armée qui fera cette merveille. L'œuvre pacificatrice de la guerre demeurera précaire si tout ce qu'il y a de sain et de généreux dans l'humanité ne travaille pas à détrôner cette civilisation scientifique qui abuse encore la société, après l'avoir réduite à merci.

Je tiens pour négligeable l'objection des stoïciens qui diraient que de tels malheurs ne dépendent pas de nous et qu'il nous faut obstinément chercher notre bonheur à travers eux, isoler notre bonheur de la fange environnante. Non! De tels malheurs dépendent de nous. Malgré sa dédaigneuse noblesse, la résignation stoïcienne ressemble trop encore, ici, à l'égoïsme.

La civilisation morale a pu, quand l'heure en fut venue, susciter et propager le christianisme ; elle ne laissera pas la race humaine à l'abandon dans la désespérante misère contemporaine.

III

Les naturalistes et les sociologues ont contribué à répandre cette notion que le progrès moral était fonction de la complexité anatomique pour les individus, et de la complication des mœurs, des institutions et des industries pour les sociétés. C'est en ce sens qu'ils ont entrepris la classification des espèces et ordonné les diverses hiérarchies humaines.

C'est là une vue purement extérieure des choses : elle est incontrôlable en ce qui concerne la pensée individuelle, elle est controuvée pour ce qui est des collectivités ; la guerre en demeure une réfutation sanglante.

Si nous entendons par progrès moral celui qui intéresse les conditions du bonheur, rien

ne nous permet de préjuger des avantages réalisés dans cette direction par les organismes végétaux ou animaux qui ne nous ont pas choisis pour confidents. Le spectacle des mœurs n'est pas un criterium ; en admettant toutefois que nous devions y rechercher des témoignages, ceux-ci semblent bien faits pour déconcerter toute théorie.

Des animaux dont la structure anatomique est fort proche de la nôtre, pour ne pas dire tout à fait analogue à la nôtre, comme les bovidés, donnent des preuves d'une activité morale insignifiante au prix du génie réel qu'attestent l'abeille et tant d'autres insectes dont le système nerveux est cependant rudimentaire, en regard de ce qu'il est chez les mammifères.

Certains animaux marins, les anatifes, ont subi une régression anatomique du fait de leur existence sédentaire. On sait que la larve mobile des anatifes possède des organes plus compliqués que ceux de l'animal adulte et fixé. A conclure de là que cette régression anatomique est un avilissement de l'espèce, c'est beaucoup s'aventurer, et c'est

accorder au mouvement une signification morale discutable.

Il existe des espèces végétales, particulièrement chez les conifères ou les fougères, qui, depuis des milliers de siècles, semblent s'être tenues à un statut anatomique et fonctionnel à peu près stable. Ces espèces n'en sont pas moins très répandues, très vivaces, très accommodantes. Elles offrent le tableau extérieur du bonheur et de la prospérité. D'autre part, rien ne nous permet d'affirmer que certaines espèces, comme les orchidées, qui ont subi une évolution délirante et qui aboutissent à des formes anatomiques extrêmement compliquées, aient réalisé un véritable progrès, c'est-à-dire aient amélioré ce qu'on peut appeler leur destinée morale : nous les voyons désormais soumises à d'innombrables servitudes extérieures. Leur reproduction même est à la merci d'interventions étrangères et se trouve hérissée de périls. Un raisonnement séduisant, encore qu'entaché d'anthropomorphisme, nous inclinerait à croire que de telles espèces, enivrées de leurs soucis matériels, doivent avoir

une existence philosophique moins libre et moins sereine.

La complexité organique de l'individu, qui correspond si étroitement à la complication politique, économique et scientifique des sociétés, n'augmente ni les possibilités de l'être, ni son aire d'activité, ni ses espérances.

Certains poissons, les pleuronectes, ont cherché leur salut dans une évolution très audacieuse et très avancée qui aboutit à un déplacement de leurs yeux, de leur bouche, à une perturbation profonde de leur symétrie primitive. A les contempler, on a l'impression que cette évolution les a jetés dans une impasse, dans un cul-de-sac d'où il leur devient difficile de s'échapper pour une évolution nouvelle ; on a l'impression que toute cette ruse biologique restreint considérablement le destin de ces espèces.

D'ailleurs, et les naturalistes le savent fort bien, les espèces très différenciées, pour employer l'expression consacrée, sont en quelque sorte des espèces vieillies, emprisonnées dans leur tradition propre et sur

lesquelles on ne saurait guère compter pour une adaptation nouvelle, pour une réforme profonde des organes et des habitudes.

IV

Cette digression, trop longue au gré de notre inquiétude, mais trop succincte au prix des faits qu'elle engage, soulève plusieurs critiques.

On pourrait objecter, tout d'abord, que l'évolution est une chose que les espèces subissent et qu'elles ne sauraient influencer elles-mêmes. A ce compte, l'humanité se trouve entraînée dans une aventure contre laquelle il est puéril et présomptueux de se débattre.

Cette attitude comporte une soumission, un fatalisme que désavouent et notre sens de l'expérience et notre goût de la perfection. Nous sommes aptes à interpréter certaines leçons, à en tirer un enseignement. Nous l'avons montré dans un grand nombre de conjonctures et nous éprouvons quelque répugnance à penser que nous ne saurions met-

tre à profit la plus majestueuse leçon qui fût jamais donnée aux hommes.

D'autre part, certains esprits estimeront que l'humanité est, précisément, trop vieillie, trop évoluée pour qu'elle soit encore capable de renoncer en quoi que ce soit à ses traditions intellectuelles invétérées, à ses acquis scientifiques et aux mœurs qui en découlent.

Si cette conception du monde n'apparaissait comme frappée de lassitude et de scepticisme, elle nous laisserait en présence d'une désespérante alternative : ou l'acceptation d'une vie effrénée, livrée à toutes les folies, exposée à toutes les rechutes dans le crime, ou la recherche solitaire d'un oubli préalable à la mort.

Mais les peuples qui ont lutté si âprement pour leurs intérêts matériels demeureront-ils désarmés en face d'un péril moral qui intéresse le destin même de la race, n'entreprendront-ils rien de vraiment efficace en faveur de la postérité ?

Tel est le souci qui hante actuellement les âmes généreuses.

Les tractations politiques qui vont marquer la fin de cette guerre doivent demeurer sans intérêt véritable si les esprits qui assument la direction occulte des peuples ne travaillent pas, dès maintenant et dans l'avenir, à modifier le sens des idées de progrès et de civilisation.

On ne peut pas croire que l'humanité soit enfoncée si avant dans ses convictions et ses coutumes intellectuelles qu'elle demeure désormais incapable de revirement et de réforme.

Le monde humain a déjà traversé des crises considérables; il a déjà, plusieurs fois, dû remanier l'idée qu'il s'était faite de la culture et de la civilisation. C'est toujours sur des ruines qu'il a médité les conditions d'une vie nouvelle. Si vraiment les ruines appellent la révolution des mœurs, avouons que le cœur de l'homme n'a jamais été sollicité plus impérieusement qu'aujourd'hui.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de renoncer à des habitudes qui font partie intégrante de notre économie vitale. Il serait chimérique d'envisager la régénération d'une société privée, par

exemple, des moyens de relation qu'elle s'est procurés depuis un siècle et qu'elle ne pourrait plus guère abandonner sans suicide. Mais il convient de considérer combien grande et dangereuse est l'emprise des faux besoins que nous crée l'étude « des sciences extérieures », et de ne plus asservir aveuglément notre activité idéale à notre ingéniosité matérielle.

Il existe, dans notre nature, d'ardentes facultés qu'on ne peut condamner sans appel et qui se manifesteront envers et contre toute discipline.

La passion des sciences est si vive qu'on a vu des hommes épris de paix, d'amour et d'humanité, se consacrer, comme malgré eux, sous le couvert de sophismes sommaires, à des travaux dont les résultats pouvaient contribuer gravement au malheur ou à l'avilissement de la société.

Que ne peut-on gagner toutes les facultés de l'esprit à la seule cause du bonheur !

Du moins, et dès maintenant, cessons de considérer que le développement monstrueux de la science industrielle représente la civilisation; sinon, retirons à ce mot tout sens

moral et cherchons-en un autre pour les besoins de notre idéal.

Cessons d'humilier la culture morale, seul gage de paix et de bonheur, devant le génie irresponsable et insoumis qui hante les laboratoires. La civilisation scientifique, dirons-nous pour lui conserver momentanément ce nom, nous a prodigué tant d'amertume que nous ne pouvons plus l'abandonner à sa dévorante activité sans contrôle. Il faut l'utiliser comme une servante et non plus l'adorer comme une déesse.

V

Il faudra reviser toutes nos valeurs, toutes nos définitions, tout notre vocabulaire.

Tous les esprits fervents devront se mettre à la besogne, et leur tâche sera d'autant plus lourde qu'il seront assurés d'un rayonnement plus étendu.

Il faudra s'efforcer d'apprendre aux hommes étonnés que le bonheur ne consiste point à parcourir cent kilomètres en une heure, à

s'élever dans l'atmosphère sur une machine, ou à converser par-dessus les océans, mais bien, surtout, à être riche d'une belle pensée, content de son travail, honoré d'affections ardentes.

Il faudra restaurer le culte des arts, qui contribuent à l'épuration de l'âme, qui sont consolants « au temps d'affliction » et demeurent, par nature, incapables de servir à des fins ignobles.

Il faudra employer nos forces à déplacer le sens des mots « richesse », « possession », « autorité », à montrer que ce sont là « choses de l'âme » et que l'acception matérielle de ces termes correspond à des réalités perfides ou dérisoires.

Il faudra, de même, transformer les notions de bienfaisance et d'ambition, ouvrir une nouvelle carrière à ces vertus, leur créer de nouveaux buts et de nouvelles satisfactions.

Ceux qui considèrent un tel programme avec ironie ou scepticisme ont grand tort : sa réalisation peut paraître illusoire, elle deviendra sans doute nécessaire. Les biens matériels mis à la disposition de l'humanité vont

se trouver considérablement réduits, et par la destruction dont ils ont été l'objet, et par l'arrêt prolongé de leur production. Leur rareté et leur enchérissement seront la source de conflits graves et peu solubles que de nouvelles effusions de sang ne feront qu'envenimer.

L'humanité peut jeter à cet avenir redoutable un défi plein de grandeur. Elle peut, sous l'influence de ses maîtres spirituels, chercher son bonheur dans une transformation sage et passionnée de ses goûts.

Nous ne l'inclinons pas à la résignation, mais à la conquête des vraies richesses, celles qui assurent la possession morale du monde.

VI

Les économistes, dont la guerre a mis si souvent la science à l'épreuve, travaillent à définir quelles seront les conditions de la vie dans la période qui va suivre la guerre mondiale. Leurs estimations laissent peu de place à l'espoir d'une existence agréable et aisée;

elles iont peser sur l'ensemble des hommes, vainqueurs et vaincus, la menace d'un labeur acharné, aux récompenses modestes ou misérables.

Ces recherches savantes, ajoutées aux conclusions parallèles du sens commun, ne semblent pas décourager la race laborieuse des hommes. On lui a dit : il faudra travailler, et, dès maintenant qu'elle lutte encore contre cent farouches périls, elle se prépare, en pensée, à gagner chèrement sa vie, si la guerre veut bien ne l'en point priver.

Le monstre industriel moderne pose ses conditions par avance. On sait déjà que la concurrence sera sans pitié; on sait aussi que toute jouissance sera mise à l'enchère. Les individus, à l'aspect de cet avenir, s'exhortent mutuellement à l'opiniâtreté. Le monde s'apprête à reprendre, avec obstination, la vieille vie qui lui a ménagé tant d'épreuves; personne encore ne parle d'une vie nouvelle.

Il y aura tant de voix pour préconiser les résolutions désespérantes, tant d'ouvrages seront écrits pour engager les hommes à per-

sévérer dans leur ancienne méprise, qu'une voix timide peut bien s'élever pour protester contre la consommation de l'erreur.

Un homme que j'aime et que j'estime entre tous me disait naguère : « Quand la paix sera signée, quand je serai de retour à mon foyer, il me faudra renoncer à toutes mes distractions d'autrefois si je veux travailler assez pour retrouver une situation égale à celle que j'ai eue. »

Croyez-le, ô mon ami qui m'avez dit cette parole, j'aime trop le travail pour blâmer votre décision ; mais je ne songeais qu'à votre bonheur, et c'est de votre situation que vous m'avez entretenu. Etes-vous sûr qu'il y ait une relation majeure entre ces deux mots et ces deux idées ? Qu'espérez-vous donc de l'avenir, si vous n'y faites pas la part de l'âme ?

Quel dédommagement sera réservé à notre passion actuelle, si nous restaurons tous nos préjugés, si nous retournons à notre vomissement ?

La vieille civilisation paraît jugée. Pour rompre avec elle, il faut d'abord chercher, in-

dividuellement, notre satisfaction en dehors de l'argent, notre bonheur en dehors des tourbillons de la jouissance. Il faut nous soustraire délibérément à la tyrannie du luxe.

Voici que les événements même nous contraignent à trouver notre vraie voie. Faut-il demeurer aveugles et nous obstiner dans les sentiers du bagne? Nous avons méconnu les meilleures sources d'intérêt, de joie et de richesse; les mépriserons-nous alors qu'elles demeurent la seule fraîcheur fidèle dans l'aridité des temps? Allons-nous encore négliger notre âme pour rechercher une fausse fortune qui ne peut que nous trahir? Allons-nous disputer à quelques brutes exaspérées des biens dont nous savons qu'ils sont instables et décevants?

Non! Non! Que ce soit l'enseignement et le seul bénéfice de cette guerre : qu'elle nous ait détrompés sur nous-mêmes et sur nos buts! Ne mettons pas notre courage à opter pour une discipline féroce et dénuée d'idéal. Récusons une fois pour toutes notre intelligence calculatrice et démoralisante. Organisons, dans la paix revenue, le règne du cœur.

VII

Le souci du bonheur ne saurait se désintéresser des conditions de la vie matérielle. A coup sûr, le bien-être, le confort disposent à une vue heureuse des choses. Mais remplaceront-ils jamais ce qu'un poète appelait « le cœur content? »

Les peuples anglo-américains, si ouverts cependant à toutes les révolutions morales et religieuses, se sont appliqués à dévier de son sens primitif le simple bien-être jusqu'à l'identifier avec le luxe confortable. C'est une façon de donner un aspect moral à la jouissance, de transiger honnêtement avec les corruptions de l'argent.

Les exigences de ce genre de vie ont beaucoup contribué à engager ces peuples dans une frénétique tempête d'affaires qui use l'homme et tend à l'égarer. L'anonyme, non encore désavoué, qui a rédigé les « lettres d'un vieil Américain à un Français », dit aux gens de mon pays : « Vos plus belles villas et vos meilleurs hôtels étaient souvent occupés par

des étrangers, tandis que vos nationaux devaient se contenter de petits trous pas chers. N'est-ce pas absurde? » — Peut-être, ô vieil Américain, mais cette absurdité me tient au cœur. Que le dieu des voyages détourne toujours ma route des lieux gâtés où s'élèvent ces constructions, où se vit cette existence que vous jugez enviables. Pour consacrer notre amitié, il nous faudra traiter sur la valeur des mots : ce que vous appelez bonheur ne me tente pas.

L'amour de la nature, le goût des joies simples et saines si vantées par les philosophes de notre XVIIIe siècle, ont fait la risée des écrivains contemporains. Un excès souriant a conduit, par réaction, dans un excès furieux et ignoble.

Les auteurs dramatiques et les romanciers de notre temps qui, par la qualité de leurs opinions ou par leur position politique, travaillent ostensiblement à une œuvre de moralisation et de religion ont trahi, dans la plupart de leurs ouvrages, un amour servile et mal dissimulé du luxe. Inutile de citer des noms, disons seulement qu'aucun des romans

modernes de certains de nos auteurs ne manque de ces descriptions et de ces professions de foi qui expriment la concupiscence tremblante du mauvais pauvre pour des biens et des jouissances vers lesquels demeurent tendues toutes ses convoitises.

C'est en partie à l'influence de cette littérature que notre vieux monde a dû la ruée de toutes les classes humaines vers des plaisirs qui ne sont et ne seront jamais que des fantômes de bonheur.

Si l'esprit veut se consacrer à une œuvre vraiment réparatrice, vraiment pacificatrice, il faudra bien qu'il découvre d'autres objets à ses ouvrages.

VIII

Si les futures lois du travail ne ménagent pas un temps suffisant au culte et à l'épanouissement de l'âme, la lutte sera inévitable et sacrée.

Les organisateurs du monde moderne, qui

se sont montrés impuissants à conjurer la guerre et qui n'ont pas pressenti la vanité de notre vieille civilisation, ne semblent pas encore entrevoir l'urgence de certaines modifications décisives dans l'éducation morale des peuples.

Ils en demeurent à nous entretenir des efforts surhumains qu'il nous faudrait assumer pour réparer leurs fautes.

Personne ne recule devant ces efforts. La société est lasse du crime, mais non pas des besognes pacifiques. Chacun s'apprête, avec une joyeuse énergie, à reprendre son poste et son outil.

Mais il dépend de nous tous d'atténuer la gravité des querelles économiques en travaillant à transformer la conception courante du bonheur.

Les possesseurs des biens matériels donnent, en général, depuis des siècles, à ceux qu'ils emploient et qu'ils dirigent, un exemple scandaleux et si bassement immoral qu'ils sont eux-mêmes les principaux fauteurs des assauts qu'il leur faut subir désormais.

Dans l'engrenage industriel moderne, le

travail a perdu une grande partie de ses attachantes vertus : toutes les méthodes en vigueur contribuent à diminuer la part de l'âme et du cœur, et l'artisan, emprisonné dans une fonction presque mécanique, n'attend plus de sa besogne les satisfactions personnelles qu'il en obtenait jadis ; comme l'a dit un poète : « son travail vide est un destin qu'il combat. »

Certaines méthodes américaines ont spéculé sur un sophisme adroit ; elles aggravent l'automatisme sous le prétexte d'abréger ainsi la durée du travail. Ce n'est point une heureuse trouvaille que d'écourter le temps du labeur en le vidant de toute joie et de tout intérêt professionnels. Il vaut encore mieux s'appliquer avec goût à une œuvre longue que d'expédier une courte tâche avec répugnance.

La spécialisation forcée, rendue nécessaire par l'étendue même de l'activité scientifique et industrielle, reste une chose périlleuse, surtout chez un vieux peuple d'encyclopédistes comme le nôtre.

Quoi qu'il en soit, les peuples acceptent de se livrer à la discrétion du monde moderne.

Que le monstre leur laisse des miettes de liberté assez honorables pour qu'ils puissent songer au culte de l'âme. Les hommes de bonne volonté ne manqueront point qui voudront se dévouer à orienter cette liberté, à transformer le sens et les exigences de la joie, à propager une culture qui, contrairement aux anciennes erreurs, fera plus volontiers cas de l'éducation que de l'instruction, s'adressera plus souvent au cœur qu'à la désastreuse raison.

IX

La France a souffert, souffre et souffrira de la guerre plus profondément que tous les autres pays du monde. Elle est, à la fois, l'autel et l'holocauste. Elle est sacrifiée dans la substance de ses hommes, de ses villes, de son sol. C'est au cœur de ses belles campagnes que gronde et tournoie l'ouragan dévastateur.

Dans le fond de mon âme, je souhaite qu'à

cause de ce grand deuil, ce soit la France qui donne le signal de la rédemption. Je souhaite que le règne du cœur commence là-même où la vieille civilisation laisse d'impérissables traces de sa meurtrière sottise.

Les ressources du peuple français en persévérance, en confiance, en bonté, en subtile finesse sont si grandes qu'on a l'impression qu'un mot suffirait pour rallier et orienter tous les cœurs. On a l'impression qu'au seul mot de « civilisation morale », mille et mille nobles têtes vont approuver, des milliers de mains vont se tendre et se chercher.

Les gens qui ont des vues obstinées sur le sens politique des guerres, sur la nature éminemment économique du péril couru par l'humanité et sur l'efficacité de la civilisation industrielle et scientifique ne manqueront pas de proclamer que la France doit d'abord se remettre à la besogne furieuse et s'appliquer à dépasser dans cette voie les peuples qui l'y ont devancée.

Mais la France a toujours été le pays de l'initiation et de la révélation. Elle est la terre élue des révolutions spirituelles. Le baptême

sanglant qu'elle reçoit encore lui donne la préséance dans la discussion de l'avenir.

Voulez-vous donc lui faire perdre le rang glorieux qu'elle tient, dans l'ordre moral, à la tête des nations, pour la mettre à la suite des peuples asservis par l'automatisme, pour en faire la féale d'une religion sociale et économique usée, jugée, révolue ?

Si le destin de notre pays est de faire entendre à l'humanité plongée dans l'affliction les paroles de paix, de consolation et d'amour, laissez-le remplir cette belle mission, laissez-le enseigner aux autres peuples les généreuses lois de la vraie possession du monde.

X

Mon ouvrage s'achève, et voici qu'il va falloir me séparer de lui.

Il va s'éloigner dans cette brumeuse nuit d'automne. J'en ai le cœur ivre et serré.

Il va s'éloigner de moi pour suivre désormais sa destinée, qui ne dépendra plus de mon seul amour.

Je vais me tourner vers d'autres devoirs, je vais assumer d'autres soins. Une voix me dit que ce seront toujours les mêmes devoirs, les mêmes soucis et qu'il n'y a plus qu'une seule grande tâche pour les hommes, une seule tâche aux cent aspects radieux.

Il est tard. La nuit s'achève; elle est calme et pourtant traversée d'une immense et sourde rumeur de joie. On dit que c'est une des dernières nuits de la guerre.

J'entends, autour de moi, la respiration haletante des blessés. Ils sont plusieurs centaines; ils dorment ou souhaitent le sommeil et le repos. Leur haleine ardente ressemble

à un tombeau. Souvent l'âme [illegible] ne [illegible] pas si [illegible] qu'elle [illegible] [illegible] [illegible]. [illegible] sont peut-être [illegible] de la dernière [illegible], [illegible] [illegible]. Les derniers martyrs.

Sur toute la face du monde, les âmes souffrent avec elle, pour elle, des âmes que ne doit [illegible] pas encore l'ange de la mort qui travaille ici cette nuit.

Mon ouvrage est achevé. Il commence à s'éloigner de moi. S'il doit porter quelque soulagement à une seule de ces âmes douloureuses, laissez-moi croire qu'il aura rempli sa destinée.

1917-1918.

FIN

[illegible] 2 [illegible] 1929

TABLE DES MATIÈRES

—

LA POSSESSION DU MONDE..... 7

I. — L'AVENIR DU BONHEUR..... 17

II. — RICHESSE ET PAUVRETÉ..... 41

III. — LA POSSESSION D'AUTRUI..... 56

IV. — A LA DÉCOUVERTE DU MONDE..... 103

V. — INTRODUCTION A LA VIE LYRIQUE.. 135

VI. — DOULEUR ET RENONCEMENT..... 155

VII. — LES REFUGES..... 175

VIII. — LA RECHERCHE DE LA GRACE..... 201

IX. — APOSTOLAT..... 219

X. — ESSAI SUR LE RÈGNE DU CŒUR..... 241

ACHEVÉ D'IMPRIMER

quinze janvier mil neuf cent dix-neuf

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03033

DO NOT REMOVE
OR
MUTILAT